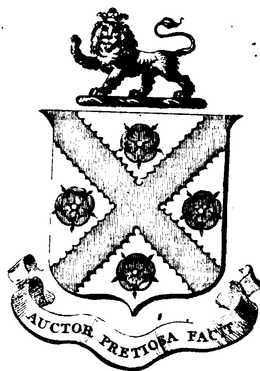
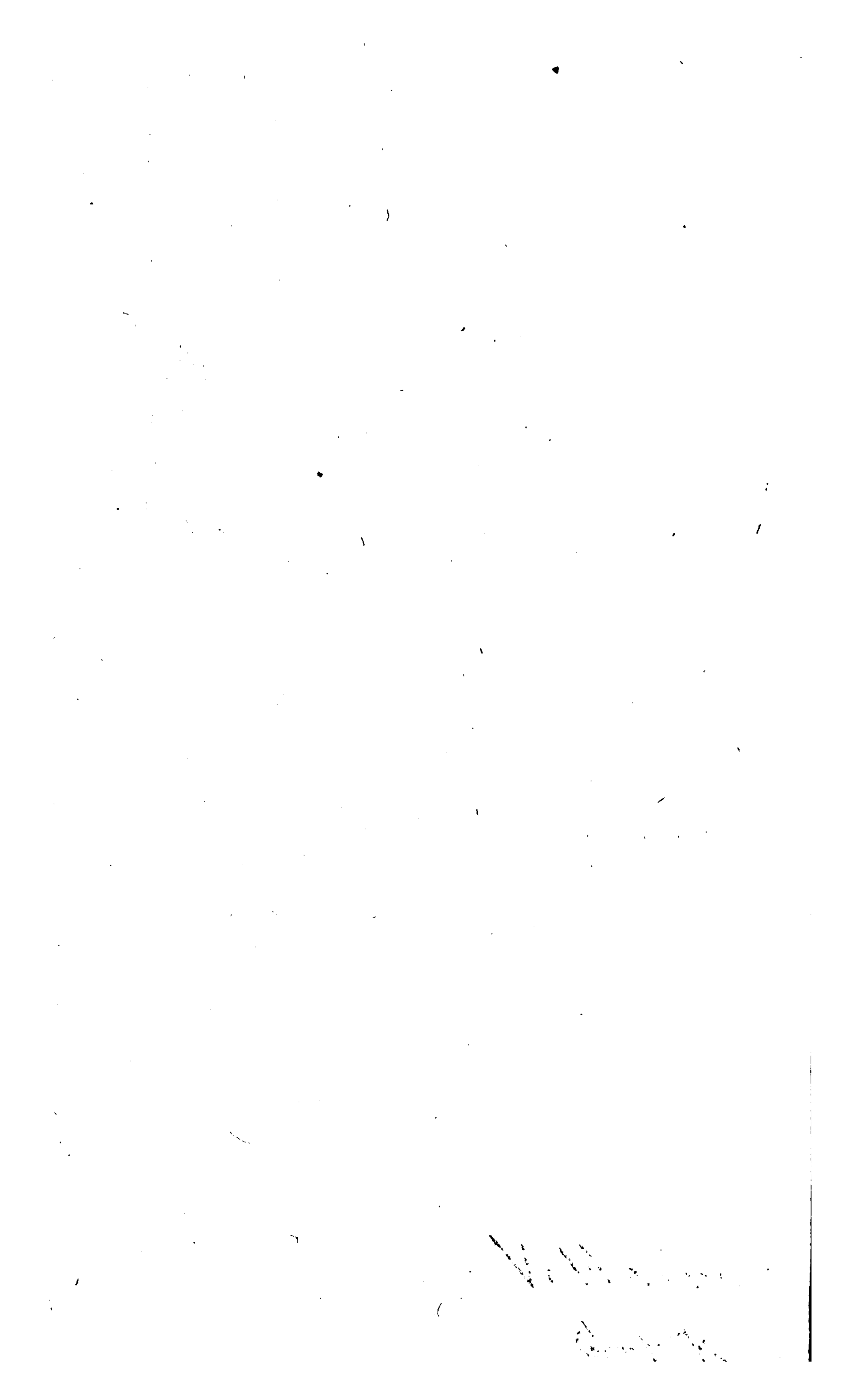
457



James Lenox

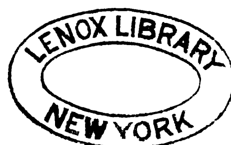


OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.



CHARLES XII.

Gravé d'après un Tableau du Cabinet du Roi par P. Alex. Tardieu — D. 1785.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

OEUVRES

COMPLETES

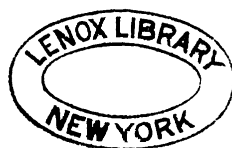
DE

VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII,

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encore plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I* en faveur des arts & des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV*, qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV*, qui a protégé les arts que *François I* avait fait naître.

Par une raifon contraire, on garde le fouvenir des mauvais princes, comme on fe fouvient des inondations, des incendies & des peftes.

Entre les tyrans & les bons rois font les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eft avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle eft la miférable faibleffe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront fouvent plus volontiers du deftructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes qui n'ont été illuftres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eft pas digne qu'on s'en fouvienne. De tant d'empereurs de Rome, d'Allemagne, de Mofcovie; de tant de fultans, de califes, de papes, de rois; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de fe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne font que pour fervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur

d'écrire eſt venue au point qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les emploierait à lire, n'aurait pas le temps de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiècles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiècles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été, le roi qu'ils ont vu comme le plus grand monarque, les affaires dont ils ſe ſont mêlés comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins & qu'il vende la ſienne à un autre; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires &

quelques défaites ; fes fujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préfens, penfent être dans l'époque la plus fingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il ? ce prince meurt ; on prend après lui des mefures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de fa cour, & fes maîtreffes, & fes miniftres, & fes généraux, & fes guerres, & lui-même.

Depuis le temps que les princes chrétiens tâchent de fe tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a figné des milliers de traités, & donné autant de batailles ; les belles ou infames actions font innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails fe préfente devant la poftérité, ils font prefque tous anéantis les uns par les autres ; les feuls qui reftent font ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, fe fauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obfcurs peints par de grands maîtres.

On fe ferait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiftoire particulière de *Charles XII* roi de Suède à la multitude des livres dont le public eft accablé, fi ce prince & fon rival *Pierre Alexiowitz*, beaucoup plus grand-homme que lui, n'avaient été, du confentement de

toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiècles. Mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par haſard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain qui, en liſant la vie de *Charles XII*, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire : J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que *Charles XII*? Que ſi avec tous ces avantages, & après tant de victoires, ce roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de reſſources ?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connues, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII* & de *Pierre le grand*, empereur de Moſcovie; & qui, s'étant retirées dans un pays libre long-temps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. M. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII*, M. de *Fierville*, envoyé de France, M. de *Villelongue*,

colonel au ſervice de Suède, M. *Poniatowski* même ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires & irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les officiers ſuédois & moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces officiers, mais ſeulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes, qui étaient vraies lorſqu'on écrivit cette hiſtoire en 1728, ceſſent déjà de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie polonaiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au temps où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal de *Retz* prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie.

Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV* dirait : Les Français ſont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell* que les moines & les *monſignori*, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII.* On dit d'un homme : il était brave un tel jour ; il faudrait dire, en parlant d'une nation : elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement & en telle année.

Si quelque prince & quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités déſagréables, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions, que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'hiſtoire eſt un témoin & non un flatteur, & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.

LETTRE
A M. LE MARECHAL
DE SCHULLEMBOURG,
GENERAL DES VENITIENS.

A la Haye, le 15 septembre 1740.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par un courrier de M. l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703 & 1704, dont votre excellence a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *César* : *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événemens de la guerre de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement; il est d'un officier suédois, nommé M. *Adlerfeld :* l'auteur me paraît très-instruit & aussi exact

qu'on peut l'être; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vu avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & ſurtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'oſais plus croire que M. de *Guiſcard*, ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII* à l'expédition de Copenhague; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui ſervit tant à la dépoſition du roi *Auguſte*, s'oppoſa en ſecret à l'élection du roi *Staniſlas*; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII*. Le ſieur de *la Motraye* m'avait repris ſur tous ces faits avec une confiance qui me perſuadait qu'il avait raiſon; cependant ils ſont tous confirmés par les mémoires de M. *Adlerfeld*.

J'y trouve auſſi que le roi de Suède mangea

quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguſte* qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguſte* & le roi *Staniſlas* ſe rencontrèrent à ſa cour & ſe ſaluèrent ſans ſe parler. La viſite extraordinaire que *Charles XII* rendit à *Auguſte* à Dreſde, en quittant ſes Etats, n'y eſt pas omiſe. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y eſt cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. *Adlerfeld.*

„ Quant au ſieur de *la Motraye*, qui s'eſt „ ingéré de critiquer M. de *Voltaire*, la lecture „ de ces mémoires ne ſervira qu'à le confondre „ & à lui faire remarquer ſes propres erreurs, „ qui ſont en bien plus grand nombre que „ celles qu'il attribue à ſon adverſaire. „

Il eſt vrai, Monſieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé ſur les détails de pluſieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accuſé juſte le nombre des troupes ſuédoiſes & moſcovites à la célébre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occaſions j'ai été dans l'erreur. Le temps, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entièrement. Vous verrez que dans certains points M. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord

avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général allemand, qui a dû tout ſavoir, que l'officier ſuédois qui n'en a pu ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence & ſur ceux de cet officier. J'attends encore un extrait de l'hiſtoire ſuédoiſe de *Charles XII*, écrite par M. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vu les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; mais moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des aventures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si l'on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en feſant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII*, après avoir vaincu le Danemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau

roi de Pologne, avait accordé la paix au czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord; s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans sa patrie, il aurait été alors véritablement un grand-homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'estimait pas. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur des hommes, que *Pierre le grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII* moins opiniâtre.

Je préfère infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la première des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un sage sur le trône: voilà mon héros, Monsieur. Ne croyez pas que ce soit un être de raison; ce héros existe peut-être dans la personne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'est de tels rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire: car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de M. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon: lundi 3 avril il y a eu tant de

milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras : le jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles : le vendredi, quinze ou seize cents prisonniers périrent de froid & de faim ? Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, M. le maréchal, que votre illustre métier est encore plus affreux que nécessaire ? Je vois que M. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstadt, le maréchal *Renschild* fit massacrer de sang-froid douze ou quinze cents moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que six cents, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur ; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse : ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous penſez de la marche de *Charles XII* en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un ſecrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis, avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, & avec des vœux ſincères pour la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII, écrite en ſuédois par M. Norberg; ce ſera pour moi une nouvelle palette (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pu ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII* par *Norberg* n'eſt, juſqu'en 1709, qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, & depuis 1709 qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de *Voltaire*.

LETTRE

LETTRE

A M. NORBERG,

Chapelain du roi de Suède CHARLES XII, *& auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOUFFREZ, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déjà publié de votre hiſtoire de *Charles XII*, on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité ; mais l'ancien proverbe, *toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſurtout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de M. de *Voltaire*. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII*, & qui apprendront avec plaiſir qu'en 1693 le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bonnet de docteur au maître-ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autres perſonnages très-eſtimables ſans doute,

mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ſes triomphes & à ſes défaites.

C'eſt peut-être une choſe importante pour l'Europe qu'on ſache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brûlée il y a cinquante ans, était dans la nouvelle aile du côté du nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui ſont à préſent à l'égliſe S[t] Nicolas; que les ſiéges étaient couverts de bleu les jours de ſermon; qu'ils étaient, les uns de chêne & les autres de noyer; & qu'au lieu de luſtres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laiſſaient pas de faire un très-bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encore qu'il eſt d'une extrême conſéquence d'être inſtruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui ſervit au couronnement de *Charles XII*; de ſavoir quelle était la largeur du baldaquin; ſi c'était du drap rouge ou du drap bleu que l'égliſe était tendue, & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir ſon mérite pour ceux qui veulent s'inſtruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choſes, à quelle heure *Charles XII*

fut couronné ; mais vous ne dites point pourquoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi ; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de M. *Adlerfeld* ; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point ainsi à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre* ; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'histoire romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broient les couleurs les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que M. de *Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

„ J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but & „ d'autre intérêt que de la connaître. Les

» endroits de mon hiſtoire de *Charles XII*, où » je me ſerai trompé, ſeront changés. Il eſt » très-naturel que M. *Norberg*, ſuédois, & » témoin oculaire, ait été mieux inſtruit que » moi étranger. Je me réformerai ſur ſes » mémoires; j'aurai le plaiſir de me corriger. »

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe M. de *Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage; quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien des mains de beaucoup d'ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe françaiſe, d'une manière qui paraît dans un goût un peu gothique.

Vous dites dans votre préface que l'hiſtoire donnée par M. de *Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait à Londres huit éditions de la traduction anglaiſe. Vous ajoutez enſuite très-poliment qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archimenteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flatteuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur français, d'après un auteur allemand, mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que M. de *Voltaire* n'ait fidellement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écrivain qui ait oſé affirmer que *Charles XII* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes ſeulement. Tous les autres hiſtoriens lui en donnaient vingt mille; ils diſaient ce qui était vraiſemblable, & M. de *Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appelez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au ſiége de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en aſſurant poſitivement que le galon n'était pas ſur un fond rouge.

Mais, Monſieur, vous qui prodiguez ſur des choſes ſi graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-ſeulement à un homme très-amateur de la vérité, mais à tous les autres hiſtoriens qui ont écrit l'hiſtoire de *Charles XII*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-ſeigneur

à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

,, Nous ſultan baſſa, au roi *Charles XII* par ,, la grâce de DIEU, roi de Suède & des Goths, ,, ſalut, &c. ,,

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui ſemblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur ſtyle ? Quel empereur turc s'eſt jamais intitulé *ſultan baſſa ?* quelle lettre du divan a jamais ainſi commencé ? quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambaſſadeurs plénipotentiaires à la première occaſion, pour s'informer des circonſtances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-ſeigneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de* DIEU ? Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire ? L'iman de l'auguſte ſultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur & de ſes ſublimes viſirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une pièce pareille, qui ferait tant de peine à ce M. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge ?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI?* quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, Monſieur; c'eſt trahir la cauſe du genre-humain; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes *vandales* & *hèrules* à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire; ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf.*

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue? Savez-vous qu'il eſt lu, parce qu'il eſt le ſeul de ſon genre qui fût ſupportable en ſon temps? Savez-vous que ceux que vous appelez *archi-menteurs* auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf?* Savez-vous que M. de *la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre?

Ouvrons au haſard ce livre ſi connu. Je

tombe sur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II*, qu'*il avait laissé, ainsi qu'Alexandre VI, une réputation honteuse.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II*; ils voient en lui un grand-homme qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, suivit jusqu'au tombeau le magnifique projet de chasser les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jeta le fondement de cette église qui est le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la sculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens méprisent avec raison la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'histoire des papes. Il faut savoir distinguer le pontife du souverain; il faut savoir estimer beaucoup de papes, quoiqu'on soit né à Stockholm; il faut se souvenir de ce que disait le grand *Cosme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres*; il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout esprit de parti, quand on écrit l'histoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*, à l'article de la reine *Marie d'Angleterre*, fille de *Henri VIII*, qu'*elle ne put être reconnue pour fille légitime, sans l'autorité du pape.* Que de bévues dans ces mots! Elle avait été reconnue

par le parlement ; & comment d'ailleurs aurait-elle eu befoin de Rome pour être légitimée, puifque jamais Rome n'avait ni dû ni voulu caffer le mariage de fa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint*. J'y vois que, *dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux fon* NEC PLUS ULTRA ; mais alors il avait quinze ans, & cette devife ne fut faite que long-temps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eft un *archi-menteur ?* non ; nous dirons que, dans un ouvrage d'une fi grande étendue, il lui eft pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, Monfieur, d'être plus exact que lui, mieux inftruit que vous n'êtes du ftyle des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des pièces que vous rapportez.

C'eft un malheur inféparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de pièces fcandaleufes, publiées à la honte de l'efprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces miférables ouvrages, nés fouvent en France, paffent dans le Nord, ainfi que nos mauvais vins y font vendus pour du bourgogne & du champagne. On boit les uns, & on lit les

autres, ſouvent avec auſſi peu de goût; mais les hommes qui ont une vraie connaiſſance ſavent rejeter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des pièces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur, M. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir, dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatires qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeler ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je puis vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs, autant que je peux, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

AVIS IMPORTANT

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

ON ſe croit obligé, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'hiſtoire de *Charles XII*.

Il n'y a pas long-temps que le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe feſait relire cet ouvrage à Commerci; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques libelles & dans quelques journaux, qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la croyance que mérite l'hiſtorien; & que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ſes grands-officiers de dreſſer l'acte ſuivant (*).

(*) On eſt obligé de le faire imprimer; on a pris ſeulement la liberté d'épargner aux yeux du lecteur quelques termes trop honorables; on ſent aſſez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on ſe réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

„ Nous, lieutenant-général des armées du roi, „ grand-maréchal des logis de sa majesté polonaise, „ & commandant en Toulois, les deux Barois, &c. „ certifions que sa majesté polonaise, après avoir „ entendu la lecture de l'histoire de *Charles XII*, „ écrite par M. de *Voltaire*, (dernière édition de „ Genève) après avoir loué le style...... de cette „ histoire, & avoir admiré ces traits......... qui „ caractérisent tous les ouvrages de cet illustre „ auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il „ était prêt à donner un certificat à M. de *Voltaire* „ pour constater l'exacte vérité des faits contenus „ dans cette histoire. Ce prince a ajouté que M. de „ *Voltaire* n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune „ circonstance intéressante; que tout est vrai, que „ tout est en son ordre dans cette histoire; qu'il a „ parlé sur la Pologne, & sur tous les événemens „ qui y sont arrivés &c. comme s'il en eût été „ témoin oculaire. Certifions, de plus, que ce „ prince nous a ordonné d'écrire sur le champ à „ M. de *Voltaire* pour lui rendre compte de ce que „ nous venions d'entendre, & l'assurer de son estime „ & de son amitié.

„ Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de „ M. de *Voltaire* & celui que tout honnête-homme „ doit avoir pour ce qui constate la vérité des faits „ dans les histoires contemporaines, nous a pressé „ de demander au roi de Pologne la permission „ d'envoyer à M. de *Voltaire* un certificat en forme de „ tout ce que sa majesté nous a fait l'honneur de „ nous dire. Le roi de Pologne non-seulement

„ y a consenti, mais même nous a ordonné de „ l'envoyer, avec prière à M. de *Voltaire* d'en faire „ usage toutes les fois qu'il le jugera à propos, „ soit en le communiquant, soit en le fesant „ imprimer, &c „.

Fait à Commerci, ce 11 *juillet* 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

N. B. Ce certificat à été imprimé dans l'histoire de *Pierre I*, plusieurs années avant la mort du roi de Pologne.

AUTRE AVIS.

LE P. *Barre* de Ste Geneviève, auteur d'une hiſtoire d'Allemagne, a mis dans différens endroits de ſon ouvrage plus de deux cents pages qui ſe trouvent dans l'hiſtoire de *Charles XII* par M. de *Voltaire*. Quelques critiques n'ont pas manqué d'en conclure que M. de *Voltaire* était un plagiaire. Il eſt ſûr que l'un d'eux l'eſt; mais les critiques devaient ſavoir que M. de *Voltaire* a écrit plus de quinze ans avant le P. *Barre*. D'ailleurs, la différence du ſtyle dans tout ce que le P. *Barre* n'a pas copié eſt encore une preuve aſſez ſenſible. Les éditeurs ont cru devoir indiquer au moins quelques endroits que le P. *Barre* a copiés.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son éducation; ses ennemis. Caractère du czar Pierre Alexiowitz. Particularités très-curieuses sur ce prince & sur la nation russe. La Moscovie, la Pologne & le Danemarck se réunissent contre Charles XII.

LA Suède & la Finlande composent un royaume large d'environ deux cents de nos lieues, & long de trois cents. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante-cinquième degré, ou à peu près, jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni printemps ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année : les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; **Description de la Suède.**

& il y gèle dès le mois d'octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules, qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède; & la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands; la sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent long-temps, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-temps négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent

l'Europe,

l'Europe, & l'arrachèrent à l'empire romain, qui en avait été cinq cents années l'usurpateur, le tyran & le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'État, par la pluralité de leurs femmes ; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté, & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étaient plutôt & plus long-temps fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile & pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnayé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se fesant en monnaie de cuivre & de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps le gouvernement changea plus d'une fois ; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de roi, titre qui en différens pays se donne à des puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat ; & le sénat dépendait des états-généraux, que l'on convoquait souvent.

Les repréfentans de la nation, dans ces grandes affemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le temps on y admit les payfans même, portion du peuple injuftement méprifée ailleurs, & efclave dans prefque tout le Nord.

Environ l'an 1492, cette nation fi jaloufe de fa liberté, & qui eft encore fière aujourd'hui d'avoir fubjugué Rome il y a treize fiècles, fut mife fous le joug par une femme, & par un peuple moins puiffant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, reine de Danemarck & de Norvége, conquit la Suède par force & par adreffe, & fit un feul royaume de ces trois vaftes États. Après fa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles : elle fecoua le joug des Danois; elle le reprit; elle eut des rois, elle eut des adminiftrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Chriftiern II*, roi de Danemarck, monftre formé de vices fans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upfal, primat du royaume, auffi barbare que *Chriftiern*. Tous deux de concert firent faifir un jour les confuls, les magiftrats de Stockolm, avec quatre-vingt-quatorze fénateurs, & les firent maffacrer par des bourreaux, fous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'État contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, défunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le defpotifme a de

plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vasa, jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fonds des forêts de la Dalécarlie où il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse & son grand air lui fesaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive qu'elle était sans art : son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands-hommes ; son courage infatigable les fesait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avait été otage de *Christiern*, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison il avait erré, déguisé en paysan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains, il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux paysans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure, pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua *Christiern* & l'archevêque, les vainquit souvent, les chassa tous deux de la Suède,

& fut élu avec juftice, par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi fur le trône, il tenta une entreprife plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Etat étaient les évêques, qui, ayant prefque toutes les richeffes de la Suède, s'en fervaient pour opprimer les fujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puiffance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendue facrée. Il punit la religion catholique des attentats de fes miniftres. En moins de deux ans il rendit la Suède luthérienne, par la fupériorité de fa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainfi conquis ce royaume, comme il le difait, fur les Danois & fur le clergé, il régna heureux & abfolu jufqu'à l'âge de foixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laiffant fur le trône fa famille & fa religion.

L'un de fes defcendans fut ce *Guftave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guftave.* Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Vifmar, la Poméranie, fans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après fa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les luthériens en Allemagne, fecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiffance de l'empereur que celle de l'héréfie. Ce fut lui qui par fes victoires contribua alors en effet à l'abaiffement de la maifon d'Autriche ; entreprife dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui favait l'art de fe faire une réputation, tandis que *Guftave* fe bornait à faire de grandes chofes. Il allait porter la guerre au-delà du Danube,

& peut-être détrôner l'empereur, lorfqu'il fut tué à l'âge de trente-fept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valftein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du Nord & l'eftime de fes ennemis.

Sa fille *Chriftine*, née avec un génie rare, aima mieux converfer avec des favans que de régner fur un peuple qui ne connaiffait que les armes. Elle fe rendit auffi illuftre en quittant le trône que fes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteftans l'ont déchirée, comme fi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus fans croire à *Luther;* & les papes triomphèrent trop de la converfion d'une femme qui n'était que philofophe. Elle fe retira à Rome, où elle paffa le refte de fes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour lefquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-fept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en fa place fon coufin *Charles Guftave* dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-Ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guftave-Adolphe:* il porta d'abord fes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varfovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre heureufement contre les Danois, affiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit affurer du moins pour un temps la poffeffion de Slefvick au duc de Holftein. Enfuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec fes ennemis, il tourna fon ambition contre fes fujets. Il conçut le deffein d'établir en Suède la puiffance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-fept ans,

comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils *Charles XI* éleva juſqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680 *Ulrique Eléonore* fille de *Fréderic III* roi de Danemark, princeſſe vertueuſe & digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna.

27 juin 1682. De ce mariage nâquit le roi *Charles XII*, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe propoſe ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant ſa perſonne & ſes actions.

Education de *Charles XII.*

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes Etats & ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla toujours depuis auſſi-bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans, il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait, & qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une

opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obstina tant qu'il vécut à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre*? *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler.* Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah !* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au roi son père, qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le grand Gustave.* Un jour il s'amusait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'empereur, & l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la ville hongroise il y avait ces mots tirés du livre de *Job* : DIEU *me l'a donnée*, DIEU *me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga : DIEU

me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas. (*a*) Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échapper de ces traits qui caractérisent les ames singulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette
Le 5 août 1693. princesse mourut d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, & par les efforts qu'elle fesait pour les dissimuler. (*b*) *Charles XI* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de cour de justice, nommée la chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les rues de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pousser des cris inutiles. La reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

15 avril 1697. Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne,

(*a*) Deux ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

(*b*) Le P. *Barre*, génovéfain, a copié tout cet article dans son histoire d'Allemagne, tome VII, & il l'applique à un comte de Virtemberg.

la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décifion de leurs querelles à fa médiation, & qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puiffances.

Il laiffa à fon fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & refpecté au dehors, des fujets pauvres, mais belliqueux & foumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des miniftres habiles.

Charles XII, à fon avénement, non-feulement fe trouva maître abfolu & paifible de la Suède & de la Finlande, mais il régnait encore fur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poffédait Vifmar, Vibourg, les îles de Rugen, d'Oefel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brème & de Verden; toutes conquêtes de fes ancêtres, affurées à fa couronne par une longue poffeffion & par la foi des traités folemnels de Munfter & d'Oliva, foutenus de la terreur des armes fuédoifes. La paix de Ryfvick, commencée fous les aufpices du père, fut conclue fous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les lois fuédoifes fixent la majorité des rois à quinze ans : mais *Charles XI*, abfolu en tout, retarda par fon teftament celle de fon fils jufqu'à dix-huit. Il favorifait, par cette difpofition, les vues ambitieufes de fa mère *Edwige-Eléonore* de Holftein, veuve de *Charles* X. Cette princeffe fut déclarée par le roi fon fils tutrice du jeune roi fon petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un confeil de cinq perfonnes.

La régente avait eu part aux affaires fous le règne du roi fon fils. Elle était avancée en âge; mais fon

ambition, plus grande que ses forces & que son génie, lui fesait espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité, sous le roi son petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince passait son temps à la chasse, ou s'occupait à faire la revue des troupes : il fesait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusemens ne semblaient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paraissait dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la régente ; & cette princesse se flattait que les dissipations de ces exercices le rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus long-temps.

Un jour, au mois de novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revue de plusieurs régimens : le conseiller d'Etat *Piper* était auprès de lui ; le roi paraissait abymé dans une rêverie profonde. „ Puis-je prendre la liberté, „ lui dit *Piper*, de demander à votre majesté à quoi „ elle songe si sérieusement ? „ *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme*. *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, & d'avancer la majorité du roi ; il proposa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui

précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états-généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter; de sorte que *Charles XII* souhaita de régner, & en trois jours les états lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le roi fut couronné le 24 décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, & se couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotime du père, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté qui était l'augure de leur servitude.

Dès que *Charles* fut maître, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au conſeiller *Piper*, qui fut bientôt ſon premier miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte ; ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers temps de l'adminiſtration du roi ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune paſſion dangereuſe ; mais on ne voyait dans ſa conduite que des emportemens de jeuneſſe & de l'opiniâtreté. Il paraiſſait inappliqué & hautain. Les ambaſſadeurs qui étaient à ſa cour le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. (*c*) La Suède avait de lui la même opinion ; perſonne ne connaiſſait ſon caractère ; il l'ignorait lui-même, lorſque des orages formés tout à coup dans le Nord donnèrent à ſes talens cachés occaſion de ſe déployer.

Trois rois ſe liguent contre lui.

Trois puiſſans princes voulant ſe prévaloir de ſon extrême jeuneſſe, conſpirèrent ſa ruine preſqu'en même temps. Le premier fut *Fréderic IV*, roi de Danemarck, ſon couſin : le ſecond, *Auguſte*, électeur de Saxe, roi de Pologne : *Pierre le grand*, czar de Moſcovie, était le troiſième & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de ſi grands événemens, & commencer par le Danemarck.

(*c*) Les lettres originales en font foi.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII*, l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Danemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jeter entre les bras du roi, & lui demander du secours, non-seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le trône de Danemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses rois, nommé *Christiern III*, eut pour son frère *Adolphe* une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laisser sans souveraineté, mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holstein-Gottorp & de Slesvick, établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein conjointement avec les rois de Danemarck, que ces deux duchés leur appartiendraient en commun, & que le roi de Danemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le duc, ni le duc sans le roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déjà eu un exemple dans la même maison pendant quelques années, était, depuis près de quatre-vingts ans, une source de querelles entre la branche de Danemarck & celle de Holstein-Gottorp; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en

avait coûté la liberté & la fouveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689, par l'entremife de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les fouverains n'eft fouvent qu'une foumiffion à la néceffité, jufqu'à ce que le plus fort puiffe accabler le plus faible, la querelle renaiffait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Danemarck & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois fefaient déjà des actes d'hoftilité dans le pays de Holftein, & fe liguaient fecrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Fréderic-Augufte électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conti* fon concurrent au trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encore par fa force de corps incroyable que par fa bravoure & la galanterie de fon efprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, n'accompagna fes dons de tant de grâce. Il avait acheté la moitié des fuffrages de la nobleffe polonaife, & forcé l'autre par l'approche d'une armée faxonne. Il crut avoir befoin de fes troupes pour fe mieux affermir fur le trône, mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deftina à attaquer le roi de Suède en Livonie à l'occafion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre teutonique. Les Ruſſes, les Polonais & les Suédois s'en étaient diſputé la poſſeſſion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années, & elle lui avait été enfin cédée ſolemnellement par la paix d'Oliva.

(*d*) Le feu roi *Charles XI*, dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs priviléges & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majeſté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte*. *Charles XI* était mort ; mais la ſentence de *Patkul* & ſon indignation

(*d*) Tout cet article ſe trouve preſque mot pour mot au tome X du P. *Barre*.

subsistaient. Il représenta au monarque polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête. *Auguste* à son couronnement avait promis de faire ses efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par son irruption en Livonie plaire à la république & affermir son pouvoir ; mais il se trompa dans ces deux idées qui paraissaient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine, sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre & des manifestes. Le nuage grossissait en même temps du côté de la Moscovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la postérité.

Histoire de *Pierre le grand*.

Pierre Alexiowitz, czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697, & par la prise d'Azoph, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie & celui de l'Europe, & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar *Pierre*. Les Moscovites étaient moins civilisés que les Mexicains, quand ils furent découverts par *Cortez ;* nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans

l'ignorance,

l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, & dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abyme de son ignorance & de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement qu'il était vraisemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent étaient des erreurs grossières : personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas long-temps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le trésor du czar.

(e) Leur religion était & est encore celle des chrétiens

(e) Tout ce morceau est copié mot à mot par le génovéfain *Barre* dans son histoire d'Allemagne, tome IX, page 75 & suivantes.

grecs, mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le St Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an; & dans ces temps d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs ni de lait. DIEU & *St Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie: & le peuple se prosternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand-lama. La confession était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes; alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs papas. Ainsi ils passaient sans remords de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils fesaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nursuff*, sous le précédent règne, avait excité

une fédition dans Aftracan au fujet de cette difpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde eft théologien : & *Pierre*, qui pouffa toujours la juftice jufqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miférables qu'on nommait *Vosko-jéfuites*

Le czar dans fon vafte empire avait beaucoup d'autres fujets qui n'étaient pas chrétiens. Les tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Cafpienne & des Palus-Méotides, font mahométans. Les Sibériens, les Oftiaques, les Samoïèdes, qui font vers la mer Glaciale, étaient des fauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiffance d'un dieu; & cependant les Suédois, envoyés prifonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Mofcovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il fût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déjà dit, fut le premier inftrument dont il fe fervit pour changer depuis la face de la Mofcovie. Son puiffant génie, qu'une éducation barbare avait pu détruire, fe développa prefque tout à coup. Il réfolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Plufieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait ceffé d'être roi pour apprendre mieux à régner; c'eft ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même *le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux; il repassa en Hollande, & vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des colléges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions mêmes furent abolies: la dignité de patriarche

fut éteinte; le czar ſe déclara le chef de la religion : & cette dernière entrepriſe, qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins abſolu, réuſſit preſque ſans contradiction, & lui aſſura lé ſuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiſſé un clergé ignorant & barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, & par-là même il riſqua de le rendre redoutable ; mais il ſe croyait aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de cloîtres qui reſtent la philoſophie & la théologie. Il eſt vrai que cette théologie tient encore de ce temps ſauvage dont *Pierre Alexiowitz* a retiré ſa patrie. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avait aſſiſté à une thèſe publique, où il s'agiſſait de ſavoir ſi l'uſage du tabac à ſumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très-ſainte écriture dit que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en ſervirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-chriſt ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, & qu'on feſait dans ſon académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-chriſt, parce que le nombre 666 n'était pas dans ſon nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le réformateur de la Mofcovie a furtout porté une loi fage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ; c'eft qu'il n'eft permis à aucun homme au fervice de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni furtout à un mineur, de paffer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point confacrer à l'oifiveté des fujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on difpofe à jamais de fa liberté, dans un âge où l'on ne peut difpofer de la moindre partie de fa fortune. Cependant l'induftrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme fi les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le czar n'a pas affujetti feulement l'Eglife à l'Etat, à l'exemple des fultans turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice femblable à celle des janiffaires ; & ce que les ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps ; il a diffipé les janiffaires mofcovites, nommés *ftrélitz*, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à fes maîtres qu'à fes voifins, était compofée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié reftait à Mofcou, & l'autre était répandue fur les frontières. Un ftrélitz n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des priviléges ou des abus le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour & d'en faire les fonctions ; tant la nation avait befoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de

nouveaux régimens ; & enfin ſe ſentant maître de troupes diſciplinées, il caſſa les ſtrélitz, qui n'oſèrent déſobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'eſt la cavalerie polonaiſe, & ce qu'était autrefois la françaiſe, quand le royaume de France n'était qu'un aſſemblage de fiefs. Les gentilshommes ruſſes montaient à cheval à leurs dépens, & combattaient ſans diſcipline, quelquefois ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conſéquent de vaincre.

Pierre le grand leur apprit à obéir, par ſon exemple & par les ſupplices : car il ſervait en qualité de ſoldat & d'officier ſubalterne, & puniſſait rigoureuſement en czar les boïards, c'eſt-à-dire, les gentilshommes qui prétendaient que le privilége de la nobleſſe était de ne ſervir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour ſervir l'artillerie, & prit cinq cents cloches aux égliſes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moſcovites, & à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie a aujourd'hui (en 1738) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi des houſſards en Ruſſie. Enfin, il a eu juſqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perſonne ne ſavait avant lui les élémens de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même ; mais ſurtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon

capitaine de vaiſſeau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus eſtimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir : il ſeſait fermer alors les volets de bois de ſon carroſſe ; le courage & le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galères ; & dans la ſuite croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & légers devaient réuſſir dans la mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois cents dans ſa ville favorite de Pétersbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avait appris juſqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſait dans les mécaniques, & inſtruiſait les artiſans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de choſe, par rapport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres comme nous feſons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un empire faible.

La nation ruſſe n'eſt pas nombreuſe, quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps

malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement long-temps ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du continent a encore de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cents mille familles de gentilshommes, deux cents mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une eſpèce de taille, ſix cents mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède : les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin, l'on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes; (ſ) c'eſt-à-dire, un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caſpienne, & de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

(ſ) Cela fut écrit en 1727: la population a augmenté depuis par les conquêtes, par la police & par le ſoin d'attirer les étrangers.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700, le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port qui deviendrait le magaſin du Nord, & une ville qui ferait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déjà un paſſage par les mers du Nord-eſt à la Chine; & les manufactures de Paris & de Pekin devaient embellir ſa nouvelle ville.

Un chemin par terre de ſept cents cinquante-quatre verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville. La plupart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains; & deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ſes vues, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en légiſlateur & en phyſicien, examinant par-tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, feſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, feſant lever des cartes exactes, & y travaillant de ſa main.

Il a bâti dans un lieu ſauvage la ville impériale de Pétersbourg, qui contient aujourd'hui ſoixante mille maiſons, où s'eſt formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connaît les plaiſirs délicats.

Il a bâti le port de Cronſtad ſur la Neva, Ste Croix ſur les frontières de la Perſe, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie; des amirautés à Archangel, à Pétersbourg, à Aſtracan, à Azoph; des arſenaux, des hôpitaux. Il feſait toutes ſes maiſons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maiſons publiques la magnificence & la grandeur.

Les ſciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de ſiècles, ſont venues par ſes ſoins dans ſes Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie ſur le modèle des ſociétés fameuſes de Paris & de Londres: les *Deliſle*, les *Bulſinger*, les *Hermann*, les *Bernouilli*, le célébre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philoſophie, ont été appellés à grands frais à Pétersbourg. Cette académie ſubſiſte encore, & il ſe forme enfin des philoſophes moſcovites.

Il a forcé la jeune nobleſſe de ſes Etats à voyager, à s'inſtruire, à rapporter en Ruſſie la politeſſe étrangère. J'ai vu de jeunes ruſſes pleins d'eſprit & de connaiſſances. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme a changé le plus grand empire du monde. Il eſt affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ſes plaiſirs, de la férocité dans ſes mœurs, de la barbarie dans ſes vengeances, ſe mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ſes peuples & il était ſauvage. Il a de ſes propres mains été l'exécuteur de ſes ſentences ſur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir ſon adreſſe à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des ſouverains qui verſent le ſang de leurs ſujets de

leurs mains, mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de *Pierre* odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne fesait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le czar *Pierre;* & ses grands desseins n'étaient encore qu'ébauchés, lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne & de Danemarck contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, & qu'une guerre si bien projetée serait utile à tous ses projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un port à l'orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie, qui est au nord-est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le temps semblait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII* tous ces pays qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. A l'âge de dix-huit ans il ſoutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne & la Moſcovie; termine la guerre de Danemarck en ſix ſemaines; défait quatre-vingts mille moſcovites avec huit mille ſuédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon gouvernement. Charles gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.

TROIS puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, & alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était: quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations: tout d'un coup le jeune prince ſe lève, avec l'air de gravité & d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a

pris ſon parti. ›› Meſſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne ›› jamais faire une guerre injuſte, mais de n'en finir ›› une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma ›› réſolution eſt priſe : j'irai attaquer le premier qui ›› ſe déclarera ; & quand je l'aurai vaincu, j'eſpère ›› faire quelque peur aux autres. ›› Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers ; ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, & honteux d'eſpérer moins que lui, il reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens ; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe ; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns

m'ont dit qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la reine sa mère. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voisine du Holstein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait besoin. Ses Etats étaient déjà ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le roi de Danemarck était venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté les troupes saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient secourir le duc. (*g*) Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du traité d'Altena

(*g*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 293 & suivantes.

rompu par les Danois : ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Danemarck. Ils savaient que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des lois onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du Nord : ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il fesait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi *Auguste* & les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en fesant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit

à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* son premier ministre, & le général *Renschild* s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le roi lui-même qui proposa alors au général *Renschild* de faire une descente & d'assiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise & les instrumens

des pionniers. Cinq cents hommes d'élite fuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiffeaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaifes & deux hollandaifes, qui devaient favorifer la defcente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, eft fituée dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-oueft le Sund, & à l'orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaiffeaux qui menaçaient d'une defcente, les habitans, conffernés par l'inaction de leur flotte & par le mouvement des vaiffeaux fuédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage : la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek à fept milles de Copenhague. Auffitôt les Danois raffemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Charles bât les Danois.

Le roi quitta alors fa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de fes gardes. L'ambaffadeur de France était alors auprès de lui. *Monfieur l'ambaffadeur*, lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît. Sire*, lui répondit le comte de *Guifcard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de réfider auprès de votre majefté ; je me flatte que vous ne me chafferez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été fi brillante.* En difant ces paroles, il donna la main au roi, qui fauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* &

l'ambaſſadeur entrèrent. (*h*) On s'avançait ſous les coups de canon des vaiſſeaux, qui favoriſaient la deſcente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles XII*, impatient de ne pas aborder aſſez près, ni aſſez tôt, ſe jette de ſa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-delà la ceinture : ſes miniſtres, l'ambaſſadeur de France, les officiers, les ſoldats ſuivent auſſitôt ſon exemple, & marchent au rivage, malgré une grêle de mouſquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de ſa vie de mouſqueterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuard*, qui ſe trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles ? „ C'eſt le bruit que font les balles de fuſil „ qu'on vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier DIEU du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des

(*h*) Copié mot pour mot par le P. *Barre*, tome X, page 396.

redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède, voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de *Charles*. Les neuf mille hommes étaient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoise, qui n'avait osé s'avancer. Copenhague intimidée envoya aussitôt des députés au roi, pour le supplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de son régiment des gardes : les députés se mirent à genoux devant lui ; il fit payer à la ville quatre cents mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir ; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer ; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis long-temps dans les troupes suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire : le jeune roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission ; & il parvint aisément à faire observer cette loi. On fesait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du

matin, & à quatre heures du ſoir : il ne manqua jamais d'y aſſiſter, & de donner à ſes ſoldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impreſſion ſur les hommes, quand ils n'y ſoupçonnent pas de l'hypocriſie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les payſans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis qu'aux Danois, qui ne les payaient pas ſi bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des proviſions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Danemarck était alors dans le Holſtein, où il ſemblait ne s'être rendu que pour lever le ſiége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaiſſeaux ennemis, un jeune conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ſes Etats que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les payſans, & même beaucoup de bourgeois, ſont eſclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Danemarck, qu'il ne feſait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à ſe réſoudre à rendre juſtice au duc de Holſtein, ou à voir Copenhague détruite, & ſon royaume mis à feu & à ſang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui ſe piquait de juſtice. On aſſembla un congrès dans la ville de Travendal, ſur les frontières du Holſtein. Le roi de Suède ne ſouffrit pas que l'art des miniſtres traînât les négociations en longueur : il

voulut que le traité s'achevât auſſi rapidement qu'il était deſcendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le 5 d'août à l'avantage du duc de Holſtein, qui fut indemniſé de tous les frais de la guerre, & délivré d'oppreſſion. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, ſatisfait d'avoir ſecouru ſon allié & humilié ſon ennemi. Ainſi *Charles XII*, à dix-huit ans, commença & finit cette guerre en moins de ſix ſemaines.

Préciſément dans le même temps le roi de Pologne inveſtiſſait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le czar s'avançait du côté de l'Orient, à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général ſuédois qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis miniſtre de Pologne, grand-homme de guerre & de cabinet; & le livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiége ſous les yeux du roi; mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes appartenantes aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur ambaſſadeur auprès du roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le roi de Pologne ne ſe fit pas long-temps prier. Il conſentit à lever le ſiége plutôt que de cauſer le moindre dommage à ſes alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII*, pour achever ſa première campagne, que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pierre Alexiowitz*. Il était d'autant plus animé contre lui qu'il y avait encore à Stockholm trois ambaſſadeurs moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un légiſlateur, comme le czar, ſe fît un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeune prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moſcovie venait de faire paraître un manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſupprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs lorſqu'il avait paſſé *incognitò* à Riga, & qu'on avait vendu les vivres trop chers à ſes ambaſſadeurs. C'étaient là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingts mille hommes.

Il parut devant Nerva, à la tête de cette grande armée, le premier octobre, dans un temps plus rude en ce climat que ne l'eſt le mois de janvier à Paris. Le czar, qui dans de pareilles ſaiſons feſait quelquefois quatre cents lieues en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de *Guſtave-Adolphe*, feſaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un temps où les glaces & les neiges

Il bat les Ruſſes.

forcent les autres nations, dans des climats tempér
à suspendre la guerre, le czar *Pierre* assiégeait Ner
à trente degrés du pôle, & *Charles XII* s'avançait po
la secourir. Le czar ne fut pas plutôt arrivé deva
la place qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu
venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça so
camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva d
redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-mêm
la tranchée. Il avait donné le commandement de so
armée au duc de *Croi*, allemand, général habile
mais peu secondé alors par les officiers russes. Pou
lui, il n'avait dans ses propres troupes que le ran
de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple d
l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisci-
plinable, laquelle était en possession de conduire
sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés.
Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait
charpentier à Amsterdam, pour avoir des flottes, fût
lieutenant à Nerva, pour enseigner à sa nation l'art
de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vu un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en

cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications : le baron de *Hoorn*, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déjà au quinze de novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingts mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII* entre deux armées. Ce n'était pas tout ; trente mille hommes, détachés du camp devant Nerva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède : vingt mille strélitz étaient plus loin

ſur le même chemin ; cinq mille autres feſaient une garde avancée. Il fallait paſſer ſur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double foſſé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golfe de Riga, avec environ ſeize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité ſa marche juſqu'à Revel, ſuivi de toute ſa cavalerie, & ſeulement de quatre mille fantaſſins. Il marchait toujours en avant, ſans attendre le reſte de ſes troupes. Il ſe trouva bientôt avec ſes huit mille hommes ſeulement, devant les premiers poſtes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, ſans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient à faire. Les Moſcovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poſte où cent hommes réſolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le déſordre dans le camp. Tous les poſtes furent emportés en deux jours ; & ce qui en d'autres occaſions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ſes huit mille hommes fatigués d'une ſi longue marche, devant un camp de quatre-vingts mille ruſſes, bordé de cent cinquante canons. A peine ſes troupes eurent-elles pris quelque repos que, ſans délibérer, il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, & le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier-général lui ayant repréſenté la grandeur du péril : *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves ſuédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingts mille moſcovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier : *N'êtes-vous donc pas de mon avis*, lui dit-il? *n'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que, le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne ſera que les incommoder; & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi, le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avançèrent la baïonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du czar; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mouſqueterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une balle morte qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. M. de *Spaar* m'a dit que le roi ſauta légérement ſur un autre cheval, en diſant : *Ces gens-ci me ſont faire mes exercices;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures

de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourſuivit la droite juſqu'à la rivière de Nerva, avec ſon aile gauche, ſi l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient : ils trouvèrent quelques baraques derrière leſquelles ils ſe mirent; là ils ſe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Fédérowitz*, vinrent ſe rendre au roi, & mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le duc de *Croi*, général de l'armée, qui venait ſe rendre lui-même avec trente officiers.

(*i*) *Charles* reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée & un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers ſubalternes & les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva: on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait ; la droite des Moſcovites ſe battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu ſix cents hommes : dix-huit mille moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paſſé la rivière; il en reſtait encore aſſez dans le camp pour exterminer

(*i*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

jusqu'au dernier suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent, qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes & les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats & officiers, à travers moins de sept mille suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils & leurs épées; & les officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc de *Croi* & des autres officiers-généraux moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquaient d'argent, & que les

marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc de *Croi*, & cinq cents à chacun des officiers moscovites, qui ne pouvaient se lasser d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dressa aussitôt à Nerva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède; mais le roi retrancha de sa main tout ce qui était trop avantageux pour lui & trop injurieux pour le czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentait d'un côté sur un piédestal, où paraissaient enchaînés un moscovite, un danois, un polonais; de l'autre était un Hercule armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple des révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Géorgie; on le nommait le *czarafis Artschelou;* ce titre de *czarafis* signifie prince, ou fils du czar, chez tous les Tartares comme en Moscovie; car le mot de *czar* ou *tzar* voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des *Césars* de Rome, si long-temps inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, czar & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la mer Noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en 1688, & avait choisi de se jeter entre les bras de

l'empereur de Mofcovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut fuivre *Pierre le grand* dans fon expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques foldats finlandais, qui l'avaient déjà dépouillé, & qui allaient le maffacrer. Le comte *Renfchild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le préfenta à fon maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant fes officiers une réflexion naturelle fur l'étrange deftinée d'un prince afiatique, né au pied du mont Caucafe, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'eft*, dit-il, *comme fi j'étais un jour prifonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impreffion; mais dans la fuite on ne s'en fouvint que trop, lorfque l'événement en eut fait une prédiction.

Le czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille ruffes, comptant envelopper fon ennemi de tous côtés. Il apprit, à moitié chemin, la bataille de Nerva & la difperfion de tout fon camp. Il ne s'obftina pas à vouloir attaquer, avec fes quarante mille hommes fans expérience & fans difcipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingts mille dans un camp retranché; il retourna fur fes pas, pourfuivant toujours le deffein de difcipliner fes troupes, pendant qu'il civilifait fes fujets. Je fais bien, dit-il, que les Suédois nous battront long-temps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Mofcou fa capitale fut dans l'épouvante & dans la

défolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut fi générale que l'on ordonna à ce fujet des prières publiques à *St Nicolas*, patron de la Mofcovie. Cette prière eft trop fingulière, pour n'être pas rapportée. La voici:

„ O toi, qui es notre confolateur perpétuel dans „ toutes nos adverfités, grand *St Nicolas*, infiniment „ puiffant, par quel péché t'avons-nous offenfé dans „ nos facrifices, génuflexions, révérences & actions „ de grâces, pour que tu nous aies ainfi abandonnés? „ Nous avions imploré ton affiftance contre ces ter- „ ribles, infolens, enragés, épouvantables, indomp- „ tables deftructeurs, lorfque, comme des lions & „ des ours qui ont perdu leurs petits, ils nous „ ont attaqués, effrayés, bleffés, tués par milliers, „ nous qui fommes ton peuple. Comme il eft „ impoffible que cela foit arrivé fans fortilége & „ enchantement, nous te fupplions, ô grand *St Nicolas*, „ d'être notre champion & notre porte-étendard, „ de nous délivrer de cette foule de forciers, & de „ les chaffer bien loin de nos frontières avec la „ récompenfe qui leur eft due. „

Tandis que les Ruffes fe plaignaient à *St Nicolas* de leur défaite, *Charles XII* fefait rendre grâces à Dieu, & fe préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que fon ennemi, vainqueur des Danois & des Mofcovites, viendrait bientôt fondre fur lui. Il fe ligua plus étroitement que jamais avec le czar. Ces deux princes convinrent d'une

d'une entrevue, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenaient ni à leur situation ni à leur humeur. Les princes du Nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au czar cinquante mille hommes de troupes allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, & que le czar devait soudoyer. Celui-ci de son côté devait envoyer cinquante mille russes en Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi *Auguste* trois millions de risdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède; c'était un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en droit d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguste* avait assiégée inutilement. Les troupes saxonnes étaient postées le long de la rivière de Duina, qui est fort large en cet endroit : il fallait disputer le passage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à

leur tête le maréchal de *Stenau* qui fesait les fonctions de général : sous lui commandaient le prince *Ferdinand* duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII*, l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie, contre *Charles XI*. Le roi de Suède avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *Hé bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi, général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon & forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard.

Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux.

Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment : à peine apérçut-il les Suédois qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus & poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors ses soldats marchant plus serrés qu'auparavant repoussèrent le maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* sentit que ses troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais & d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain, & le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première surprise, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* & le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude & sanglante : le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée, qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Il bat les Saxons.

Le roi de Suède, après sa victoire, court à

Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché se rendent à lui à discrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il passa sans s'arrêter en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le czar avaient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paraissant comme enseveli dans ses grandes idées, un colonel allemand, qui assistait à son dîner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de sa majesté. *Oui*, dit le roi en se levant, *& j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Description de la Pologne.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cents cinquante ans. C'est une chose singulière, que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne; tout y parle latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les

peuples n'en font que moins induftrieux. (*k*) Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, font des écoffais, des français, furtout des juifs. Ils y ont près de trois cents fynagogues ; & à force de multiplier, ils en feront chaffés comme ils l'ont été d'Efpagne. Ils achètent à vil prix les blés, les beftiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chèrement aux nobles de quoi fatisfaire l'efpèce de luxe qu'ils connaiffent & qu'ils aiment. Ainfi ce pays, arrofé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de fel, & couvert de moiffons, refte pauvre, malgré fon abondance, parce que le peuple eft efclave, & que la nobleffe eft fière & oifive.

Son gouvernement eft la plus fidelle image de l'ancien gouvernement celte & gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'eft le feul Etat qui ait confervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner fa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eft joint au plus grand des abus : le trône eft prefque toujours à l'enchère ; & comme un Polonais eft rarement affez riche pour l'acheter, il a été vendu fouvent aux étrangers. La nobleffe & le clergé défendent leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au refte de la nation. Tout le peuple y eft efclave ; tant la deftinée des hommes eft que le plus grand nombre foit par-tout, de façon ou d'autre, fubjugué par le plus petit. Là, le payfan ne fème point pour lui, mais

(*k*) Copié par le P. *Barre*, tome IX.

pour des ſeigneurs, à qui lui, ſon champ & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut, pour les juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là ſe mettent au ſervice des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois & de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain & les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, & en jurant les *pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les lois de la république.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée, & que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranſgreſſait les lois de l'Etat.

La nobleſſe, jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un roi qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe : ce qui forme toujours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat & de pluſieurs gentilshommes ; les ſénateurs ſont les palatins & les évêques : le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, & la première perſonne de l'Etat après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même, au milieu de

l'ivreffe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppofer aux lois du fénat. Un feul gentilhomme qui dit, *je protefte*, arrête par ce mot feul les réfolutions unanimes de tout le refte; & s'il part de l'endroit où fe tient la diète, il faut alors qu'elle fe fépare.

On apporte aux défordres qui naiffent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eft rarement fans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoffible, chaque parti forme des confédérations, dans lefquelles on décide à la pluralité des voix, fans avoir égard aux proteftations du plus petit nombre. Ces affemblées, illégitimes felon les lois, mais autorifées par l'ufage, fe font au nom du roi, quoique fouvent contre fon confentement, & contre fes intérêts; à peu près comme la ligue fe fervait en France du nom de *Henri III* pour l'accabler; & comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir *Charles I* fur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les réfolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorfque les troubles font finis, alors c'eft aux diètes générales à confirmer ou à caffer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raifon que dans les Etats monarchiques un roi peut abolir les lois de fon prédéceffeur, & les fiennes propres.

La nobleffe, qui fait les lois de la république, en fait auffi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occafions, & peut compofer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée,

nommée *pospolite*, se meut difficilement, & se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-temps assemblée. La discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage ; mais elle secoue bientôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre ; ils veulent être les seuls remparts de leur république ; ils ne souffrent jamais que leur roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi-ruinées, élargir des fossés presque comblés ; & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois sur le simple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la république. Elle est composée de deux corps sous deux grands généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne, & doit être de trente-six mille

hommes : le fecond, au nombre de douze mille, eft celui de Lithuanie. Les deux grands généraux font indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, & ont une autorité fuprême fur leurs troupes. Les colonels font les maîtres abfolus de leurs régimens ; c'eft à eux à les faire fubfifter comme ils peuvent, & à leur payer leur folde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils défolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour fatisfaire leur avidité & celle de leurs foldats. (*l*) Les feigneurs polonais paraiffent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes font plus belles que leurs maifons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eft prefque toute compofée de gentilshommes : elle eft remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeffe des habillemens & des harnais.

Les gendarmes furtout, que l'on diftingue en houffards & pancernes, (*m*) ne marchent qu'accompagnés de plufieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de felles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maffif, avec de grandes houffes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eft parée & fuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vêtue, mal

(*l*) Morceau copié par le P. *Barre*.

(*m*) *Idem*. On n'en citera pas davantage ; c'eft trop d'ennui pour l'éditeur.

armée, sans habit d'ordonnance ni rien d'uniforme. C'est ainsi du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces fantassins, qui ressemblent à des tartares vagabonds, supportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue & tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, aussi peu de discipline, la même fureur à attaquer, la même promptitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils sont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flatté d'abord que dans le besoin ces deux armées combattraient en sa faveur, que la *pospolite* polonaise s'armerait à ses ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ses sujets, & aux Moscovites ses alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oserait paraître. Il se vit presque tout à coup privé de ces secours, par les soins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires au pouvoir absolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de son règne fit des mécontens; ses premières démarches irritèrent le parti qui s'était opposé à son élection, & aliénèrent presque tout le reste. La Pologne murmura de voir ses villes remplies de garnisons saxonnes, & ses frontières de troupes. Cette nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté qu'empressée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du roi *Auguste* contre la Suède, & l'irruption

en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la république. On trompe difficilement une nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonais sentaient que si cette guerre entreprise sans leur consentement était malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés serait en proie au roi de Suède ; & que si elle était heureuse, ils seraient subjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII* justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renversé tout ce qui était sur son passage, & s'avançait avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divisaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha* & celui d'*Oginski*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha;* & *Oginski*, mal secouru par les Saxons, vit son parti presque anéanti. L'armée lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduisaient à un petit nombre, était en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était séparé en petits corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & subsistaient de rapines. *Auguste* ne voyait en

Lithuanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine dans ses sujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-six mille hommes, nombre prescrit par les lois, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-seulement elle était mal payée & mal armée; mais ses généraux ne savaient encore quel parti prendre.

La ressource du roi était d'ordonner à la noblesse de le suivre; mais il n'osait s'exposer à un refus qui eût trop découvert, & par conséquent augmenté sa faiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète : de même qu'en Angleterre, dans les temps difficiles, tous les corps de l'Etat présentent des adresses au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguste* avait plus besoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois sont pesées. Il fallut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation sans retour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour le 2 de décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette assemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le palatin *Leczinsky*, trésorier de la couronne, qui devait sa fortune au roi *Auguste*, & surtout les partisans des princes *Sobiesky*, étaient tous secrétement attachés au roi de Suède.

Le plus considérable de ses partisans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gnesne, primat du royaume, & président de la diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obscurités dans sa conduite, entièrement gouverné par une femme ambitieuse, que les Suédois appelaient *madame la cardinale*, laquelle ne cessait de le pousser à l'intrigue & à la faction. Le roi *Jean Sobieski*, prédécesseur d'*Auguste*, l'avait d'abord fait évêque de Varmie, & vice-chancelier du royaume. *Radjouski*, n'étant encore qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jacques Sobieski* sur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand-homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat se joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambassadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conti*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII*, protecteur du prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le soulèvement général de tous les esprits contre le roi *Auguste*, firent croire au cardinal primat que le

temps était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguste* en Saxe, & r'ouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguste* était haï; mais il n'osait concevoir alors l'idée d'une si grande révolution, & cependant le cardinal en jetait insensiblement les fondemens.

Il joint ses armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité, piéges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son roi. *Charles XII* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restait dans le grand duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il fesait la guerre à *Auguste* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étaient pour le public. Des émissaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, & des assemblées secrètes chez ce prélat, étaient les ressorts qui fesaient mouvoir la diète : elle proposa d'envoyer une ambassade à *Charles XII*, & demanda unanimement au roi qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyât ses troupes saxonnes.

La mauvaise fortune d'*Auguste* avait déjà fait ce

que la diète exigeait de lui. La ligue conclue fecrétement à Birzen, avec le Mofcovite, était devenue auffi inutile qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au czar les cinquante mille allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le czar même, dangereux voifin de la Pologne, ne fe preffait pas de fecourir alors de toutes fes forces un royaume divifé, dont il efpérait recueillir quelques dépouilles. Il fe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille mofcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, jufqu'à ce que pourfuivis par les généraux fuédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée faxonne battue à Riga, le roi *Augufte* les envoya hiverner & fe recruter en Saxe, afin que ce facrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation polonaife irritée.

Alors la guerre fe changea en intrigues. La diète était partagée en prefque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Augufte* y dominaient, le lendemain ils y étaient profcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juftice ; mais on ne favait point ce que c'était que d'être libre & jufte. Le temps fe perdait à cabaler en fecret, & à haranguer en public. La diète ne favait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont prefque jamais pris de bons confeils dans les troubles civils, parce que les factieux y font hardis, & que les gens de bien y font timides pour l'ordinaire. La diète fe fépara en tumulte le

17 février de l'année 1702, après trois mois de cabales & d'irréfolutions. Les fénateurs, qui font les palatins & les évêques, reftèrent dans Varfovie. Le fénat de Pologne a le droit de faire provifionnellement des lois, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaffade propofée dans la diète, que la *pofpolite* monterait à cheval, & fe tiendrait prête à tout événement : ils firent plufieurs réglemens pour appaifer les troubles de Lithuanie, & plus encore pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refufe de voir la mère du marechal de *Saxe*.

Augufte aima mieux alors recevoir des lois dures de fon vainqueur que de fes fujets. Il fe détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité fecret. Il fallait cacher cette démarche au fénat, qu'il regardait comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en repofa fur la comteffe de *Konigsmark*, fuédoife d'une grande naiffance, à laquelle il était alors attaché. C'eft elle dont le frère eft connu par fa mort malheureufe, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de fuccès & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par fon efprit & par fa beauté, était plus capable qu'aucun miniftre de faire réuffir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII*, & qu'elle avait été long-temps à fa cour, elle avait un prétexte plaufible d'aller trouver ce prince.

demandèrent qu'on traitât la république de *sérénissime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carrosses du roi & des sénateurs. On leur répondit que la république serait appelée *illustre*, & non *sérénissime*; que le roi ne se servait jamais de carrosse; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers & point de sénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire; leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités. On remarquait qu'ils craignaient *Charles XII*, qu'ils n'aimaient pas *Auguste*, mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne se conclut, & *Charles XII* leur fit comprendre enfin qu'il conclurait dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le cardinal & son parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles*, par cet écrit, invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les siens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du sénat & par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impressions. Il fallut reconnaître *Charles* pour protecteur, puisqu'il voulait l'être, & qu'on était encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les sénateurs contraires à *Auguste* publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à

grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir : le cardinal quitta Varsovie des premiers : la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambassadeur de l'empereur, celui du czar, le nonce du pape, & quelques évêques & palatins liés à sa fortune. Il fallait fuir, & on n'avait encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un conseil avec ce petit nombre de sénateurs, qui représentaient encore le sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service, ils étaient polonais : ils avaient tous conçu une si grande aversion pour les troupes saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille, pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seraient commandés par le grand général de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses universaux pour assembler la *pospolite* & les armées, qui n'étaient guère que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les lois de l'Etat, ordonne, sur

Il se rend maître de Varsovie.

offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens ; ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Fortifié de leurs ſecours, & des troupes qui portaient le nom de l'*armée de la couronne*, il alla pour la première fois chercher en perſonne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi *Auguſte*. Juillet 1702.

Les deux rois parurent en préſence le 13 juillet dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. *Auguſte* avait près de vingt-quatre mille hommes ; *Charles XII* n'en avait que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holſtein qui commandait la cavalerie ſuédoiſe, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui ; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ſes yeux : il ſe cacha un moment le viſage avec les mains ; puis tout à coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour ſa couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge ; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons ; les Polonais qui formaient ſon aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII* prévalut. Il remporta une victoire

complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caiffe militaire d'*Augufte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas fur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourfuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent affez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnifon n'ofa tirer un feul coup, on la chaffa à coups de fouet & de canne jufque dans le château, où le roi entra avec elle. Un feul officier d'artillerie ofant fe préparer à mettre le feu au canon, *Charles* court à lui & lui arrache la mèche : le commandant fe jette aux genoux du roi. Trois régimens fuédois furent logés à difcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille rifdales. Le comte de *Steinbock*, fait gouverneur de la ville, ayant ouï dire qu'on avait caché des tréfors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui font à Cracovie dans l'églife St Nicolas, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui appartenaient aux églifes; on en prit une partie, & *Charles XII* envoya même un calice d'or à une églife de Suède, ce qui aurait foulevé contre lui les Polonais catholiques, fi quelque chofe avait pu prévaloir contre la terreur de fes armes.

Il fortait de Cracovie bien réfolu de pourfuivre le roi *Augufte* fans relâche. A quelques milles de la ville, fon cheval s'abattit, & lui fracaffa la cuiffe. Il fallut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit fix femaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Augufte* le loifir de refpirer. Il

On croit *Charles XII* mort.

fit auſſitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire que *Charles XII* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle, crue quelque temps, jeta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était déjà donné à ce grand corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidelles à leur ſouverain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, & le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suèdois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles

de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII* guéri de sa blessure renversait tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin. Ses généraux lui représentaient que cette affaire pourrait encore avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais ; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie & en Ingrie ; que les combats qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. *Charles*, aussi inébranlable dans ses projets que vif dans ses actions, leur répondit : „ Quand je devrais rester „ ici cinquante ans, je n'en sortirai point que je „ n'aie détrôné le roi de Pologne. „

Il veut détrôner le roi *Auguste*.

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les lois du royaume ; lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée saxonne, qu'il avait battue à Glissau, & qui avait eu le temps de se rallier & de se grossir, pendant que

ſa chute de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes approches, & ſe retirait vers la Pruſſe au nord-oueſt de Varſovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* paſſa à la nage à la tête de ſa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons, dans un lieu nommé Pultesk. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède, dans ſa marche précipitée, n'en avait pas amené davantage, ſûr qu'un moindre nombre lui ſuffiſait. La terreur de ſes armes était ſi grande, que la moitié de l'armée ſaxonne s'enfuit à ſon approche ſans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de ſon armée, qui ſe diſperſa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille priſonniers, & ne tuèrent pas ſix cents hommes, ayant plus de peine à les pourſuivre qu'à les défaire.

Il défait encore les Saxons. Le 1er mai 1703.

Auguſte, à qui il ne reſtait plus que les débris des Saxons battus de tous côtés, ſe retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Pruſſe royale, ſur la Viſtule, laquelle eſt ſous la protection des Polonais. *Charles* ſe diſpoſa auſſitôt à l'aſſiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en ſureté, ſe retira, & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait raſſembler encore quelques ſoldats, & où les courſes des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles*, dans tant de marches ſi vives, traverſant des rivières à la nage, & courant avec ſon infanterie montée en croupe derrière ſes cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn ;

il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il portait toujours lui était, dans ces dangereuses promenades, d'une utilité à laquelle il n'avait jamais pensé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis, qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*n*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de se mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était si naturelle, que même il ne fesait pas réflexion qu'il exposait sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. *Lieven* connaissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui exposait aussi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, hésitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette contestation, le roi le prend par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon, qui venait en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir

(*n*) On avait, dans les premières éditions, donné un habit d'écarlate à cet officier ; mais le chapelain *Norberg* a si bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservait si singulièrement, le réservait à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissait, & ses négociations & ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne; car son grand maréchal *Renschild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille suédois sous divers généraux, répandus au nord & à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Russes; & *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance l'empêchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Veser, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garnisons, ouvrait encore à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi, depuis l'Océan germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscou, tout était dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède, tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, &

jouissait de la gloire de son roi sans en porter le poids, puisque ses troupes victorieuses étaient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII*, la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche & libre, qui jouit en Pologne, avec Thorn & Elbing, des mêmes priviléges que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes allemands; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser, ni lui accorder nettement ses demandes. Le général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 septembre.

Il rançonne les villes.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps, il fut forcé de se rendre à discrétion.

La garnifon fut faite prifonnière de guerre, & envoyée en Suède, *Robel* fut préfenté défarmé au roi. Ce prince, qui ne perdait jamais une occafion d'honorer le mérite dans fes ennemis, lui donna une épée de fa main, lui fit un préfent confidérable en argent, & le renvoya fur fa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution exceffive pour elle.

Elbing bâtie fur un bras de la Viftule, fondée par les chevaliers teutons, & annexée auffi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzickois; elle balança trop à donner paffage aux troupes fuédoifes. Elle en fut plus févérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13 de décembre à la tête de quatre mille hommes, la baïonnette au bout du fufil. Les habitans épouvantés fe jetèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miféricorde. Il les fit tous défarmer, logea fes foldats chez les bourgeois; enfuite ayant mandé le magiftrat, il exigea le jour même une contribution de deux cents foixante mille écus; il y avait dans la ville deux cents pièces de canon & quatre cents milliers de poudre qu'il faifit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de fi grands avantages. Tous ces fuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Augufte*.

A peine le cardinal avait juré à fon roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'affemblée de Varfovie, toujours fous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéiffance, mais accompagné de foldats levés dans

fes

ſes terres. Enfin il leva le maſque, & déclara, au nom de l'aſſemblée, *Auguſte électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, & par conſéquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jacques Sobiesky* le trône du roi *Jean* ſon père. *Jacques Sobiesky* était alors à Breſlau en Siléſie, attendant avec impatience la couronne qu'avait portée ſon père. Il était un jour à la chaſſe, à quelques lieues de Breſlau, avec le prince *Conſtantin* l'un de ſes frères ; trente cavaliers ſaxons, envoyés ſecrétement par le roi *Auguſte*, ſortent tout à coup d'un bois voiſin, entourent les deux princes & les enlèvent ſans réſiſtance. On avait préparé des chevaux de relais, ſur leſquels ils furent ſur le champ conduits à Leipſick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les meſures de *Charles*, du cardinal & de l'aſſemblée de Varſovie.

On déclare *Auguſte* déchu de la couronne. 14 février 1704.

La fortune, qui ſe joue des têtes couronnées, mit preſque dans le même temps le roi *Auguſte* ſur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, ſe repoſant ſur une garde avancée, & poſtée à quelque diſtance, lorſque le général *Renſchild* parut ſubitement, après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval lui onzième. Le général *Renſchild* le pourſuivit pendant quatre jours, prêt à le ſaiſir à tout moment. Le roi fuit juſqu'à Sendomir : le général ſuédois l'y ſuivit encore ; & ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce prince échappa.

Pendant tout ce temps le parti du roi *Auguſte*

traitait celui du cardinal, & en était traité réciproquement de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter le ſecours moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées, tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté, le roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un royaume qui lui était déjà ſoumis. Il le tentait par le titre de *défenſeur de la religion évangélique*, nom qui flattait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suède, d'y établir le luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la nobleſſe & du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper* qu'il était plus flatté de donner que de gagner des royaumes : il ajouta en ſouriant : ›› Vous étiez fait pour être le miniſtre d'un ›› prince italien. ››

Le prince *Alexandre Sobiesky* refuſe le trône.

Charles était encore auprès de Thorn, dans cette partie de la Pruſſe royale qui appartient à la Pologne; il portait de là ſa vue ſur ce qui ſe paſſait à Varſovie, & tenait en reſpect les puiſſances voiſines.

Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Siléſie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aiſée, & qu'il ſe vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il propoſa au prince *Alexandre* de monter ſur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter ſon frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de ſon aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ſes amis, & ſurtout le jeune palatin de Poſnanie, *Staniſlas Leczinsky*, le preſſèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voiſins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne ſavaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refuſait.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky élu roi de Pologne. Mort du cardinal primat. Belle retraite du général Schullembourg. Exploits du czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frauenſtad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranſtad. Auguſte abdique la couronne, & la cède à Staniſlas. Le général Patkul, plénipotentiaire du czar, eſt roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes : il va ſeul à Dreſde voir Auguſte avant de partir.

Staniſlas fait roi.

LE jeune *Staniſlas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller rendre compte au roi de Suède de pluſieurs différends ſurvenus dans le temps de l'enlèvement du prince *Jacques*. *Staniſlas* avait une phyſionomie heureuſe, pleine de hardieſſe & de douceur, avec un air de probité & de franchiſe, qui de tous les avantages extérieurs eſt le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La ſageſſe avec laquelle il parla du roi *Auguſte*, de l'aſſemblée, du cardinal primat, & des intérêts différens qui diviſaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Staniſlas* m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au roi de Suède:

Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux princes Jacques & Constantin Sobiesky sont captifs? & que *Charles* lui répondit: *Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection?* Cette converſation fut l'unique brigue qui mit *Staniſlas* ſur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux ſonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu d'homme ſi propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il ſut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue; qu'il couchait toujours ſur une eſpèce de paillaſſe, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, économe, adoré de ſes vaſſaux, & le ſeul ſeigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaiſſait de liaiſons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avait en quelques choſes du rapport avec le ſien, le détermina entièrement. Il dit tout haut après la conférence: *Voilà un homme qui ſera toujours mon ami;* & on s'aperçut bientôt que ces mots ſignifiaient: Voilà un homme qui ſera roi.

Quand le primat de Pologne ſut que *Charles XII* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette réſolution; il voulait faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. » Mais qu'avez-vous à alléguer contre » *Staniſlas Leczinsky*, dit le conquérant? » Sire, dit le primat, il eſt trop jeune. Le roi repliqua

sèchement : *Il est à peu près de mon âge ;* tourna le dos au prélat, & aussitôt envoya le comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il fallait élire un roi dans cinq jours, & qu'il fallait élire *Stanislas Leczinsky.* Le comte de *Hoorn* arriva le 7 juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12, comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection à laquelle il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il fallut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

1704. Le samedi 12 juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* & deux autres officiers-généraux assistaient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit, en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne : tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa le cri des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection, il fallut que dès le lendemain ils vinssent

tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire tous les honneurs dûs à un roi de Pologne ; & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII partit aussitôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encore par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi *Auguste* y avait faites. Le conquérant l'investit le 5 septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguste* ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir ; on apporta au roi quatre cents caisses remplies d'or & d'argent monnayé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué presque le même jour par un événement

bien différent. Quelques affaires, qui demandaient absolument sa présence, l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui sa mère, sa femme & ses deux filles. Le cardinal primat, l'évêque de Posnanie & quelques grands de Pologne composaient sa nouvelle cour. Elle était gardée par six mille polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encore été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cents suédois. On était à Varsovie dans une tranquillité profonde, & *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville: c'était le roi *Auguste*, qui, par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Là fille de *Stanislas*, depuis reine de France, abandonnée dans une auge, au fond d'une écurie.

Varsovie n'était pas fortifiée, & les troupes polonaises qui la défendaient, peu sûres. *Auguste* avait des intelligences dans la ville; si *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes polonaises, auxquelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice: il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin: c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis reine de France. Plusieurs gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau

roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII*, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu souverain.

Auguste entra dans la capitale en souverain irrité & victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le roi de Suède, le furent encore davantage par *Auguste*. Le palais du cardinal & toutes les maisons des seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguste*, demanda au nom de son maître qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-long-temps établi en Pologne une espèce de jurisdiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avaient surtout dans les temps de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728 où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguste*, bien aise de punir l'évêque de

Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome, contre laquelle il se serait élevé en tout autre temps, remit le prélat polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château où il était renfermé, le feu continuel des ennemis : enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste*, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace, des recrues de saxons, qui n'avaient point encore vu des guerres, des cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus qu'à vaincre : tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Ce conquérant, accompagné du roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée saxonne fuyait par-tout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Schullembourg échappe aux Suédois.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au comte de *Schullembourg*, général très-habile, & qui avait besoin de toute son

expérience, à la tête d'une armée découragée. Il ſongea plus à conſerver les troupes de ſon maître qu'à vaincre : il feſait la guerre avec adreſſe, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des paſſages avantageux, ſacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à ſon infanterie de ſe retirer en ſureté. Il ſauva ſes troupes par des retraites glorieuſes, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette eſpèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Poſnanie, il apprend que les deux rois, qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantaſſins & mille cavaliers ; il fallait ſe ſoutenir contre une armée ſupérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inſpiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux allemands, que l'infanterie pouvait réſiſter en pleine campagne, même ſans chevaux de friſe, à la cavalerie : il en oſa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuſe, commandée par deux rois, & par l'élite des généraux ſuédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit le genou en terre ; il était armé de piques & de fuſils : les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques & de baïonnettes : le ſecond rang, un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus ; & le troiſième debout feſait feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur

impétuofité ordinaire fur les Saxons, qui les attendirent fans s'ébranler : les coups de fufil, de pique & de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui fe cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en défordre, & les Saxons fe défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq bleffures, il fe retira en bon ordre en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençait-il de refpirer dans cet endroit que les deux rois paraiffent tout à coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, au travers duquel le général faxon fauva fon infanterie fatiguée. Les Suédois, fans fe rebuter, le pourfuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverfé le bois que cinq heures avant la cavalerie fuédoife. Au fortir de ce bois, coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutfen. *Schullembourg* avait envoyé en diligence raffembler des bateaux ; il fait paffer la rivière à fa troupe, qui était déjà diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le temps que *Schullembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourfuivi fi vivement fon ennemi. La réputation de *Schullembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi, de fon côté, croyait fa gloire intéreffée à prendre *Schullembourg* & le refte de fon armée : il ne perd point de temps ; il fait paffer fa cavalerie à un gué. Les Saxons fe trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts & le

grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schullembourg* paraissait inévitable ; cependant, après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : ,, Aujourd'hui ,, *Schullembourg* nous a vaincus. ,,

C'est ce même *Schullembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, & à qui la république a érigé une statue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenses.

Mais ce qui fesait la gloire de *Schullembourg* n'était guère utile au roi *Auguste*. Ce prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déjà, non sans raison, pour la capitale de ses Etats héréditaires.

Charles XII voyait la Pologne soumise ; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps moscovites, qui, depuis la grande bataille de Nerva, ne se montraient plus que par pelotons, & qui, dans ces quartiers, ne fesaient la guerre que comme des tartares vagabonds, qui pillent, qui fuient & qui reparaissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures,

Stanislas prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, & qui l'en avait chassé, l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de noblesse, que le sort des armes lui attachait. Une diète y fût convoquée ; tous les obstacles y furent applanis ; il n'y eut que la cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarât pour le roi *Auguste*, qui de protestant s'était fait catholique pour monter sur le trône, contre *Stanislas* placé sur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI*, alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, & surtout au cardinal primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du roi *Auguste*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles, à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un franciscain reçut secrétement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au suffragant de Chelm : ce prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda comment il avait osé se charger d'une telle pièce ? Le franciscain répondit que c'était par l'ordre de son général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des

franciſcains, & le fit ſortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers dans Varſovie, ſous des peines très-griéves, de ſe mêler des affaires d'Etat. Pour plus de ſureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait ſur lui ces petites ſévérités, afin que *Staniſlas* ne fût point brouillé avec le clergé à ſon avénement. Il diſait qu'il ſe délaſſait de ſes fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la cour romaine, & qu'on ſe battait contr'elle avec du papier, au lieu qu'il fallait attaquer les autres ſouverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était ſollicité par *Charles* & par *Staniſlas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour ſacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme ſa politique était de ne jamais rien faire ſans prétexte, il voulut préparer une excuſe légitime à ſon refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de ſa propre maiſon. Le magiſtrat de Dantzick indigné fit chercher les coupables qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content : il avait une raiſon pour ne point ſacrer le nouveau roi; & il ſe ménageait en même temps avec *Charles XII*, *Auguſte*, *Staniſlas* & le pape. Il mourut peu de jours après, laiſſant ſon pays dans une confuſion affreuſe, & n'ayant réuſſi, par toutes ſes intrigues, qu'à ſe brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguſte* & *Staniſlas*, avec ſa

république & avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste*, en mourant, pour lui demander pardon.

4 octobre 1705.

Le sacre se fit tranquillement & avec pompe dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky* & sa femme *Charlotta Opalinska* furent sacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII* vit cette cérémonie *incognito* : unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, & que le roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne, mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le czar s'aguerrit; il reprend Nerva.

Pour lui, non-seulement il commençait à être grand-homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites : la discipline s'établissait dans ses troupes; il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses généraux avaient appris & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort

Fort de tous ces avantages dûs à son seul génie, & de l'absence du roi de Suède, il prit Nerva d'assaut après un siége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le czar courait de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de sa main quelques moscovites qui n'écoutaient point ses ordres. On montre encore à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant; & on s'y ressouvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent: Ce n'est point du sang des habitans que » cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites, » que j'ai répandu pour sauver vos vies. »

21 août 1704.

Grand mot du czar.

Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire des villes; il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence & le centre du commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande: lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette île inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de boue pendant le court été de

ces climats, & dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts ſans route & des marais profonds, & qui n'avait été juſqu'alors que le repaire des loups & des ours ; fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le czar avait raſſemblés de ſes Etats. Les payſans du royaume d'Aſtracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent tranſportés à Pétersbourg. Il fallut percer des forêts, faire des chemins, ſécher des marais, élever des digues, avant de jeter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le czar s'obſtina à peupler un pays qui ſemblait n'être pas deſtiné pour des hommes : ni les inondations qui ruinèrent ſes ouvrages, ni la ſtérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cents mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de réſolution. La ville fut fondée parmi les obſtacles que la nature, le génie des peuples & une guerre malheureuſe y apportaient. Pétersbourg était déjà une ville en 1705, & ſon port était rempli de vaiſſeaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, diſtribuant des terres aux uns, donnant des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis. Les généraux ſuédois, qui battaient ſouvent ſes troupes par-tout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le czar, en ſe créant ainſi de nouveaux Etats,

tendait toujours la main au roi *Auguste* qui perdait les siens ; il lui persuada par le général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors ambassadeur du czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettait sa dernière espérance. Le czar y arriva, fesant marcher après lui une armée de soixante & dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguste* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes moscovites. Il fut résolu que l'armée du czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le roi *Auguste* renouvela l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le czar partit soudainement, & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon

ce que le maréchal de Saxe, fils du roi *Auguste*, m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* proscrit en Suède, pour avoir soutenu les priviléges de la Livonie sa patrie, avait été général du roi *Auguste*; mais son esprit vif & altier s'acommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait passé au service du czar, dont il était alors général & ambassadeur auprès d'*Auguste*. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de *Flemming* & du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussitôt le dessein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar & la Suède. Le chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisît de sa personne. Le roi *Auguste* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant d'un côté les soixante mille russes, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partisans de *Stanislas*: de l'autre, *Schullembourg* s'avançait avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII* & *Stanislas* attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un après l'autre, mais si vivement qu'un général moscovite était battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur : s'il se

trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII* & ses suédois la passaient à la nage. Un parti suédois prit le bagage d'*Auguste*, où il y avait deux cents mille écus d'argent monnayé. *Stanislas* saisit huit cents mille ducats appartenans au prince *Menzikoff*, général moscovite. *Charles* à la tête de sa cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les Moscovites, épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Boristhène.

Tandis que *Charles* chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au grand-maréchal *Renschild*, qui passait pour le meilleur général de *Charles XII*, & que l'on appelait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illustres généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu nommé Frauenstad, territoire déjà fatal aux troupes d'*Auguste*. *Renschild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux escadrons, qui fesaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avait dans son armée un corps de six à sept mille moscovites, que l'on avait long-temps disciplinés, & sur lesquels on comptait comme sur des soldats aguerris. Cette bataille de Frauenstad se donna le 12 février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui, avec quatre mille hommes, avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, succomba sous celle du général *Renschild*. Le combat

Les Saxons sont encore défaits.

1706.

ne dura pas un quart d'heure ; les Saxons ne réfiftèrent pas un moment ; les Mofcovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois : l'épouvante fut fi fubite, & le défordre fi grand, que les vainqueurs trouvèrent fur le champ de bataille fept mille fufils tout chargés qu'on avait jetés à terre fans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complète & plus honteufe ; & cependant jamais général n'avait fait une fi belle difpofition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers faxons & fuédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eft peu maîtreffe des événemens.

Parmi les prifonniers il fe trouva un régiment entier de français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704 à cette fameufe bataille de Hochftet fi funefte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient paffé depuis au fervice du roi *Augufte*, qui en avait fait un régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un français de la maifon de *Joyeufe*. Le colonel fut tué à la première ou plutôt à la feule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait prifonnier de guerre. Dès le jour même ces français demandèrent à fervir *Charles XII*, & ils furent reçus à fon fervice, par une deftinée fingulière, qui les réfervait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Mofcovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les maffacra inhumainement plus de fix heures après le combat, pour punir fur eux les violences de leurs compatriotes, & pour fe débarraffer de ces prifonniers dont on n'eût fu que faire.

Augufte fe vit alors fans reffources : il ne lui reftait

plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de moscovites, deux de saxons, & quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII* était enfin entré en Saxe le premier septembre 1706.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée; la diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

Charles entre dans l'Empire. 1606.

A son approche les villages furent déserts; les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Copenhague; il fit afficher par-tout qu'il n'était venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendraient chez eux, & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un prince qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand-homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: » J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui; DIEU » m'accordera peut-être un jour une mort aussi » glorieuse. »

Il eſt le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoyer ſans délai les regiſtres des finances de l'électorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cents vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat ſuédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre ſous par jour, avec du fourrage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats : il ordonna, dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paye. De plus, des inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suédois n'avaient point commis de dégat. Ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII*; qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encore aujourd'hui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il ſerait impoſſible de concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il était bien difficile

que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un paysan saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat : Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme ? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manan qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au paysan, & pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : *Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une sureté entière : on ne vit pas un soldat suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguste*, errant dans la Pologne, privé à la fois de son royaume & de son électorat, écrivit enfin une lettre de sa main à *Charles XII* pour lui demander la paix. Il chargea en secret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec M. *Fingsten* référendaire du conseil privé ; il leur donna à tous deux ses pleins-pouvoirs, & son blanc-signé. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez*

de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes. Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII;* ils eurent une audience ſecrète. Le roi lut la lettre. „Meſſieurs, dit-il aux plénipotentiaires, „ vous aurez dans un moment ma réponſe. „ Il ſe retira auſſitôt dans ſon cabinet, & fit écrire ce qui ſuit :

JE conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi Auguſte renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiſſe Staniſlas pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de Staniſlas.*

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur en mon camp les princes Sobiesky, & tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, & nommément Jean Patkul, & qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi

Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le comte *Piper.* Ce ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations sinon : » Telle est la volonté du roi » mon maître ; il ne change jamais ses résolutions. »

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généralissime des armées moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes polonaises & saxonnes, qui fesaient en tout six mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît sa négociation. Il se voyait en même temps détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des généraux suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du palatinat de Posnanie. Le prince *Menzikoff* pressa le roi *Auguste* de donner bataille. Le roi très-embarrassé différa sous divers prétextes ; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille suédois dans l'armée de *Meyerfeld*; & c'en était assez pour rendre l'événement douteux.

Donner bataille aux Suédois pendant les négociations & la perdre, c'était creuser l'abyme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complète : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII* était à la tête d'une armée suédoise jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déjà épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'Empire, occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans Etats, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il fallait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier

davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible ſur tous les articles du traité. Ainſi la victoire du roi *Auguſte* ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie ; lorſque *Fingſten*, l'un de ſes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguſte* héſita, mais il ſigna & partit pour la Saxe, dans la vaine eſpérance que ſa préſence pourrait fléchir le roi de Suède, & que ſon ennemi ſe ſouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons & du ſang qui les uniſſait.

Il force le roi *Auguſte* de ſigner ſon contrat d'abdication.

Ces deux princes ſe virent pour la première fois dans un lieu nommé Gutersdorf, au quartier du comte *Piper*, ſans aucune cérémonie. *Charles XII* était en groſſes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ſerrait le cou : ſon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait ſervi à la bataille de Nerva, & ſur le pommeau de laquelle il s'appuyait ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. *Charles XII* dit au roi *Auguſte* qu'il ne les avait quittées depuis ſix ans que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguſte* ſurtout parlait avec un air de complaiſance & de ſatisfaction, que les princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, ſavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dînèrent deux fois enſemble. *Charles XII* affecta

toujours de donner la droite au roi *Auguste* ; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'était déjà beaucoup qu'un souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un ministre public : c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la couronne ; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas* : le roi détrôné se le fit dire plus d'une fois ; mais *Charles* voulait cette lettre, & il fallait l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidellement sur l'original que le roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

NOUS avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre majesté ; cependant pour faire plaisir à sa majesté suédoise, & afin qu'on ne nous impute pas que nous fesons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, & vous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie des sujets plus fidelles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de DIEU.

A Dresde, le 8 avril 1707.

Votre frère & voisin, AUGUSTE, *roi.*

Il fallut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fît effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobieski* : ces princes, au sortir de leur prison, refusèrent de le voir ; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le czar le redemandait hautement comme son ambassadeur ; de l'autre le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi *Auguste* crut pouvoir satisfaire *Charles XII* & son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes suédoises ; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de *Patkul* l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur sachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du roi *Auguste*, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capitaines suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranstad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De là il fut conduit à Casimir.

Charles XII oubliant que *Patkul* était ambassadeur du czar, & se souvenant seulement qu'il était né son sujet, ordonna au conseil de guerre de le juger avec

Il a la cruauté de faire rouer *Patkul*.

la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, ſans lui apprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame ſaxonne nommée M[me] d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le temps même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejeta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier ſuédois lut à à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

„ On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de ſa „ majeſté, notre ſeigneur très-clément, eſt que cet „ homme, qui eſt traître à la patrie, ſoit roué & „ écartelé pour réparation de ſes crimes & pour „ l'exemple des autres. Que chacun ſe donne de „ garde de la trahiſon & ſerve ſon roi fidellement. „ A ces mots de *prince très-clément* : Quelle clémence ! dit *Patkul ;* & à ceux de *traître à la patrie :* Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux

qu'on

qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reginold Patkul*, ambaſſadeur & général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon roi diſaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province laquelle avait des priviléges à défendre, & qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſqu'en 1713, qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad : on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre : Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, & ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens oſât parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce temps-là un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes ſaxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du ſénat ; mais il n'avait été

condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas fesait trop voir que *Charles*, en fesant périr *Patkul* d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, *Patkul*, après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel *Hamilton* & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, & on en fit au sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grâce du criminel, & qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi *Auguste*, qui en fut informé, dit : *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguste*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranstad ; & que *Patkul*, son ambassadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des lois des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe : il écrivit à l'empereur

d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appelait lâcheté & perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé : il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées; il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir juſqu'à donner de la paix d'Altranſtad une garantie que *Charles XII* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre & la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe: ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puiſſance qui interpoſât ſes bons offices en ſa faveur, & qui ne fit voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On propoſa dans le conſeil du czar d'uſer de repréſailles envers les officiers ſuédois, priſonniers à Moſcou. Le czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes : il y avait plus de moſcovites priſonniers en Suède que de ſuédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède, qui était reſté en Pologne, à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un pays ſans

forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII*. L'empereur moscovite saisit cette conjoncture, & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes : il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

Désolation de la Pologne.

La Pologne avait alors deux primats, aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du czar avait gagnés. On y proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel était le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le czar lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités ; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers-généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les officiers subalternes eurent des médailles d'or ;

les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'assemblée se contenta de ne reconnaître ni *Auguste*, qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se fesaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinaient également amis & ennemis; on ne voyait que des villes en cendres & des troupes errantes de polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, & leurs deux rois, & *Charles XII*, & le czar.

Le roi *Stanislas* partit d'Altranstad avec le général *Renschild*, seize régimens suédois & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu 15 juillet 1701.

par-tout où il passa : la discipline de ses troupes, qui fesait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits : son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devait établir des magasins. Cette retraite laissa le roi *Stanislas* paisible souverain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats était le comte *Siniawsky*, grand-général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste* ni *Stanislas* ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient, se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le duc de *Marlborough* va voir *Charles XII.*

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout qu'il devait se joindre à la France pour accabler la

maiſon d'Autriche. Parmi tous ces ambaſſadeurs vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough* de la part d'*Anne* reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiégé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à Saint-James un adroit courtiſan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de ſon ſiècle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au ſecrétaire des Etats-Généraux, M. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant réſolu de s'oppoſer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur propoſer, le duc arrivait, leur parlait en français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les perſuadait tous. C'eſt ce que le lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il ſoutenait, avec le prince *Eugène* compagnon de ſes victoires, & avec *Heinſius* grand-penſionnaire de Hollande, tout le poids des entrepriſes des alliés contre la France. Il ſavait que *Charles* était aigri contre l'Empire & contre l'empereur, qu'il était ſollicité ſecrétement par les Français ; & que ſi ce conquérant embraſſait le parti de *Louis XIV*, les alliés ſeraient opprimés.

Il eſt vrai que *Charles* avait donné ſa parole de ne ſe mêler en rien de la guerre de *Louis XIV* contre les alliés ; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince aſſez eſclave de ſa parole pour ne la pas ſacrifier à ſa grandeur & à ſon intérêt. Il partit donc de la Haye dans le deſſein d'aller ſonder les intentions du roi de Suède. M. *Fabrice*, qui était 1700.

alors auprès de *Charles XII*, m'a assuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrétement, non pas au comte *Piper* premier ministre, mais au baron de *Gortz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de *Charles XII*, & il y eut des froideurs marquées entre lui & le chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robinson* ministre d'Angleterre, il parla au roi en français ; il lui dit qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je sais même qu'il trouva que ce grand-homme était vêtu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, *Charles XII* s'exprimant en suédois, & *Robinson* servant d'interprète. *Marlborough*, qui ne se hâtait jamais de faire ses propositions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées, leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII* une aversion naturelle pour la France ; il remarqua qu'il se plaisait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du roi de Suède & sa seule

ambition étaient de détrôner le czar après le roi de Pologne. Il comprit que si ce prince restait en Saxe, c'était pour imposer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il savait bien que l'empereur ne résisterait pas, & qu'ainsi les affaires se termineraient aisément. Il laissa *Charles XII* à son penchant naturel; & satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Mme la duchesse de *Marlborough* sa veuve encore vivante. (*o*)

Le comte *Piper* justifié.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent, & qu'on voit quelquefois des ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réussi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au comte *Piper;* & la mémoire de ce suédois en est resté flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi qui ai remonté, autant qu'il m'a été possible, à la source de ce bruit, j'ai su que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'empereur par les mains du comte de *Wratislau*, avec le consentement du roi son maître, & rien du duc de *Marlborough*. Il est certain que *Charles* était inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, & qu'il n'avait pas besoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si long-temps.

Enfin ce qui achève de justifier ce ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par

(*o*) L'auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dates que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

Charles XII, qui, ayant appris que *Piper* était mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, & lui ordonna à ses dépens des obsèques magnifiques.

Le roi qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le czar, & qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe ; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur : celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, & ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un soufflet, & avait osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII* ne fut pas satisfait ; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stétin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moscovites qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusque sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; & si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait

adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les traités de Vestphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryswick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Silésie eurent plus de cent églises que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'empereur qui fit ces concessions forcées & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII*, s'appelait *Joseph*; il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Réponse de l'empereur *Joseph I*, à l'internonce du pape.

Le comte de *Wratislau*, son ambassadeur auprès de *Charles XII*, apporta à Leipsick le traité en faveur des Silésiens, signé de la main de son maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur;

cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette cour qui, ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau* que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Christine* avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible: il avait même envoyé secrétement plusieurs officiers en Asie, & jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'était *Charles XII*. Il était aussi jeune qu'*Alexandre*, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Charles part de la Saxe.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les

délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait ses troupes tous les jours, & ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savaient point encore où le roi voulait les mener. On se doutait seulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moscou. Il ordonna, quelques jours avant son départ, à son grand-maréchal des logis de lui donner par écrit la route depuis Leipsick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ses projets, il ajouta en riant : Jusqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes, à la tête desquelles il avait affecté de mettre en grosses lettres : *Route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. » Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où vous » voudriez me mener; mais nous ne retournerons » pas à Stockholm si tôt.

L'armée était déjà en marche, & passait auprès de Dresde : *Charles* était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte; les généraux s'assemblent; on

était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

Son aventure avec le roi *Auguste.*

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi *Auguste* : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers-généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : *Charles* dit qu'il s'appelait *Carl*, & qu'il était draban ; chacun prit un nom supposé. Le comte *Flemming* les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à *Auguste* ; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguste* eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. *Charles* déjeûna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce ; il conjura le roi *Auguste* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord*, général suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord* ; il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de

demander au roi en termes pressans la grâce du livonien. *Charles* la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi *Auguste* & partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes ; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguste* tenait conseil extraordinaire à Dresde, vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de-là *Renschild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je me suis fié, dit *Charles*, sur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net ; *Flemming* n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles victorieux quitte la Saxe; pourſuit le czar; s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes; ſa bleſſure. Bataille de Pultava. Suites de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie. Sa réception en Beſſarabie.

Etat floriſſant de *Charles.*

CHARLES partit enfin de Saxe en ſeptembre 1707, ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant; non-ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque compagnie pluſieurs ſurnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ſes meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguſte* ſemblait

avoir

avoir renoncé : ſes troupes, diviſées en pluſieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ſes généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de ſa marche victorieuſe, reçut un ambaſſadeur de la part des Turcs. L'ambaſſadeur eut ſon audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce miniſtre que ſe feſaient les cérémonies d'éclat. Il ſoutenait la dignité de ſon maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le roi, toujours plus mal logé, plus mal ſervi, & plus ſimplement vêtu que le moindre officier de ſon armée, diſait que ſon palais était le quartier de *Piper*. L'ambaſſadeur turc préſenta à *Charles* cent ſoldats ſuédois, qui, ayant été pris par des Calmouks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand-ſeigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le préſent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de *Charles XII*, mais parce que le ſultan, ennemi naturel des empereurs de Moſcovie & d'Allemagne, voulait ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta *Staniſlas* ſur ſon avénement : ainſi ce roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le temps eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambassadeur de la Porte-ottomane qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite d'une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne *Stanislas*, qui, assisté de dix mille suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domestiques : pour lui, il se mit à la tête de sa cavalerie, & marcha vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de janvier 1708.

Il poursuit le czar. 1708.

Il avait déjà passé le Niemen, à deux lieues de la ville ; & le czar ne savait encore rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le czar sort par la porte du nord, & *Charles* entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cents gardes ; le reste n'avait pu le suivre. Le czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même, par un transfuge polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cents hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encore éloigné

de plus de cinq lieues. Il ne perd point de temps ; il détache quinze cents chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cents moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde ; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cents hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'Orient, dans le palatinat de Minski, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyaient, & ceux qui poursuivaient, fesaient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avait déjà long-temps que toutes les saisons étaient devenues égales pour les soldats de *Charles* & pour ceux du czar ; la seule terreur qu'inspirait le nom du roi *Charles* mettait alors de la différence entre les Russes & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Borysthène, en tirant vers l'Orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses ; dans les endroits qui sont cultivés, on ne trouve point de vivres ; les paysans enfouissent dans la terre tous les grains, & tout ce qui peut s'y conserver : il faut sonder la terre avec de grandes

perches ferrées, pour découvrir ces magafins fouterrains. Les Mofcovites & les Suédois fe fervirent tour à tour de ces provifions ; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas fuffifantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du bifcuit pour la fubfiftance de fon armée : rien ne l'arrêtait dans fa marche. Après qu'il eut traverfé la forêt de Minski, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à fes troupes & à fon bagage, il fe trouva le 25 juin 1708 devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriflou.

Le czar avait raffemblé en cet endroit la plus grande partie de fes forces ; il y était avantageufement retranché. Son deffein était d'empêcher les Suédois de paffer la rivière. *Charles* pofta quelques régimens fur le bord de la Bérézine, à l'oppofite de Boriflou, comme s'il avait voulu tenter le paffage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec fon armée trois lieues au-delà vers la fource de la rivière : il y fait jeter un pont, paffe fur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce pofte, & marche à l'armée ennemie fans s'arrêter. Les Ruffes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & fe retirèrent vers le Boryfthène, gâtant tous les chemins & détruifant tout fur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Ruffes.

Charles furmonta tous les obftacles, avançant toujours vers le Boryfthène. Il rencontra fur fon chemin vingt mille mofcovites retranchés dans un lieu nommé Hollofin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en paffant une rivière.

Charles n'attendit pas pour les attaquer que le reſte de ſon infanterie fût arrivé ; il ſe jette dans l'eau à la tête de ſes gardes à pied ; il traverſe la rivière & le marais, ayant ſouvent de l'eau au-deſſus des épaules. Pendant qu'il allait ainſi aux ennemis, il avait ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moſcovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même temps par le roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie ſuédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme ſuédois, nommé *Gyllenſtiern*, qu'il aimait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher ; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté : *Sylvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi* : & de l'autre, ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes chaſſés par-tout repaſſèrent le Boryſthène qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre ; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux czars ; deſtinée commune aux places frontières.

Le czar, qui vit alors ſon empire, où il venait

de faire naître les arts & le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, & peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII*, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.* Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : ›› Mon frère *Charles*, ›› dit-il, prétend faire toujours l'*Alexandre ;* mais je ›› me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le roi traversa le Borysthène, si vous remontez au nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le czar fuyait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22 septembre de cette année 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille calmouks.

Ces calmouks sont des tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du czar, & celui de Samarcande, pays des tartares Usbecks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmouks s'étend à l'Orient jusqu'aux

montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces calmouks dans les troupes de moscovie. Le czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie ; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmouks étaient cachés : ils parurent alors, & se jetèrent entre le régiment où le roi combattait & le reste de l'armée suédoise. A l'instant & Russes & Calmouks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides-de-camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentait un autre ; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui. Il les bat encore.

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux ; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné par-tout, & sur

lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Dardof* se fait jour à travers des Calmouks avec seulement une compagnie de son régiment ; il arrive à temps pour dégager le roi : le reste des suédois fit main basse sur ces tartares. L'armée reprit ses rangs : *Charles* monta à cheval ; & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusqu'à Moscou, environ cent de nos lieues françaises : l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Borysthène, qui le traverse en coulant du nord-ouest au sud-est : la principale ville est Bathurin sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale, située près du quarante-huitième degré, est un des pays des plus fertiles du monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite

Description de l'Ukraine.

Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

L'Ukraine a toujours aspiré à être libre : mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du grand-seigneur & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, & par conséquent un maître dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilége d'élire un prince sous le nom de général ; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moscou.

Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie ; il avait été élevé page de *Jean Casimir*, & avait pris à sa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques paysans le secoururent : il resta long-temps parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le czar à le faire prince de l'Ukraine.

Mazeppa.

Un jour étant à table à Mofcou avec le czar, cet empereur lui propofa de difcipliner les Cofaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit que la fituation de l'Ukraine, & le génie de cette nation, étaient des obftacles infurmontables. Le czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à fa colère, l'appela traître, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa, de retour en Ukraine, forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après fur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réfolution d'être indépendant, & de fe former un puiffant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Ruffie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleffe. Il fe ligua fecrétement avec le roi de Suède pour hâter la chute du czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Defna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des provifions de bouche & fes tréfors qui étaient immenfes. L'armée fuédoife marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne favaient rien du traité du roi avec les Cofaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence fes troupes & des provifions dans l'Ukraine, où il projetait de paffer l'hiver, afin que s'étant affuré de ce pays, il pût conquérir la Mofcovie au printemps fuivant; & cependant il s'avança vers la rivière de Defna, qui tombe dans le Boryfthène à Kiovie.

Les obftacles qu'on avait trouvés jufqu'alors dans

la route étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron* : on se remit avec peine dans le chemin; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche si pénible, pendant laquelle les Suédois avaient consommé le peu de biscuit qui leur restait, cette armée exténuée de lassitude & de faim arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moscovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière. Le roi fut étonné; mais il résolut sur le champ de passer la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient si escarpés qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée, les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivait dans ce temps-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne résista pas long-temps, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de sa route & de la fidélité de *Mazeppa* : ce cosaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif que comme un allié puissant. Les Moscovites avaient découvert

& prévenu ſes deſſeins. Ils étaient venus fondre ſur ſes coſaques, qu'ils avaient taillés en pièces : ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſupplice de la roue; ſes villes étaient réduites en cendres, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au roi de Suède ſaiſies : à peine avait-il pu échapper avec ſix mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Coſaques qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze mille ſuédois qui valaient mieux que cent mille coſaques, & apporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déjà paſſé le Boryſthène au-deſſus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Soſſa ſe joignent pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boryſthène, le czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Première diſgrace de *Charles*. 1708.

Le général ſuédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande confiance qu'ils ne s'informaient jamais du nombre

de leurs ennemis, mais feulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux fans balancer le 7 d'octobre après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents mofcovites. La confufion fe mit dans l'armée du czar; on fuyait de tous côtés. L'empereur des Ruffes vit le moment où il allait être entièrement défait. Il fentait que le falut de fes Etats dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, fi *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieufe.

Dès qu'il vit que fes troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des cofaques & des calmouks : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer fur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, fi j'étais affez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia fes troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* & du prince *Gallitzin. Levenhaupt*, qui avait des ordres preffans de rejoindre fon maître, aima mieux continuer fa marche que recommencer le combat, croyant en avoir affez fait pour ôter aux ennemis la réfolution de le pourfuivre.

Belle action du czar.

Dès le lendemain à onze heures, le czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit fon armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout : on fe battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Mofcovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécife.

A quatre heures le général *Bayer* amena au czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troifième fois avec plus de furie & d'acharnement : elle dura jufqu'à la nuit : enfin le nombre

l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés & pouffés jufqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia fes troupes derrière fes chariots. Les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille auffi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le czar de l'autre côté paffa la nuit fous les armes ; il défendit aux officiers, fous peine d'être caffés, & aux foldats, fous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de fon canon & mis le feu à fes chariots.

Les Mofcovites arrivèrent affez à temps pour empêcher tout le convoi d'être confumé par les flammes ; ils fe faifirent de plus de fix mille chariots qu'ils fauvèrent. Le czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de fes généraux nommé *Phlug*, les attaquer encore pour la cinquième fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refufa, & livra un cinquième combat, auffi fanglant que les premiers. De neuf mille foldats qu'il avait encore, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit furvenant, *Levenhaupt* après avoir foutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paffa la Soffa avec environ cinq mille combattans, qui lui reftaient. Le czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre

les Suédois, & *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il fesait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes; les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état, un seul officier se plaignit.
» Hé quoi! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être
» loin de votre femme? si vous êtes un vrai soldat,
» je vous menerai si loin que vous pourrez à peine

„ recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois „ ans. „

Le marquis de *Brancas*, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de décembre 1708, dans la vingt-septième année de son âge. C'était une princesse aussi douce & aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte que, commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ses ordres ; mais rien ne pouvait arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cents lieues à traverser, & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le

Le czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés en Pologne, réunis contre *Staniſlas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hiver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats; jugeant bien que l'armée ſuédoiſe périrait entièrement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le 1er février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le roi vit au mois d'avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille ſuédois. *Mazeppa*, ſeul, ce prince des Coſaques, les feſait ſubſiſter; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſère. Le czar, dans cette conjoncture, fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination: mais le coſaque fut fidelle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avaient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit mille ſuédois n'avait perdu ni le deſſein ni l'eſpérance de pénétrer juſqu'à Moſcou. Il alla vers la fin de mai inveſtir Pultava, ſur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieues du Boryſthène; ce terrain eſt celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui ſoit ſur la terre. C'eſt un ramas d'anciens Ruſſes, Polonais & Tartares, feſant tous profeſſion

Peuple ſingulier.

d'une eſpèce de chriſtianiſme & d'un brigandage ſemblable à celui des flibuſtiers. Ils éliſent un chef qu'ils dépoſent ou qu'ils égorgent ſouvent. Ils ne ſouffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils ſont toujours en campagne; l'hiver ils couchent dans des granges ſpacieuſes, qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien; ils vivent libres; ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII* la bravait pour donner des couronnes. Le czar leur fit donner ſoixante mille florins, dans l'eſpérance qu'ils prendraient ſon parti; ils prirent ſon argent, & ſe déclarèrent pour *Charles XII* par les ſoins de *Mazeppa;* mais ils ſervirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre choſe que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuiſiſſent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le ſervice. On préſenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fuſſent point ivres; car c'eſt par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adreſſe à tirer avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix cents pas les ennemis qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille valaques que lui vendit le kan de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit mille ſuédois feſaient une armée d'environ trente mille hommes,

mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magasin. Si le roi le prenait, il se r'ouvrait le chemin de Moscou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître : l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du siége, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On fesait des sorties, & quelquefois avec succès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avançait avec soixante & dix mille combattans. *Charles XII* alla les reconnaître le 27 mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens : mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé : il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout

fanglant, courut chercher des chirurgiens : la douleur du roi commençait à être fi cuifante qu'il fallut l'aider à defcendre de cheval, & l'emporter dans fa tente. Les chirurgiens vifitèrent fa plaie ; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La conf-ternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, affura qu'en fefant de profondes incifions, il fauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout-à-l'heure, lui dit le roi ; taillez hardiment, ne craignez rien : il tenait lui-même fa jambe avec les deux mains, regardant les incifions qu'on lui fefait, comme fi l'opération eût été faite fur un autre.

Charles eft enfin vaincu à Pultava.

8 juillet 1709.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un affaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançait fur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* bleffé & incapable d'agir, fe voyait entre le Boryfthène & la rivière qui paffe à Pultava, dans un pays défert, fans places de fureté, fans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'affembla point de confeil de guerre, comme tant de relations l'ont débité; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-maréchal *Renfchild* dans fa tente, & lui ordonna fans délibération, comme fans inquiétude, de tout difpofer pour attaquer le czar le lendemain. *Renfchild* ne contefta point, & fortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il arrive fouvent entre le miniftre

& le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau : Non, dit le général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente : *Renschild* ne vous a-t-il rien appris, lui dit le roi ? Rien, répondit *Piper :* Hé bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une résolution si désespérée ; mais il savait bien qu'on ne fesait jamais changer son maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa *Charles* dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : *Charles XII* illustre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : *Charles* aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire : *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, & ne fesant la guerre que pour ses intérêts : le monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*invincible*, qu'un moment pouvait

lui ôter; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ vingt & un mille hommes, dont il y avait environ seize mille suédois.

Les généraux *Renschild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg* parent du roi, & quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, fesaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille suédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son infanterie. Une partie de la

cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis ; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moſcovite ; le prince *Menzikoff* & le comte *Golowin* l'avaient diſpoſée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux qui ont ſervi dans les troupes ſuédoiſes ſavent qu'il était preſque impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les eſcadrons moſcovites furent rompus & enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier ; ſon chapeau fut percé d'une balle de mouſquet ; *Menzikoff* eut trois chevaux tués ſous lui : les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais ſon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du roi, qui n'étant point ſoutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à ſon tour. *Slipenbak* même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même temps ſoixante & douze canons tiraient du camp ſur la cavalerie ſuédoiſe, & l'infanterie ruſſienne débouchant de ſes lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller ſe poſter entre Pultava & les Suédois : le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude

l'ordre de ſon maître; non-ſeulement il coupa la communication entre l'armée ſuédoiſe & les troupes reſtées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réſerve de trois mille hommes, il l'enveloppa & le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Ruſſie lui dut ſon ſalut : ſi le czar l'ordonna, il était un digne adverſaire de *Charles XII.* Cependant l'infanterie moſcovite ſortait de ſes lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie ſuédoiſe ſe ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; & le roi, aidé de ſon feld-maréchal *Renſchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea ſur deux lignes ce qui lui reſtait de troupes, ſon infanterie occupant le centre, ſa cavalerie les deux ailes. Le czar diſpoſa ſon armée de même; il avait l'avantage du nombre & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & ſemblait obéir au général *Czermetoff*; mais il allait comme empereur de rang en rang monté ſur un cheval turc, qui était un préſent du grand-ſeigneur, exhortant les capitaines & les ſoldats, & promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon moſcovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres : une ſeconde volée mit le brancard en pièces & renverſa le roi. De vingt-quatre drabans

qui ſe relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, & la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie ruſſe qui mit en déroute l'armée ſuédoiſe; tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains ſuédois diſent qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII* par le nombre d'hommes & par les reſſources qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Nerva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renſchild* & pluſieurs officiers principaux étaient priſonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confuſion à laquelle il n'y avait plus de reſſource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient ſortis de ce camp, & ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bère* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouſſière & de fumée qui couvraient la campagne, & l'égarement d'eſprit naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le roi ne voulut point fuir, & ne pouvait ſe

défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde suédoise du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de *Charles* avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, & bien & avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers: cette troupe rassemblée, & ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Gieta*, blessé & perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm.

On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boryſthène. Le roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval juſqu'à ſon arrivée au bagage, n'avait pas dit un ſeul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. Il eſt pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renſchild* & le duc de *Wirtemberg*, ajouta-t-il ? Ils ſont auſſi priſonniers, lui dit *Poniatowski*. *Priſonniers chez des Ruſſes!* reprit *Charles* en hauſſant les épaules ; *allons donc*, *allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vu alors, & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu & bleſſé.

Charles s'enfuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes ſuédois ou coſaques furent tués dans la bataille ; environ ſix mille furent pris. Il reſtait encore environ ſeize mille hommes, tant ſuédois & polonais que coſaques, qui fuyaient vers le Boryſthène, ſous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ſes troupes fugitives ; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carroſſe où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois ; là ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſupportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied

d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 juillet il se trouva vis-à-vis le Borysthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait ; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des suédois, & ce roi vaincu était *Charles XII*. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre ; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau ; le roi se mit dans un autre avec le général *Mazeppa*. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, & le comte *Poniatowski*,

homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon eſprit lui fourniſſait dans les diſgraces, paſſèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers & un très-grand nombre de polonais & de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs chevaux, haſardèrent de paſſer le fleuve à la nage. Leur troupe bien ſerrée réſiſtait au courant & rompait les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-deſſous furent emportés & abymés dans le fleuve. De tous les fantaſſins qui riſquèrent le paſſage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantaſſin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin de leurs bleſſures, de fatigue & de faim, montraient aſſez au prince *Menzikoff* la route qu'avait priſe le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général ſuédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers-généraux furent auſſitôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour ſeize mille ſoldats du roi *Charles* euſſent attaqué toutes les forces de l'empire moſcovite, & euſſent péri juſqu'au dernier plutôt que de ſe rendre ; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque ſoldat étant épuiſées, leur courage n'étant plus ſoutenu par aucune eſpérance, l'amour de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutſetre* qui, voyant approcher les Moſcovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les

charger, efpérant entraîner le refte des troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prifonnière de guerre. Quelques foldats défefpérés de tomber entre les mains des Mofcovites fe précipitèrent dans le Boryfthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutfetre* s'entre-tuèrent, le refte fut fait efclave. Ils défilèrent tous en préfence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à fes pieds, comme trente mille mofcovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prifonniers mofcovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les fuédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent difperfés depuis dans les Etats du czar, mais particulièrement en Sibérie, vafte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jufqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'ufage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le befoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les diftinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du foldat devenu tailleur, drapier, menuifier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi fubfifter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enfeignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent fi utiles & fi connues, qu'on y envoyait des enfans de Mofcou.

Le comte *Piper*, premier ministre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de *Marlborough*, & avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment: Où est donc mon frère *Charles*?

Grandeur du czar.

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général *Renschild* à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. *Renschild* répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille suédois, & le reste cosaques. Le czar parut surpris, & demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois; mais comme fidelles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître

ſans jamais y contredire. Le czar ſe tourna, à cette réponſe, vers quelques-uns de ſes courtiſans, autrefois ſoupçonnés d'avoir trempé dans des conſpirations contre lui : ,, Ah ! dit-il, voilà comme il faut ſervir ,, ſon ſouverain. ,, Alors prenant un verre de vin : A la ,, ſanté, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre. ,, *Renſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un ſi beau titre ? ,, Vous, Meſſieurs les généraux ,, ſuédois, reprit le czar. Votre majeſté eſt donc bien ,, ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ſes ,, maîtres ! ,, Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de généroſité & de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de miſère ; l'autre moitié était eſclave ou maſſacrée. *Charles XII* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major-général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un déſert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins ; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable ; les chevaux tombaient ;

les

les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Borysthène, & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de *Mehemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le passage ; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du sérasquier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes, qui avaient pris l'armée du roi prisonnière, avaient passé le Borysthène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de

quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage : ce fut leur salut ; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même temps la réponse favorable du sérasquier de Bender arrivait aussi, & le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis, dont il entendait les bravades insultantes. Le bacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq cents hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps sérasquier, titre qui répond à celui de général, & bacha de la province, qui signifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender : car tel est l'usage des Turcs, non-seulement de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte ottomane. Charles séjourne près de Bender. Ses occupations. Ses intrigues à la Porte. Ses desseins. Auguste remonte sur son trône. Le roi de Danemarck fait une descente en Suède. Tous les autres Etats de Charles sont attaqués. Le czar triomphe dans Moscou. Affaire du Pruth. Histoire de la czarine, paysanne devenue impératrice.

ACHMET III gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703 sur le trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II* à son gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frère tiré du sérail pour devenir sultan, sans qu'il y eût presque une goutte de sang répandue. *Achmet* renferma le sultan déposé dans le sérail de Constantinople, où il vécut encore quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau sultan, pour toute récompense d'une couronne qu'il devait aux ministres, aux généraux, aux officiers des janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit son trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amasser des trésors : c'est le premier des ottomans qui ait osé altérer un peu la monnaie & établir de nouveaux impôts ; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement; car la rapacité & la tyrannie du grand-seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les officiers de l'empire, qui, quels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du sultan ; mais le reste des musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un asile. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres ; sa lettre est du 13 juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidelles ; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le sultan ne lui fit réponse que vers la fin de septembre. La fierté de la Porte ottomane fit sentir à *Charles XII* la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu & fugitif. Au reste toutes ces lettres, que les rois écrivent très-

rarement eux-mêmes, ne font que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des fouverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le deffein d'armer l'empire ottoman contre fes ennemis. Il fe flattait de ramener la Pologne fous le joug, & de foumettre la Ruffie; il avait un envoyé à Conftantinople; mais celui qui le fervit le plus dans fes vaftes projets fut le comte *Poniatowski*, lequel alla à Conftantinople fans miffion, & fe rendit bientôt néceffaire au roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-vifirs mêmes. (*p*)

Un de ceux qui fecondèrent plus adroitement fes deffeins fut le médecin *Fonfeca* portugais, juif établi à Conftantinople, homme favant & délié, capable d'affaires & le feul philofophe peut-être de fa nation : fa profeffion lui procurait des entrées à la Porte ottomane, & fouvent la confiance des vifirs. Je l'ai fort connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, & m'a écrit qu'il avait eu l'adreffe de faire tenir des lettres à la fultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par fon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le férail. Une juive, qui approchait fouvent de cette princeffe, ne ceffait de lui raconter les exploits du roi de Suède, & la charmait par fes récits. La fultane, par une fecrète inclination, dont prefque toutes les

(*p*) C'eft de lui dont je tiens non-feulement les remarques qui ont été imprimées, & dont le chapelain *Norberg* a fait ufage, mais encore beaucoup d'autres manufcrits concernant cette hiftoire.

femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſérail le parti de ce prince : elle ne l'appelait que ſon lion. *Quand voulez-vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar* ? Elle paſſa même par deſſus les lois auſtères du ſérail, au point d'écrire de ſa main pluſieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autrefois la ſolitude des Gètes. Les Turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa route de tout ce qui pouvait rendre ſon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de ſuédois, de coſaques échappés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cents hommes, quand il ſe trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du grand-ſeigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le ſeraſquier *Juſſuf* bacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque temps après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit : ſes officiers en firent autant à ſon exemple : les ſoldats dreſſèrent des baraques ; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de ſa bleſſure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à

cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le soleil, lassant trois chevaux par jour, fesant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il fesait toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servait plus que des autres pièces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un prince vaincu & fugitif : car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de la France, & il empruntait des marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le sérail, à acheter la faveur des visirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses officiers & les janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. *Grothusen*, son favori & trésorier, était le dispensateur de ses libéralités : c'était un homme qui, contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois & aux janissaires par les ordres généreux de sa majesté, & le reste mangé par moi. » Voilà comme j'aime que mes amis me » rendent leurs comptes, dit ce prince : *Mullern* me » fait lire des pages entières pour des sommes de dix » mille francs. J'aime mieux le style laconique de » *Grothusen*. » Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que sa

majesté donnait tout à *Grothusen :* ›› Je ne donne de ›› l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en ›› faire usage. ›› Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ses libéralités eût été aussi honorable & plus utile; mais c'était le défaut de ce prince de pousser à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule; tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois par jour aux prières publiques, leur fesaient dire : *C'est un vrai musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gaieté & ce tour aisé qui plaît aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine* & les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satires de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures pièces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaises, Mithridate était

celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hasarder jamais un mot en français. Même quand il vit depuis à Bender M. *Désaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassadeur en latin ; & sur ce que M. *Désaleurs* protesta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII* à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vînt à son secours. Son envoyé présentait des mémoires en son nom au grand-visir, & *Poniatowski* les soutenait par le crédit qu'il savait se donner. L'insinuation réussit par-tout : il ne paraissait vêtu qu'à la turque : il se procurait toutes les entrées. Le grand-seigneur lui fit présent d'une bourse de mille ducats, & le grand-visir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moscou, à la tête de deux cents mille hommes.* Ce grand-visir s'appelait *Chourlouli Ali bacha ;* il était fils d'un paysan du village de Chourlou. Ce n'est point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connaît point la noblesse, soit celle à laquelle les emplois sont attachés, soit celle qui ne consiste que dans des titres. Les services seuls sont censés tout faire, c'est l'usage de presque tout l'Orient ; usage très-naturel & très-bon, si les dignités pouvaient n'être

données qu'au mérite; mais les visirs ne sont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier ministre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, & le czar pouvait donner de l'argent ; il en donna, & ce fut de celui même de *Charles XII* qu'il se servit. La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut alors plus question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du czar fut tout-puissant à la Porte ; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres moscovites n'avaient point encore joui à Constantinople : on lui permit d'avoir un sérail, c'est-à-dire un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les ministres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali bacha* ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions : ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait promis solemnellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cents mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante & dix ans, ne fût mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'ambassadeur du czar à la Porte, était publiquement servi par des suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de

Le czar demande *Mazeppa* comme *Charles* s'était fait livrer *Patkul*.

Conftantinople. L'ambaffadeur mofcovite difait même hautement que les troupes mufulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'affurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-vifir vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par fes armes dans l'Ukraine, fe voyait trompé, dédaigné par la Porte, prefque prifonnier parmi des Tartares. Sa fuite commençait à défefpérer. Lui feul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le fultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, fon grand-vifir: il réfolut de les lui apprendre, & *Poniatowski* fe chargea de cette commiffion hardie. Le grand-feigneur va tous les vendredis à la mofquée entouré de fes folaks, efpèces de gardes, dont les turbans font ornés de plumes fi hautes qu'elles dérobent le fultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à préfenter au grand-feigneur, on tâche de fe mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le fultan daigne le prendre lui-même; mais le plus fouvent il ordonne à un aga de s'en charger, & fe fait enfuite repréfenter les placets au fortir de la mofquée. Il n'eft pas à craindre qu'on ofe l'importuner de mémoires inutiles, & de placets fur des bagatelles, puifqu'on écrit moins à Conftantinople en toute une année qu'à Paris en un feul jour. On fe hafarde encore moins à préfenter des mémoires contre les miniftres, à qui pour l'ordinaire le fultan les renvoie fans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paffer jufqu'au grand-feigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreffa un mémoire accablant contre le grand-vifir. M. de

Fériol, alors ambaſſadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, & fit tant de bruit que le ſultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bientôt après. *Charles XII*, dans l'empire des Turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui avait porté ſa hauteſſe, était couvert d'une ſelle & d'une houſſe enrichies de pierreries, avec des étriers d'or maſſif. Ce préſent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui feſait ſoupçonner que le miniſtre n'avait rien fait que du conſentement du ſultan. *Chourlouli*, qui ſavait diſſimuler, envoya auſſi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui que je ne reçois point de préſens de mes ennemis.*

M. *Poniatowski*, ayant déjà oſé faire préſenter un mémoire contre le grand-viſir, conçut alors le hardi deſſein de le faire dépoſer. Il ſavait que ce viſir déplaiſait à la ſultane mère, que le kiſlar aga, chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires le

haïſſaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une choſe bien ſurprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent ſans caractère d'un roi ſuédois réfugié chez les Turcs, cabaler preſque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman, qui de plus était utile & agréable à ſon maître. *Poniatowski* n'eût jamais réuſſi, & l'idée ſeule du projet lui eût coûté la vie, ſi une puiſſance plus forte que toutes celles qui étaient dans ſes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-viſir *Chourlouli*.

Le ſultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Petervaradin, gagnée ſur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali bacha*. Sa naiſſance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le ſignifie ; car *Coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet II*, oncle d'*Achmet III*, ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans ſon ſérail. Il plut à *Muſtapha*, fils aîné & ſucceſſeur de *Mahomet*. *Achmet III* en fit ſon favori. Il n'avait alors que la charge de ſeliƈtar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeuneſſe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-viſir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'eſprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniſtres ; mais en cette occaſion, il ſervait le roi *Charles XII* ſans le vouloir ; il s'unit avec la

ſultane *Validé* & les grands-officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait long-temps & bien ſervi ſon maître, fut la victime du caprice d'un enfant & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité & de ſes richeſſes : on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha ;* & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'eſt-à-dire le ſceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens mal-inſtruits ont peine à ſe figurer un turc ; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le moſcovite, qu'il traitait d'injuſte & d'inutile ; mais le même attachement à ſa loi qui l'empêchait de faire la guerre au czar, malgré la foi des traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître : „La loi te défend „ d'attaquer le czar qui ne t'a point offenſé, mais „ elle t'ordonne de ſecourir le roi de Suède qui eſt „ malheureux chez toi. „ Il fit tenir à ce prince huit cents bourſes, (une bourſe vaut cinq cents écus) & lui conſeilla de s'en retourner paiſiblement dans ſes Etats, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaiſſeaux français, qui étaient alors au port de Conſtantinople, & que M. de *Fériol*, ambaſſadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le tranſporter à Marſeille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce miniſtre, & acquit dans les négociations une ſupériorité que l'or des Moſcovites

ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du café ; le crime fut découvert avant l'exécution ; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand-seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII, toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses Etats ; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même czar qu'il avait si long-temps méprisé : ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowitz* voulait se rendre maître de la navigation de la mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII* fesait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangère, qu'il fesait présenter des placets au sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses Etats.

La bataille de Pultava fut d'abord le signal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguste* y retourna, protestant contre son abdication, contre la paix

d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingsten* & *Imhof*, ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes ſaxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins polonais, qui, lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Staniſlas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawski* même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand-général de la couronne. *Flemming*, ſon premier miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un temps la Saxe, de peu d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe polonaiſe.

Le pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Staniſlas*. Cette démarche du ſaint-père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inutile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis long-temps avec crainte & avec envie la domination ſuédoiſe

s'étendant

s'étendant loin de ſes bornes naturelles, au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chute de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces princes, aſſoupies long-temps par des traités & par l'impuiſſance de les rompre.

Le czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le monarque ſuédois avait ſecouru ſes alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires : le czar ſe conduiſant plus en prince, & moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Danemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Holſtein & de Brème, ſur leſquels il renouvela ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie ſuédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſédât encore Viſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une nièce de

l'empereur moscovite ; & le czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George*, électeur de Hanover, cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munster aurait bien voulu faire valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait se porter. Cet orage alarma l'empereur & ses alliés. C'est une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ses provinces est réputé l'ennemi de tout le corps germanique.

Mais il y avait encore un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réserve du czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*, dont la puissance avait été quelque temps aussi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siècle, pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient passé le Danube, & les Suédois l'Oder ; si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suède avait aussi humilié la France : toutefois la Suède avait encore des ressources, & *Louis XIV* fesait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie & le duché de Brème devenaient le théâtre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en souffrît, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV*. Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes

d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies conclurent à la Haye, fur la fin de l'année 1709, un des plus finguliers traités que jamais on ait fignés.

Il fut ftipulé par ces puiffances que la guerre contre les Suédois ne fe ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Pologne & le czar accédèrent eux-mêmes à ce traité; ils y firent inférer un article auffi extraordinaire que le traité même: ce fut que les douze mille fuédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient fortir pour aller défendre leurs autres provinces.

Pour affurer l'exécution de ce traité, on propofa d'affembler une armée confervatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper fur le bord de l'Oder: ç'eût été une nouveauté fingulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre: ceux mêmes qui devaient la foudoyer avaient pour la plupart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le traité portait qu'elle ferait compofée des troupes de l'empereur, du roi de Pruffe, de l'électeur de Hanover, du landgrave de Heffe, de l'évêque de Munfter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet; il ne fut point exécuté: les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée ne donnèrent rien: il n'y eut pas deux régimens formés: on parla beaucoup de neutralité, perfonne ne la garda; & tous les princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec

le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes Etats : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou
1 janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des pièces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit ſur un char fait exprès (*q*) paraître le brancard de *Charles XII*, trouvé ſur le champ de bataille de Pultava tout briſé de deux coups de canon : derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les priſonniers : on y voyait le comte *Piper*, premier miniſtre de Suède, le célébre maréchal *Renſchild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenbak*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous

(*q*) M. *Norberg*, confeſſeur de *Charles XII*, reprend ici l'auteur, & aſſure que ce brancard était porté à la main. On s'en rapporte ſur ces circonſtances eſſentielles à ceux qui les ont vues.

les officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se fesaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, & les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient, *vive l'empereur notre père*, à chaque pause que fesait le czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne : tout ce qu'il avait fait d'utile en leur faveur le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même temps le roi de Danemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'Etat souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava,

la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient defcendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helfinbourg, alors les jaloufies cefsèrent ; on ne fongea qu'à fauver la Suède. Elle commençait à être épuifée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait fes grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la néceffité de recruter continuellement fes troupes, d'entretenir fes garnifons, & les corps d'armée qu'il fallait toujours avoir fur pied dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brème, Verden ; tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cents cinquante mille foldats ; il ne reftait pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles étaient les feules reffources de la Suède.

La nation eft née belliqueufe ; & tout peuple prend infenfiblement le génie de fon roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieufes de *Charles*, de fes généraux, & des vieux corps qui avaient combattu fous eux à Nerva, à la Duna, à Cliffau, à Pultusk, à Hollofin. Les moindres fuédois en prenaient un efprit d'émulation & de gloire. La tendreffe pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payfans font efclaves, ou traités comme tels : ceux-ci fefant un corps dans l'Etat fe regardaient comme des citoyens, & fe formaient des fentimens plus

grands ; de ſorte que ces milices devenaient en peu de temps les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* ſe mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chaſſer les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helſinbourg, & qui étendaient déjà leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le temps ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance : la plupart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs ſarraux de toile, ayant à leurs ceintures des piſtolets attachés avec des cordes. *Steinbock*, à la tête de cette armée extraordinaire, ſe trouva en préſence des Danois à trois lieues d'Helſinbourg. Il voulut laiſſer à ſes troupes 10 mars 1710. quelques jours de repos, ſe retrancher, & donner à ſes nouveaux ſoldats le temps de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient m'ont dit les avoir vus alors preſque tous écumer de colère ; tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire ; on attaqua les Danois ; & c'eſt-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillèrent en pièces le régiment des gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entièrement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsinbourg. Le trajet de Suède en Zéeland est si court que le roi de Danemarck apprit le même jour à Copenhague la défaite de son armée en Suède; il envoya sa flotte pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsinbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsinbourg quatre mille blessés dont la plus grande partie mourut par l'infection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouissent.

Dans le même temps les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire, dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejetée, & on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsinbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de juillet 1710. Peu de temps après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-vifir *Couprougli*, qui s'oppofait à fes deffeins, fut dépofé après deux mois de miniftère. La petite cour de *Charles XII*, & ceux qui tenaient encore pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* fefait & défefait les vifirs, & qu'il gouvernait l'empire turc du fond de fa retraite de Bender ; mais il n'avait aucune part à la difgrace de ce favori. La rigide probité du vifir fut, dit-on, la feule caufe de fa chute : fon prédéceffeur ne payait point les janiffaires du tréfor impérial, mais de l'argent qu'il fefait venir par fes extorfions : *Couprougli* les paya de l'argent du tréfor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des fujets à celui de l'empereur : *Ton prédéceffeur Chourlouli*, lui dit-il, *favait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes*. Le grand-vifir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteffe par des rapines, c'eft un art que je fais gloire d'ignorer*.

Le fecret profond du férail permet rarement que de pareils difcours tranfpirent dans le public ; mais celui-ci fut fu avec la difgrace de *Couprougli*. Ce vifir ne paya point fa hardieffe de fa tête, parce que la vraie vertu fe fait quelquefois refpecter, lors même qu'elle déplaît. On lui permit de fe retirer dans l'île de Négrepont. J'ai fu ces particularités par des lettres de M. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte ottomane ; & je les rapporte pour faire connaître l'efprit de ce gouvernement.

Le grand-feigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, bacha de Syrie, qui avait déjà été grand-vifir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du férail, ainfi nommés de *balta*, qui fignifie *coignée*, font des efclaves qui coupent le bois pour l'ufage des princes

du ſang ottoman & des ſultanes. Ce viſir avait été baltagi dans ſa jeuneſſe, & en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs, qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le temps que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſérail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'Etat ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha:* on laiſſe aux princes du ſang ottoman pour leurs plaiſirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans, (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie) mais aſſez belles encore pour plaire. *Achmet* devenu ſultan donna une de ſes eſclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ſes intrigues fit ſon mari grand-viſir : une autre intrigue le déplaça ; & une troiſième le fit encore grand-viſir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le ſérail. La ſultane *Validé*, *Ali Coumourgi* favori du grand-ſeigneur, le kislar aga chef des eunuques noirs, & l'aga des janiſſaires, voulaient la guerre contre le czar : le ſultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand-viſir fut d'aller combattre les Moſcovites avec deux cents mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont repréſenté. Il dit au grand-ſeigneur, en recevant de ſa main un ſabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non*

d'une épée pour commander tes armées; je tâcherai de te bien ſervir; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouviens-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer. Le ſultan l'aſſura de ſon amitié, & le viſir ſe prépara à obéir.

La première démarche de la Porte ottomane fut de mettre au château des ſept tours l'ambaſſadeur moſcovite. La coutume des Turcs eſt de commencer d'abord par faire arrêter les miniſtres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'approbation de leur muphti. Sur ce principe ils ſe croient armés pour châtier les violateurs de traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croient punir les ambaſſadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, & pour les ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des conſuls de marchands.

Le han des Tartares de Crimée, que nous nommons le kan, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante mille tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes, & où les Génois pénétrèrent

depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes grecques, & quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encore au milieu de la déſolation & de la barbarie.

Le kan eſt appelé par ſes ſujets empereur ; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſclave de la Porte. Le ſang ottoman dont les kans ſont deſcendus, & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-ſeigneur, rendent leur famille reſpectable au ſultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-ſeigneur n'oſe détruire la race des kans tartares ; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les bachas voiſins, leurs Etats entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du kan, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte ; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même temps, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, quel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu par-tout, logé & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la

maiſon, ſa femme, ſes filles le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuſe.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée ottomane, ils ſont nourris par le grand-ſeigneur : le butin qu'ils font eſt leur ſeule paye ; auſſi ſont-ils plus propres à piller qu'à combattre régulièrement.

Le kan gagné par les préſens & par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes ſerait à Bender même, ſous les yeux de *Charles XII*, afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on feſait la guerre.

Le nouveau viſir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flatter à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'aſſembla cette grande armée. C'eſt toujours dans les vaſtes & fertiles plaines d'Andrinople qu'eſt le rendez-vous pour des armées turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrétiens : les troupes venues d'Aſie & d'Afrique s'y repoſent & s'y rafraîchiſſent quelques ſemaines ; mais le grand-viſir, pour prévenir le czar, ne laiſſa repoſer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Beſſarabie.

Les troupes des Turcs ne ſont plus aujourd'hui ſi formidables qu'autrefois, lorſqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Aſie, dans l'Afrique & dans l'Europe : alors la force du corps, la valeur & le

nombre des Turcs triomphaient d'ennemis moins robuftes qu'eux & plus mal difciplinés; mais aujourd'hui que les chrétiens entendent mieux l'art de la guerre, ils battent prefque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eft que fur la république de Venife, eftimée plus fage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal fecourue par les princes chrétiens toujours divifés entr'eux.

Les janiffaires & les fpahis attaquent en défordre, incapables d'écouter le commandement & de fe rallier : leur cavalerie qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne faurait foutenir le choc de la cavalerie allemande : l'infanterie ne favait point encore faire un ufage avantageux de la baïonnette au bout du fufil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli*, qui conquit l'île de Candie. Un efclave nourri dans l'oifiveté & dans le filence du férail, fait vifir par faveur, & général malgré lui, conduifait une armée levée à la hâte, fans expérience, fans difcipline, contre des troupes mofcovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le czar, felon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet;* mais il fit la même faute avec les Turcs que le roi de Suède avait commife avec lui ; il méprifa trop fon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Mofcou ; & ayant ordonné qu'on changeât le fiége de Riga en blocus, il affembla fur les frontières de Pologne

(*r*) quatre-vingts mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs tributaires du grand-ſeigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres & celle des armes. On le feſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une grecque ; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir*; le titre de kan, que poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir*; auſſi le prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plupart des généalogies.

De quelque maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa principauté qu'il trahit l'empereur turc ſon bienfaiteur, pour le czar dont il eſpérait davantage. Il ſe flattait que le vainqueur de *Charles XII* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ſes gens ſe rangeraient de ſon parti ; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection. Le czar ayant donc fait un traité ſecret

(*r*) Le chapelain *Norberg* prétend que le czar força le quatrième homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

avec ce prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de juin 1711 sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut appris que *Pierre Alexiowitz* marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp; & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le czar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer : mais souvent le prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane : les entrepreneurs, qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection; tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits.

Le czar ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légérement prises, vit tout d'un coup son

armée

armée ſans vivres & ſans fourrages. Les ſoldats déſertaient par troupes, & bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de miſère. Le czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la rivière, enferment les Ruſſes, & forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant que le czar ne diſputât point le paſſage de la rivière, ou du moins qu'il ne réparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le temps de faire périr ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent cinquante mille turcs devant lui & quarante mille tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : » Me voilà du » moins auſſi mal que mon frère *Charles* l'était à » Pultava. »

Le comte *Poniatowski*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand-viſir avec quelques polonais & quelques ſuédois, qui tous croyaient la perte du czar inévitable.

Dès que *Poniatowski* vit que les armées feraient infailliblement en préſence, il le manda au roi de Suède, qui partit auſſitôt de Bender, ſuivi de quarante officiers, jouiſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuſes, le czar pouſſé vers

le Pruth n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de janissaires & de spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée; mais ils attaquèrent en désordre, & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince & le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain M. *Poniatowski* conseilla au grand-visir d'affamer l'armée moscovite, qui, manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son empereur.

Le czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent quatre-vingts mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée & des fantassins exténués de faim & de fatigue.

Il appela le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les

ennemis ne puſſent du moins profiter du butin qu'ils eſpéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il ſe retira dans ſa tente accablé de douleur & agité de convulſions, mal dont il était ſouvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que perſonne oſât de la nuit entrer dans ſa tente, ſous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances ſur une réſolution déſeſpérée, mais néceſſaire, encore moins qu'on fût témoin du triſte état où il ſe ſentait.

Cependant on brûla ſelon ſon ordre la plus grande partie de ſes bagages. Toute l'armée ſuivit cet exemple, quoiqu'à regret; pluſieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déjà la marche, & tâchaient d'inſpirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque ſoldat, épuiſé de fatigue & de faim, marchait ſans ardeur & ſans eſpérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, pouſſaient des cris qui énervaient encore les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la ſervitude. Ce n'eſt point une exagération, c'eſt à la lettre ce qu'on a entendu dire à des officiers qui ſervaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp moſcovite une femme auſſi ſingulière peut-être que le czar même. Elle n'était encore connue que ſous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſanne, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, & qui était en ce

Catherine, depuis impératrice.

temps-là ſous la domination de la Suède ; jamais elle ne connut ſon père ; elle fut baptiſée ſous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'à quatorze ans ; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg chez un miniſtre luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702, à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon ſuédois. Le lendemain de ſes noces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus ; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, & ſans même que depuis ce temps elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Czeremetof* : celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon pâtiſſier, général & prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la miſère & dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épouſa ſecrétement en 1707, non pas ſéduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de ſeconder ſes entrepriſes, & même de les continuer après lui. Il avait déjà répudié depuis long-temps ſa première femme *Ottokeſa*, fille d'un boïard, accuſée de s'oppoſer aux changemens qu'il feſait dans ſes Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du czar. Il ne voulait dans ſa famille que des perſonnes qui penſaſſent

comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangère les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowitz* lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vu avec surprise cette femme, qui ne sut jamais ni lire (*s*) ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lorsqu'elle épousa le czar, elle quitta la religion luthérienne, où elle était née, pour la moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du rite russien ; & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux & le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le czar était dans sa tente.

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs, & engager le czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître ; la czarine entra avec cette lettre dans la tente du czar, malgré la défense ; & ayant, après bien des prières, des contestations & des

(*s*) Le sieur *la Mottraye* prétend qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lisait & écrivait très-bien. Le contraire est connu de tout le monde ; on ne souffre point en Livonie que les paysans apprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilége nommé le *bénéfice des clercs*, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares, & subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on rapporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse *Elisabeth*, depuis impératrice, signait toujours pour sa mère dès son enfance.

larmes, obtenu qu'il la fignât, elle raffembla fur le champ toutes fes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout fon argent; elle en emprunta même des officiers-généraux; & ayant compofé de cet amas un préfent confidérable, elle l'envoya à *Ofman* aga, lieutenant du grand-vifir, avec la lettre fignée par l'empereur mofcovite. *Mehemet Baltagi*, confervant d'abord la fierté d'un vifir & d'un vainqueur, répondit : „ Que le czar m'envoie fon „ premier miniftre, & je verrai ce que j'ai à faire. „ Le vice-chancelier *Schaffirof* vint auffitôt chargé de quelques préfens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-vifir, affez confidérables pour lui marquer qu'on avait befoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La première demande du vifir fut que le czar fe rendît avec toute fon armée à difcrétion. Le vice-chancelier répondit que fon maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure, & que les Mofcovites périraient jufqu'au dernier, plutôt que de fubir des conditions fi infames. *Ofman* ajouta fes remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les janiffaires avaient été repouffés la veille. *Ofman* lui perfuada aifément de ne pas mettre au hafard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une fufpenfion d'armes pour fix heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident qui peut faire connaître que les Turcs font fouvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne

croyons. Deux gentilshommes italiens, parens de M. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des tartares qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le turc indigné qu'on osât ainsi violer la trève, fit arrêter les tartares, & les conduisit lui-même devant le grand-visir, avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du czar, & fit trancher la tête aux tartares qui avaient eu le plus de part à leur enlèvement.

Cependant le kan des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage. *Poniatowski* secondait le kan par les raisons les plus pressantes; mais *Osman* l'emporta sur l'impatience tartare & sur les insinuations de *Poniatowski*.

Le visir crut faire assez pour le grand-seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea que les Moscovites rendissent Azoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus-Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces forteresses demeurassent au grand-seigneur; que le czar retirât ses troupes de la Pologne; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante mille sequins par an, tribut odieux, imposé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi son pays.

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du visir, fut qu'on insérât un article par lequel le moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII;* & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le czar & le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie, ses drapeaux, son bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans son camp deux heures après la signature du traité, qui fut commencé le 21 juillet 1711, & signé le premier août.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, se retirait tambour battant & enseignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, & de voir son ennemi entre ses mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yassi. Il arriva dans le temps que les Russes commençaient à faire paisiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des Turcs, aller passer le Pruth sur un pont à trois lieues de là. *Charles XII*, qui ne fesait rien comme les autres hommes, passa la rivière à la nage au hasard de se noyer, & traversa le camp moscovite au hasard d'être pris : il parvint à l'armée turque, & descendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança tristement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occasion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-

visir ; il lui reproche, avec un visage enflammé, le traité qu'il vient de conclure. ›› J'ai droit, dit le ›› grand - visir d'un air calme, de faire la guerre ›› & la paix. ›› Mais, reprend le roi, n'avais-tu pas ›› toute l'armée moscovite en ton pouvoir ? Notre ›› loi nous ordonne, repartit gravement le visir, de ›› donner la paix à nos ennemis, quand ils implorent ›› notre miséricorde. Hé t'ordonne-t-elle, insiste le ›› roi en colère, de faire un mauvais traité, quand tu ›› peux imposer telles lois que tu veux ? Ne dépendait-›› il pas de toi d'amener le czar prisonnier à Cons-›› tantinople ? ››

Le turc poussé à bout répondit séchement : ›› Hé ›› qui gouvernerait son empire en son absence ? il ne ›› faut pas que tous les rois soient hors de chez eux. ›› *Charles* repliqua par un sourire d'indignation : il se jeta sur un sopha, & regardant le visir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

Poniatowski resta encore quelque temps avec le grand-visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du czar ; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier DIEU.

Fin du cinquième Livre.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte ottomane. Le kan des Tartares & le bacha de Bender veulent forcer Charles de partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée. Il est pris & traité en prisonnier.

LA fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender & tout le logement inondés des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa chancellerie, l'autre pour son favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le résident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à Vienne

un paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maiſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois ſemaines de temps une promeſſe de la régence impériale de rendre à *Charles XII* les honneurs qui lui étaient dûs, & de le conduire en toute ſureté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* ſucceſſeur de *Joſeph I*, était en Eſpagne, où il diſputait la couronne à *Philippe V*. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-viſir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, & lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre ; ſon chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois bachas, leur expliqua en peu de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand-viſir ne ſe rebuta pas : il ordonna à *Iſmaël* bacha, nouveau ſéraſquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſéraſquier était d'un tempérament doux & d'un eſprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* & l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec

lui ; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux chofes, la punition de fon grand-vifir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet fentait bien que *Charles* reftait en Turquie pour le perdre ; il eut foin de faire mettre des gardes fur toutes les routes de Bender à Conftantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus ; il lui retrancha fon thaïm, c'eft-à-dire la provifion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un afile. Celle du roi de Suède était immenfe, confiftant en cinq cents écus par jour en argent, & dans une provifion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la fplendeur & dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avait ofé retrancher fa fubfiftance, il fe tourna vers fon grand-maître-d'hôtel, & lui dit : ,, Vous n'avez eu que deux tables ,, jufqu'à préfent, je vous ordonne d'en tenir quatre ,, dès demain. ,,

Les officiers de *Charles XII* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoffible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provifions ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domeftiques & des janiffaires devenus riches par les profufions du roi. M. *Fabrice* l'envoyé de Holftein, *Jeffreys* miniftre d'Angleterre, leurs fecrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec fa fierté ordinaire & fans inquiétude du lendemain, fubfiftait de ces dons qui n'auraient pas fuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, & envoyer fecrétement à

Conſtantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refuſèrent d'en prêter à un roi qui ſemblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un ſeul marchand anglais, nommé *Couk*, oſa enfin prêter environ quarante mille écus, ſatisfait de les perdre ſi le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus eſpérer de reſſource.

Dans cet intervalle M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-viſir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux janiſſaire, indigné de la faibleſſe du viſir, & de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette relation; & ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au ſultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand-viſir ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient favorables : le czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-viſir qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'aller préſenter devant lui.

Le ſérail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête; il en coûta la vie

à l'ancien vifir *Chourlouli* & à *Ofman*, ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge confidérable à la Porte. On trouva parmi les tréfors d'*Ofman* la bague de la czarine, & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe & de Mofcovie ; ce fut une preuve que l'argent feul avait tiré le czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII*. Le vifir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le fultan ne faifit fon bien ni à fon exil ni à fa mort : il n'était pas riche, & fa pauvreté juftifia fa mémoire.

A ce grand-vifir fuccéda *Juffuf*, c'eft-à-dire *Jofeph*, dont la fortune était auffi fingulière que celle de fes prédéceffeurs. Né fur les frontières de la Mofcovie, & fait prifonnier par les Turcs à l'âge de fix ans avec fa famille, il avait été vendu à un janiffaire. Il fut long-temps valet dans le férail, & devint enfin la feconde perfonne de l'empire où il avait été efclave; mais ce n'était qu'un fantôme de miniftre. Le jeune *Seliclar Ali Coumourgi* l'éleva à ce pofte gliffant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; & *Juffuf* fa créature n'eut d'autre emploi que d'appofer les fceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce vifirat : les plénipotentiaires du czar qui reftaient à Conftantinople, & comme miniftres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-vifir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaifons fecrètes qu'on

prenait à Conſtantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Conſtantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été ſi ſouvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* & de *Staniſlas* : le miniſtre de l'empereur allemand les traverſait : les factions de Suède & de Moſcovie s'entre-choquaient, comme on a vu long-temps celles de France & d'Eſpagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande, qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le czar avait ouvert dans Pétersbourg attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais ſeront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar : il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre & de Hollande le ſerviſſent ſecrétement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire turc ; ſoit que le czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes Etats qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des Ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes ;

non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes :

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreſſeur des torts & des injures, & protecteur de la juſtice dans les ports & les républiques du Midi & du Septentrion; éclatant en majeſté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre ſublime Porte*, Charles, *roi de Suède, dont* DIEU *couronne les entrepriſes de bonheur.*

» AUSSITOT que le très-illuſtre *Achmet*, ci-devant » chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous pré- » ſenter cette lettre, ornée de notre ſceau impérial, » ſoyez perſuadé & convaincu de la vérité de nos » intentions qui y ſont contenues, à ſavoir, que » quoique nous nous fuſſions propoſé de faire mar- » cher de nouveau contre le czar nos troupes toujours » victorieuſes, cependant ce prince, pour éviter le » juſte reſſentiment que nous avait donné ſon retar- » dement à exécuter le traité conclu ſur les bords » du Pruth, & renouvelé depuis à notre ſublime » Porte, ayant rendu à notre empire le château & » la ville d'Azoph, & cherché, par la médiation » des ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos » anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une » conſtante paix, nous la lui avons accordée & » donné à ſes plénipotentiaires, qui nous reſtent » pour otages, notre ratification impériale, après » avoir reçu la ſienne de leurs mains.

» Nous avons donné au très-honorable & vaillant » *Delvet Gherai*, han de Budziack, de Crimée, de

» Nagaï

» Nagay & de Circassie, & à notre très-sage conseiller » & généreux sérasquier de Bender, *Ismaël*, (que » DIEU perpétue & augmente leur magnificence & » prudence) nos ordres inviolables & salutaires pour » votre retour par la Pologne, selon votre premier » dessein qui nous a été renouvelé de votre part. » Vous devez donc vous préparer à partir sous les » auspices de la providence, & avec une honorable » escorte, l'hiver prochain, pour vous rendre dans » vos provinces, ayant soin de passer en ami par » celles de la Pologne.

» Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage » vous sera fourni par ma sublime Porte, tant en » argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous » vous exhortons surtout, & vous recommandons » de donner vos ordres les plus positifs & les plus » clairs à tous les Suédois & autres gens qui se » trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun » désordre, & de ne faire aucune action qui tende » directement ou indirectement à violer cette paix & » amitié.

» Vous conserverez par-là notre bienveillance, » dont nous chercherons à vous donner d'aussi » grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en » présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour » vous accompagner recevront des ordres conformes » à nos intentions impériales.

» Donné à notre sublime Porte de Constantinople, » le 14 de la lune rebyul eurech 1214. » Ce qui revient au 19 avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance

au roi de Suède : il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé ; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un pays encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encore passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est que le grand-seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambassadeurs des princes chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du sultan, & que le divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les chrétiens.

Le sultan, enfermé dans son sérail parmi ses femmes & ses eunuques, ne voit que par les yeux de son grand-visir : ce ministre, aussi inaccessible que son maître, occupé des intrigues du sérail, & sans correspondance au-dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la première faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette cour, que si les princes chrétiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux

Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrétienté ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était ſi peu informé de ce qui ſe paſſait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fuſſent encore : deux ſecrétaires du roi de Suède, qui ſavaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de ſervir de témoins contre lui en cas qu'il fît un faux rapport.

Cet aga vit par ſes yeux la vérité, & en vint rendre compte au ſultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-viſir : mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir beſoin de lui, obtint ſa grâce, & le ſoutint encore quelque temps dans le miniſtère.

Les Ruſſes étaient protégés ouvertement par le viſir, & ſecrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le ſultan était ſi irrité, l'infraction du traité était ſi manifeſte, & les janiſſaires, qui font trembler ſouvent les miniſtres, les favoris & les ſultans, demandaient ſi hautement la guerre, que perſonne dans le ſérail n'oſa ouvrir un avis modéré.

Auſſitôt le grand-ſeigneur fit mettre aux ſept tours les ambaſſadeurs moſcovites, déjà auſſi accoutumés à aller en priſon qu'à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'aſſembler une armée de deux cents mille combattans. Le

fultan lui-même quitta Conftantinople & vint établir fa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre.

Pendant ce temps une ambaffade folemnelle envoyée au grand-feigneur de la part d'*Augufte*, & de la république de Pologne, s'avançait fur le chemin d'Andrinople ; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaffade, avec une fuite de plus de trois cents perfonnes.

Tout ce qui compofait l'ambaffade fut arrêté & retenu prifonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occafion ; cependant ce grand appareil devint encore inutile, & toutes fes efpérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniftre public, homme fage & clair-voyant, qui réfidait alors à Conftantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans fa tête d'autres deffeins que de difputer des déferts au czar de Mofcovie dans une guerre douteufe. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèfe, nommé aujourd'hui la Morée, & de fe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter fes grands deffeins, que l'emploi de premier vifir, dont fa jeuneffe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus befoin d'être l'allié que l'ennemi du czar ; fon intérêt ni fa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en fa faveur. Non-feulement il voulait renvoyer ce prince, mais il difait ouvertement qu'il ne fallait plus fouffrir déformais aucun miniftre chrétien à Conftantinople ; que tous ces ambaffadeurs ordinaires n'étaient que

des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, & donnaient depuis trop longtemps le mouvement aux intrigues du ſérail; que les Francs établis à Péra, & dans les Echelles du Levant, ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul & non d'un ambaſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'était vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice-chancelier *Schaffirof*, & le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires & otages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; & le ſultan, content d'avoir en apparence impoſé des lois aux Ruſſes, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettre ſon honneur & celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie

répondraient de la fureté de fa perfonne ; ces ambaffadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Augufte*, ne troubleraient fon paffage ; & que *Charles* de fon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainfi réglé la deftinée de *Charles*, *Ifmaël*, férafquier de Bender, fe tranfporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des réfolutions de la Porte, en lui infinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer & qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chofe, finon que le grand-feigneur lui avait promis une armée & non une efcorte, & que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniftre & favori du roi *Augufte*, entretenait une correfpondance fecrète avec le kan de Tartarie & le férafquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au fervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Drefde, & tous ces voyages étaient fufpects.

Précifément dans ce temps, le roi de Suède fit arrêter, fur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Drefde ; mais elles étaient conçues en termes fi ambigus & fi généraux, qu'il était difficile de démêler fi le but du roi *Augufte* était feulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à fes Saxons en le reconduifant en Pologne.

Il femblait difficile d'imaginer qu'un prince auffi généreux qu'*Augufte* voulût, en faififfant la perfonne

du roi de Suède, hafarder la vie de fes ambaffadeurs, & de trois cents gentilshommes polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la fureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on favait que *Flemming*, miniftre abfolu d'*Augufte*, était très-délié & peu fcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède femblaient rendre toute vengeance excufable; & on pouvait penfer que fi la cour de Drefde achetait *Charles* du kan des Tartares, elle pourrait acheter aifément de la cour ottomane la liberté des otages polonais.

Ces raifons furent agitées entre le roi, *Mullern* fon chancelier privé, & *Grothufen* fon favori. Ils lurent & relurent les lettres; & la malheureufe fituation où ils étaient les rendant plus foupçonneux, ils fe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus trifte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans fes foupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brufquement pour aller en Pologne fe jeter entre les bras d'*Augufte*. Dans toute autre occafion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inftances réitérées qu'on lui fit alors de partir changèrent fes foupçons en certitude. L'opiniâtreté de fon caractère fe joignant à toutes ces vraifemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à fes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait fe tromper dans l'idée qu'il avait que

le roi *Auguste* avait marchandé sa personne avec les Tartares ; mais il se trompait encore davantage en comptant sur le secours de la cour ottomane. Quoi qu'il en soit, il résolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender qu'il ne pouvait partir sans avoir auparavant de quoi payer ses dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps son thaïm, ses libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait ; le roi répondit au hasard, *mille bourses*, qui font quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte : le sultan, au lieu de mille bourses qu'on lui demandait, en accorda douze cents, & écrivit au bacha la lettre suivante.

LETTRE du grand-seigneur au bacha de Bender.

» LE but de cette lettre impériale est pour vous
» faire savoir que sur votre recommandation &
» représentation, & sur celle du très-noble *Delvet*
» *Gherai* han à notre sublime Porte, notre impériale
» magnificence a accordé mille bourses au roi de
» Suède, qui seront envoyées à Bender sous la
» conduite & la charge du très-illustre *Mehemet Bacha,*
» ci-devant *Chiaoux Pachi*, pour rester sous votre
» garde jusqu'au temps du départ du roi de Suède,
» dont DIEU dirige les pas ; & lui être données
» alors avec deux cents bourses de plus, comme
» un surcroît de notre libéralité impériale qui
» excède sa demande.

„ Quant à la route de Pologne qu'il eſt réſolu de „ prendre, vous aurez ſoin, vous & le han, qui devez „ l'accompagner, de prendre des meſures ſi pru- „ dentes & ſi ſages que pendant tout le paſſage, les „ troupes qui ſont ſous votre commandement, & les „ gens du roi de Suède, ne cauſent aucun dommage „ & ne faſſent aucune action qui puiſſe être réputée „ contraire à la paix qui ſubſiſte encore entre notre „ ſublime Porte & le royaume & la république de „ Pologne ; en ſorte que le roi paſſe comme ami „ ſous notre protection.

„ Ce que feſant, comme vous lui recomman- „ derez bien expreſſément de faire, il recevra tous „ les honneurs & les égards dûs à ſa majeſté de la „ part des Polonais, ce dont nous ont fait aſſurer „ les ambaſſadeurs du roi *Auguſte* & de la république, „ en s'offrant même à cette condition, auſſi-bien „ que quelques autres nobles polonais, ſi nous le „ requérons, pour otages & ſureté de ſon paſſage.

„ Lorſque le temps dont vous ſerez convenu „ avec le très-noble *Delvet Gherai* pour la marche „ ſera venu, vous vous mettrez à la tête de vos „ braves ſoldats, entre leſquels ſeront les Tartares, „ ayant à leur tête le han, & vous conduirez le roi „ de Suède avec ſes gens.

„ Qu'ainſi il plaiſe au ſeul DIEU tout-puiſſant „ de diriger vos pas & les leurs ; le bacha d'Aulos „ reſtera à Bender pour le garder en votre abſence, „ avec un corps de ſpahis & un autre de janiſſaires; „ & en ſuivant nos ordres & nos intentions impé- „ riales en tous ces points & articles, vous vous „ rendrez digne de la continuation de notre faveur

» impériale, aussi-bien que des louanges & des récom-
» penses dues à tous ceux qui les observent.

» Fait à notre résidence impériale de Constan-
» tinople, le 2 de la lune de cheval 1214 de
» l'hégire. »

Pendant qu'on attendait cette réponse du grand-seigneur, le roi écrivit à la Porte pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le kan des Tartares; mais les passages étaient bien gardés : de plus le ministère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au sultan; le visir empêcha même M. *Desaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce ministre, qui agissait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du grand-seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cents bourses furent arrivées, son trésorier *Grothusen*, qui avait appris la langue turque dans ce long séjour, alla voir le bacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cents bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fausse supposition, que le parti suédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent ; ,, Mais, dit le bacha, ,, c'est nous qui ferons tous les frais de votre départ ; ,, votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera ,, sous la protection du mien. ,,

Grothusen répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs & ceux des Francs qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois & polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourses ; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-respectueuse les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, & qu'il lui fallait encore mille bourses. Le bacha, confondu à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi : ,, Il m'en coûtera la tête, ,, dit-il, pour avoir obligé ta majesté ; j'ai donné les ,, douze cents bourses malgré l'ordre exprès de mon ,, souverain. ,, Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du sultan. ,, Ah ! repartit le turc en s'en allant, ,, mon maître ne sait point excuser les fautes ; il ne ,, sait que les punir. ,,

Ismaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des Tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point souffrir que les douze cents

bourses fussent données avant le départ du roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le bacha l'indignation du grand-seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai ; & ils supplièrent sa hautesse que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le kan & le bacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. *Funk*, alors son envoyé auprès du grand-seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il fesait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la fesait que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir : mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari* son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir fesait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le sultan indigné fit assembler un divan extraordinaire & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le roi de Suède que par » la défaite de Pultava & par la prière qu'il m'a

» faite de lui accorder un asile dans mon empire :
» je n'ai, je crois, nul besoin de lui, & n'ai sujet
» ni de l'aimer ni de le craindre ; cependant, sans
» consulter d'autres motifs que l'hospitalité d'un
» musulman, & ma générosité qui répand la rosée
» de ses faveurs sur les grands comme sur les petits,
» sur les étrangers comme sur mes sujets, je l'ai
» reçu & secouru de tout, lui, ses ministres, ses
» officiers, ses soldats, & n'ai cessé pendant trois
» ans & demi de l'accabler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable pour
» le conduire dans ses Etats. Il a demandé mille
» bourses pour payer quelques frais, quoique je
» les fasse tous : au lieu de mille, j'en ai accordé
» douze cents ; après les avoir tirées de la main
» du sérasquier de Bender, il en demande encore
» mille autres, & ne veut point partir, sous pré-
» texte que l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle
» n'est que trop grande pour passer par un pays
» ami.

» Je demande donc si c'est violer les lois de
» l'hospitalité que de renvoyer ce prince, & si les
» puissances étrangères doivent m'accuser de vio-
» lence & d'injustice, en cas qu'on soit réduit à le
» faire partir par force. » Tout le divan répondit
que le grand-seigneur agissait avec justice.

Le muphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux musulmans envers les infidelles, encore moins envers les ingrats ; & il donna son fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-seigneur ; ces fetfa sont révérés comme des oracles, quoique

ceux dont ils émanent soient des esclaves du sultan comme les autres.

L'ordre & le fetsa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand-maître des écuries & un chiaou bacha premier huissier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares ; aussitôt il alla à Varnitza demander si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de sa colère: ,, Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, & sors ,, de ma présence. ,, Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant : ,, Le roi ne veut point écouter ,, la raison; tu vas voir des choses bien étranges. ,, Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux polonais & aux cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent & laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison & à trois cents soldats suédois contre vingt mille tartares & six mille turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-seigneur lui avait envoyés, en disant : ,, Je ne veux ni de leurs ,, provisions ni de leurs chevaux. ,, Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on sait,

trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents suédois : il y travailla lui-même ; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi M. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le kan, & surtout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail & le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan & le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* (*t*) leur avoua que sa majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le

(*t*) Tout ce récit est rapporté par M. *Fabrice* dans ses lettres.

livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le bacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs russes & polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* se laissa persuader : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le kan tartare & le roi *Auguste;* mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire sortir *Charles XII* des terres du grand-seigneur. Soit que *Fabrice* se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ses défiances. ›› Mais prétendez-vous le forcer à ›› partir ? ajouta-t-il. Oui, dit le bacha ; tel est l'ordre ›› de notre maître. ›› Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée ? ›› Oui, repliqua le kan en ›› colère, si cette tête couronnée désobéit au grand- ›› seigneur dans son empire. ››

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort de *Charles XII* paraissait inévitable, & l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de résistance, le bacha engagea le kan à souffrir qu'on

envoyât

envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-ſeigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* & M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan & le fetſa du muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, & le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aiſément des Turcs de laiſſer paſſer des proviſions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ſes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois juſqu'à nouvel ordre; de ſorte que *Charles XII* ſortait quelquefois de ſon camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiſſaient reſpectueuſement le paſſage libre: il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de réſiſter.

Enfin l'ordre du grand-ſeigneur étant venu, de paſſer au fil de l'épée tous les ſuédois qui feraient

la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussitôt ce triste rapport. » Avez-vous vu l'ordre dont vous » parlez ? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien » dites-leur de ma part que c'est un second ordre » qu'ils ont supposé, & que je ne veux point » partir. » *Fabrice* se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant ; » s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, & surtout sa personne sacrée ; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les droits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si long-temps & si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, se mit en colère contre ses prêtres, & leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* & le général *Dardoff*, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service ; & l'assurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. » Je sais par vos blessures & par les miennes, leur » dit *Charles XII*, que nous avons vaillamment » combattu ensemble ; vous avez fait votre devoir

„ jusqu'à présent, faites-le encore aujourd'hui. „ Il n'y eut plus alors qu'à obéir ; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir, avec trois cents suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier *Mullern*, le secrétaire *Empreus* & les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie ; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat ; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *alla*, *alla*, se fesaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, & qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens ; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. „ Eh quoi ! mes amis, leur dit-il en „ propres mots, venez-vous massacrer trois cents „ suédois sans défense ? Vous, braves janissaires, „ qui avez pardonné à cent mille russes, quand

„ ils vous ont crié *amman*, (pardon) avez-vous „ oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? „ & voulez-vous aſſaſſiner ce grand roi de Suède „ que vous aimez tant, & qui vous a fait tant de „ libéralités? Mes amis, il ne demande que trois „ jours, & les ordres du ſultan ne ſont pas ſi ſévères „ qu'on vous le fait croire. „

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut: les janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés: à cette ſédition inopinée le bacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéiſſance de ſes janiſſaires, perſuada au kan d'attendre juſqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, aſſembla tous les officiers des janiſſaires & les plus vieux ſoldats; il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du ſultan & le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille préſens des mains du roi,

proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grothusen* & au chancelier *Mullern;* ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidelles gardes au roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'ils fesaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrétement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps & plier sous la nécessité; qu'il prenait la

liberté de lui conſeiller de tout tenter auprès des miniſtres par la voie des négociations ; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, & d'attendre de la politique & du temps le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux janiſſaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner ſeulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir ſans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : ,, Ah la tête de fer ! ,, puiſqu'il veut périr, qu'il périſſe. ,, Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commiſſion, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu pour le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déjà, & les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, & les tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt ſuédois tirèrent l'épée ; les trois cents ſoldats furent enveloppés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant

que tous les ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang-froid à ces trois officiers : „ Allons défendre la maiſon ; nous combattrons, „ ajouta-t-il en ſouriant, *pro aris & focis*. „

Auſſitôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang-froid, & en plaiſantant, ſe défendre contre dix canons & toute une armée ; ils le ſuivirent avec quelques gardes & quelques domeſtiques, qui feſaient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent aſſiégée de janiſſaires ; déjà même près de deux cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réſerve d'une grande ſalle où les domeſtiques du roi s'étaient retirés. Cette ſalle était heureuſement près de la porte par où le roi voulait entrer avec ſa petite troupe de vingt perſonnes ; il s'était jeté en bas de ſon cheval le piſtolet & l'épée à la main, & ſa ſuite en avait fait autant.

Les janiſſaires tombent ſur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promeſſe qu'avait fait le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient ſeulement touché ſon habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleſſait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de ſa perſonne. Un janiſſaire qu'il avait bleſſé lui appuya ſon mouſqueton ſur le viſage : ſi le

bras du turc n'avait fait un mouvement caufé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle gliffa fur fon nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla caffer le bras au général *Hord*, dont la deftinée était d'être toujours bleffé à côté de fon maître.

Le roi enfonça fon épée dans l'eftomac du janiffaire ; en même temps fes domeftiques, qui étaient enfermés dans la grande falle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait fuivi de fa petite troupe ; on referme la porte dans l'inftant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII* dans cette falle enfermé avec toute fa fuite, qui confiftait en près de foixante hommes, officiers, gardes, fecrétaires, valets de chambre, domeftiques de toute efpèce.

Les janiffaires & les Tartares pillaient le refte de la maifon, & rempliffaient les appartemens. ›› Allons ›› un peu chaffer de chez moi ces barbares, dit-il ; ›› & fe mettant à la tête de fon monde, il ouvrit lui-même la porte de la falle, qui donnait dans fon appartement à coucher ; il entre, & fait feu fur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la fubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à refpecter, jettent leurs armes, fautent par la fenêtre, ou fe retirent jufque dans les caves : le roi profitant de leur défordre, & les fiens animés par le fuccès, pourfuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleffent ceux qui ne fuient point, & en un quart-d'heure nettoient la maifon d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janiffaires qui fe cachaient fous fon lit ; il en tua un

d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* „ Je te donne la vie, dit le roi au „ turc, à condition que tu iras faire au bacha un „ fidelle récit de ce que tu as vu. „ Le turc promit aifément ce qu'on voulut ; & on lui permit de fauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maifon, refermèrent & barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baffe pleine de moufquets & de poudre avait échappé à la recherche tumultueufe des janiffaires : on s'en fervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres prefque à bout portant fur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maifon ; mais les pierres étant fort molles, il ne fefait que des trous & ne renverfait rien.

Le kan des Tartares & le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre foixante perfonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maifon, pour obliger le roi de fe rendre. Ils firent lancer fur le toit, contre les portes & contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées ; la maifon fut en flammes en un moment. Le toît tout embrafé était prêt à fondre fur les Suédois. Le roi donna tranquillement fes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux fuédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il fe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inféparable d'un tel embarras,

empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé ; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voisins ; la moitié du toit était abymée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. „ Voilà un étrange „ homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas „ plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. „ Un autre garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison & s'y défendre. „ Voilà un vrai suédois, „ s'écria le roi : il embrassa ce garde & le créa colonel sur le champ. „ Allons, mes amis, dit-il, prenez „ avec vous le plus de poudre & de plomb que „ vous pourrez, & gagnons la chancellerie l'épée „ à la main. „

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le roi & les siens fondre sur eux en désespérés. *Charles* & ses principaux officiers étaient armés d'épées & de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de

cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons & tomba : vingt & un janissaires se jettent aussitôt sur lui ; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du bacha ; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, & la fureur où un combat si long & si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières. (*u*)

(*u*) M. *Norberg*, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de M. de *Voltaire*; mais il l'a tronquée, il en a supprimé les circonstances intéressantes, & n'a pu justifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pu dire contre M. de *Voltaire* au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'aventure du sieur *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brûlé dans la maison du roi, & que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Mottraye* prétend aussi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : nous combattrons *pro aris & focis* ; mais M. *Fabrice* qui était présent assure que le roi prononça ces mots, que *la Mottraye* n'était pas plus à portée d'écouter qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de latin.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le roi Stanislas est pris dans le même temps. Action hardie de M. de Villelongue. Révolution dans le sérail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses Etats. Sa manière étrange de voyager. Son arrivée à Stralsund. Disgraces de Charles. Succès de Pierre le grand. Son triomphe dans Pétersbourg.

LE bacha de Bender attendait *Charles* gravement dans sa tente, ayant près de lui *Marco* pour interprète. Il reçut ce prince avec un profond respect, & le supplia de se reposer sur un sopha ; mais le roi, ne prenant pas seulement garde aux civilités du turc, se tint debout dans la tente.

„ Le tout-puissant soit béni, dit le bacha, de ce „ que ta majesté est en vie ; mon désespoir est amer „ d'avoir été réduit par ta majesté à exécuter les „ ordres de sa hautesse. „ Le roi, fâché seulement de ce que ses trois cents soldats s'étaient laissés prendre dans leurs retranchemens, dit au bacha : „ Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils devaient, „ on ne nous aurait pas forcés en dix jours. Hélas ! „ dit le turc, voilà du courage bien mal employé. „

Il fit reconduire le roi à Bender, sur un cheval richement caparaçonné. Ses suédois étaient ou tués ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées; on voyait sur les chemins les officiers suédois presque nus, enchaînés deux à deux, & suivant à pied des tartares ou des janissaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre sort; ils étaient esclaves des soldats à qui ils étaient échus en partage.

Ismaël bacha ayant conduit *Charles XII* dans son sérail de Bender, lui céda son appartement & le fit servir en roi, non sans prendre la précaution de mettre des janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il se jeta tout botté sur un sopha & dormit profondément. Un officier, qui se tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jeta en se réveillant de son premier sommeil; & le turc voyait avec étonnement un souverain qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin *Ismaël* introduisit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jeta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassuré bientôt par la manière libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit » *Fabrice*, que votre majesté a tué vingt janissaires » de sa main. Bon, bon, dit le roi, on augmente

„ toujours les choſes de la moitié. „ Au milieu de cette converſation, le bacha préſenta au roi ſon favori *Grothuſen* & le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la généroſité de racheter à ſes dépens. *Fabrice* ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. Un français que la curioſité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna auſſi ce qu'il avait. Ces étrangers aſſiſtés des ſoins, & même de l'argent du bacha, rachetèrent non-ſeulement les officiers, mais encore leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduiſit le roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople : ſon tréſorier *Grothuſen* était avec lui : le chancelier *Mullern* & quelques officiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval ; & lorſqu'ils jetaient les yeux ſur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le bacha était à la tête de l'eſcorte. *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le roi ſans épée, & le pria de lui en donner une. „ DIEU m'en préſerve, „ dit le bacha, il voudrait nous en couper la „ barbe ; „ cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier & déſarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, & qui s'était vu l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Stanislas* avait été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenait prisonnier à Bender, dans le temps même qu'on transférait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avait fait roi, se trouvant sans argent, & par conséquent sans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus se conserver son royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pu, les Etats de son bienfaiteur. Il avait même passé en Suède, pour précipiter les secours dont on avait besoin dans la Poméranie & dans la Livonie; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce temps, le premier roi de Prusse, prince très-sage, s'inquiétant avec raison du voisinage des Moscovites, imagina de se liguer avec *Auguste* & la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ses Etats & une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas.* Non-seulement *Stanislas* l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice & l'intérêt de *Charles* à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il exposa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le remède: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, & honorable par

les motifs : il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII* reçut ces lettres à Varnitza : il dit en colère au courrier en présence de plusieurs témoins : „ Si mon „ ami ne veut pas être roi, je saurai bien en faire „ un autre. „

Stanislas s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces temps étaient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles;* & il hasarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée suédoise qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le baron *Sparre*, qui a été depuis ambassadeur en Angleterre & en France, & avec un autre colonel. Il prend le nom d'un français nommé *Haran*, alors major au service de Suède, & qui est mort depuis commandant de Dantzick. Il côtoie toute l'armée des ennemis, arrêté plusieurs fois & relâché sur un passe-port obtenu au nom de *Haran;* il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il est arrivé en Moldavie, il renvoie à son armée le baron *Sparre*, entre dans Yassi capitale de la Moldavie ; se croyant en sureté dans un pays où le roi de Suède avait été si respecté, il était bien loin de soupçonner ce qui se passait alors.

On lui demande qui il est : il se dit major d'un régiment au service de *Charles XII.* On l'arrête à ce seul nom ; il est mené devant le hospodar de Moldavie, qui, sachant déjà par les gazettes que *Stanislas* s'était éclipsé de son armée, concevait quelques

soupçons

ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aiſé à reconnaître à un viſage plein & aimable & à un air de douceur aſſez rare.

Le hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée ſuédoiſe. *Staniſlas* & le hoſpodar parlaient latin. *Major ſum*, lui dit *Staniſlas*. *Imo maximus es*, lui répondit le moldave : & auſſitôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en roi ; mais auſſi il le traita en roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent grec, dans lequel il fut obligé de reſter juſqu'à ce qu'on eût des ordres du ſultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on feſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au bacha, dans le temps qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le bacha le dit à *Fabrice :* celui-ci, s'approchant du chariot de *Charles XII*, lui apprit qu'il n'était pas le ſeul roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que *Staniſlas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. » Courez à lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, » ſans ſe déconcerter d'un tel accident : dites-lui » bien qu'il ne faſſe jamais de paix avec le roi *Auguſte ;* » aſſurez-le que dans peu nos affaires changeront. » Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres Etats, tout captif dans une litière turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encore ſur ſa fortune, & eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la

permiffion du bacha. Il trouva à quelques milles le gros de foldats qui conduifait *Stanislas* : il s'adreffa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la françaife & affez mal monté, & lui demanda en allemand où était le roi de Pologne ? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même qu'il n'avait pas reconnu fous ce déguifement. » Hé quoi ! dit le roi, ne vous fou- » venez-vous donc plus de moi ? » Alors *Fabrice* lui apprit le trifte état où était le roi de Suède & la fermeté inébranlable, mais inutile, de fes deffeins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le bacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII* quelques milles, envoya au roi polonais un cheval arabe avec un harnais magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à fe plaindre du traitement qu'on lui fit. (*x*) Cependant on conduifait *Charles* fur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déjà remplie du bruit de fon combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient ; mais le divan irrité menaçait déjà de le reléguer dans une île de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plupart de ces particularités, m'a confirmé auffi qu'il fut propofé dans le divan de le confiner lui-même dans une île de la Grèce ; mais quelques mois après, le grand-feigneur adouci le laiffa partir.

(*x*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on fe contredit ici, en difant que le roi *Stanislas* fut retenu en prifonnier & fervi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas qu'on peut être à la fois honoré & prifonnier ?

M. *Desaleurs*, qui aurait pu prendre ſon parti, & empêcher qu'on ne fît cet affront aux rois chrétiens, était à Conſtantinople, auſſi-bien que M. *Poniatowski*, dont on craignait toujours le génie fécond en reſſources. La plupart des ſuédois reſtés dans Andrinople étaient en priſon ; le trône du ſultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville*, envoyé ſecrétement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à un prince dans le temps que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureuſement ſecondé dans ce deſſein par un gentilhomme français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé de *Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce prince.

M. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au ſultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées, & de la trahiſon vraie ou fauſſe du kan & du bacha de Bender.

On y accuſait le viſir & les autres miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le grand-ſeigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir juſqu'à ſa hauteſſe, & d'avoir, par ſes artifices, arraché du ſultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité muſulmane, par lequel on avait violé

le droit des nations d'une manière fi indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour fe défendre que fes domeftiques, & qui comptait fur la parole facrée du fultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en turc, & l'écrire d'une écriture particulière fur un papier fait exprès, dont on doit fe fervir pour tout ce qu'on préfente au fultan.

On s'adreffa à quelques interprètes français qui étaient dans la ville; mais les affaires du roi de Suède étaient fi défefpérées, & le vifir déclaré fi ouvertement contre lui qu'aucun interprète n'ofa feulement traduire l'écrit de M. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui, moyennant quelque récompenfe & l'affurance d'un fecret profond, traduifit le mémoire en turc, & l'écrivit fur le papier convenable : le baron d'*Arvidfon*, officier des troupes de Suède, contrefit la fignature du roi. *Fierville*, qui avait le fceau royal, l'appofa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* fe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-feigneur, lorfqu'il irait à la mofquée felon la coutume. On s'était déjà fervi d'une pareille voie pour préfenter au fultan des mémoires contre fes miniftres; mais cela même rendait le fuccès de cette entreprife plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le vifir qui prévoyait que les Suédois demanderaient juftice à fon maître, & qui n'était que trop inftruit par le malheur de fes prédéceffeurs, avait

expreſſément défendu qu'on laiſſât approcher perſonne du grand-ſeigneur, & avait ordonné ſurtout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit franc, prit un vêtement à la grecque; & ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la moſquée où le grand-ſeigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux haies de janiſſaires, entre leſquelles le grand-ſeigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le ſultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue*, il ſe jeta à genoux, & ſe débattit entre les mains des janiſſaires : ſon bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portait le firent reconnaître pour un franc : il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le grand-ſeigneur, qui était déjà proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *amman! amman! miſéricorde!* en tirant la lettre de ſon ſein. Le ſultan commanda qu'on le laiſſât approcher. *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit en lui diſant : *Sued Crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le ſultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſure de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſérail.

Le ſultan, au ſortir de la moſquée, après avoir lu

la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de M. de *Villelongue* lui-même; quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque croyance. Il m'a donc assuré que le sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'île de Malthe, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, *Villelongue* jouit d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart-d'heure avec l'empereur turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuser les ministres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté qu'en parlant au sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le grand-seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : „ Chrétien, „ assure-toi que le sultan mon maître a l'ame d'un „ empereur, & que si ton roi de Suède a raison, „ il lui fera justice. „ *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le sérail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le muphti fut déposé; le kan des Tartares exilé à Rhodes, le sérasquier bacha de Bender relégué dans une île de l'Archipel.

La Porte ottomane est si sujette à de pareils orages

qu'il eſt bien difficile de décider ſi en effet le ſultan voulait apaiſer le roi de Suède par ces ſacrifices. La manière dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empreſſât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut ſoupçonné d'avoir fait ſeul tous ces changemens pour ſes intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le kan de Tartarie & le ſéraſquier de Bender, ſous prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cents bourſes malgré l'ordre du grand-ſeigneur. Il mit ſur le trône des Tartares le frère du kan dépoſé, jeune homme de ſon âge, qui aimait peu ſon frère, & ſur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-viſir *Juſſuf*, il ne fut dépoſé que quelques ſemaines après ; & *Soliman* bacha eut le titre de premier viſir.

Je ſuis obligé de dire que M. de *Villelongue* & pluſieurs ſuédois m'ont aſſuré que la ſimple lettre préſentée au ſultan au nom du roi, avait cauſé tous ces grands changemens à la Porte; mais M. de *Fierville* m'a de ſon côté aſſuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un hiſtorien, c'eſt de conter ingénument le fait, ſans vouloir pénétrer les motifs, & de ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas.

Cependant on avait conduit *Charles XII* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le tranſporta de ſon chariot au château ſur un ſopha ; mais *Charles*,

pour n'être point vu de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appelé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-visir *Soliman :* ,, Va, fais avertir le roi de Suède ,, qu'il peut rester à Démotica toute sa vie : je te ,, réponds qu'avant un an il demandera à s'en aller ,, de lui-même; mais surtout ne lui fais point tenir ,, d'argent. ,,

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas; mais la bourse de cinq cents écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir *Soliman;* sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particulièrement tous ces vice-rois de l'empire ottoman, dont la fortune de *Charles* a si long-temps dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan *Achmet III.* Cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se glissait le soir dans les cafés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, & pour recueillir par lui-même les

ſentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui ſe plaignait que les vaiſſeaux turcs ne revenaient jamais avec des priſes, & qui jurait que s'il était capitaine de vaiſſeau, il ne rentrerait jamais dans le port de Conſtantinople ſans ramener avec lui quelque bâtiment des infidelles. Le grand-ſeigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaiſſeau à commander, & qu'on l'envoyât en courſe. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque malthoiſe & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine général de la mer, & enfin grand-viſir. Dès qu'il fut dans ce poſte, il crut pouvoir ſe paſſer du favori; & pour ſe rendre néceſſaire, il projeta de faire la guerre aux Moſcovites; dans cette intention il fit dreſſer une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau kan des Tartares & l'ambaſſadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus ſenſible des affronts qu'un ſujet oſât l'envoyer chercher : il ordonna à ſon chancelier *Mullern* d'y aller à ſa place; & de peur que les Turcs ne lui manquaſſent de reſpect, & ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, & réſolut de n'en pas ſortir tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade : le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* & le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de ſorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de

la pompe & de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes : & ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce temps la fonction de cuisinier.

Tandis que *Charles XII* passait sa vie dans son lit, il apprit la désolation de toutes ses provinces situées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encore quelque temps la réputation des armes suédoises. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brème, & ce que le roi possédait encore en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le duché de Brème. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la secourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, poursuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebesck, & d'une petite rivière qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20 décembre 1712. Il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus

ſanglans & des plus acharnés qui ſe fût encore donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée ſi vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguſte* & de la comteſſe de *Konigſmarck*, connu ſous le nom de comte de *Saxe*, fit dans cette bataille ſon apprentiſſage de l'art de la guerre. C'eſt ce même comte de *Saxe* qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus inconteſtable qu'un homme puiſſe jamais avoir ſur une ſouveraineté, je veux dire les ſuffrages unanimes du peuple. C'eſt lui qui s'eſt acquis depuis une gloire plus réelle en ſauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebeſck, & y eut un cheval tué ſous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat ſuédois qui oſât ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite ſur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui appartient au roi de Danemarck. Altena eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut apporter dans ſon port

d'affez gros vaiffeaux. Le roi de Danemarck favorifait cette ville de beaucoup de priviléges ; fon deffein était d'y établir un commerce floriffant : déjà même l'induftrie des Altenais, encouragée par les fages vues du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jaloufie, & ne fouhaitait rien tant que fa deftruction. Dès que *Steinbock* fut à la vue d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans qu'ils eûffent à fe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magiftrats vinrent fe jeter à fes pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cents mille. Les Altenais fupplièrent qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correfpondances, & affurèrent que le lendemain ils apporteraient cette fomme : le général fuédois répondit qu'il fallait la donner fur l'heure, ou qu'on allait embrafer Altena fans délai.

Ses troupes étaient dans le faubourg le flambeau à la main : une faible porte de bois & un foffé déjà comblé étaient les feules défenfes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maifons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9 janvier 1713 : il fefait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui fervit à étendre l'embrafement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus infupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés fous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, fe réfugièrent, en pleurant & en

pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes nouvellement accouchées emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encore ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, & ſupplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur ſauvât la vie : mais on refuſa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes ; & les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plupart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les miniſtres & les généraux de Pologne & de Danemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté ſi grande, qui, faite ſans néceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le ciel & la terre.

Steinbock répondit „ qu'il ne s'était porté à ces „ extrémités que pour apprendre aux ennemis du roi „ son maître à ne plus faire une guerre de barbares, „ & à respecter le droit des gens ; qu'ils avaient „ rempli la Poméranie de leurs cruautés, dévasté „ cette belle province, & vendu près de cent „ mille habitans aux Turcs ; que les flambeaux qui „ avaient mis Altena en cendres étaient les repré- „ sailles des boulets rouges par qui Stade avait été „ consumée. „

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se fesaient la guerre. Si *Charles XII* avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pu retrouver sa première fortune. Ses armées, quoiqu'éloignées de sa présence, étaient encore animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre temps auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hiverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Danemarck ; mais malgré ses ruses & ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fût détruite, & *Steinbock* fut prisonnier.

La Poméranie ſans défenſe, à la réſerve de Stralſund, de l'île de Rugen & de quelques lieux circonvoiſins, devint la proie des alliés : elle fut ſequeſtrée entre les mains du roi de Pruſſe. Les Etats de Brème furent remplis de garniſons danoiſes. Au même temps les Ruſſes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus ſur leurs ennemis aguerris la ſupériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, ſon roi s'obſtinait à reſter à Démotica, & ſe repaiſſait encore de l'eſpérance de ce ſecours turc, ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vues du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place du viſir était devenue ſi dangereuſe que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le favori *Ali Coumourgi* prit le titre de grand-viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi*, d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oiſiveté extrême, ſuccédant tout à coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conſeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le ſénat vint en corps ſupplier la princeſſe *Ulrique*

Eléonore, sœur du roi, de se charger de la régence, pendant cette longue absence de son frère : elle l'accepta; mais quand elle vit que le sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le czar & le roi de Danemarck, qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princesse jugeant bien que son frère ne ratifierait jamais la paix, se démit de la régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de sa sœur à Démotica. Le despotisme qu'il avait sucé en naissant lui fesait oublier qu'autrefois la Suède avait été libre, & que le sénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du maître ; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur enverrait une de ses bottes, & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre son autorité, & pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au grand-visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

M. *Desaleurs*, ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de sa part. ,, Hé bien, dit le visir au comte *Desaleurs*,
,, n'avais-je pas bien dit que l'année ne se passerait
,, pas sans que le roi de Suède demandât à partir?
,, Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de
,, demeurer ; mais qu'il se détermine bien, & qu'il

,, fixe

» fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette » pas une seconde fois dans l'embarras de Bender. »

Le comte *Desaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi ; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'ambassadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingts personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer, pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'ambassade n'était pompeuse.

M. *Desaleurs* prêta au roi quarante mille écus ; *Grothusen* avait des agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cents pistoles d'un marchand anglais, mille francs d'un turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du divan la brillante comédie de l'ambassade suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambassadeurs extraordinaires de rois le jour de leur audience. Le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-visir ; mais ce ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le visir repliqua sèchement que son maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait

quelque préſent en or non-monnayé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714, le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours : on lui préſenta de la part du grand-ſeigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie ; c'eſt un uſage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes ; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin, & qui ſont ſans mélange, ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi mahométane, il ſuppliait ſa majeſté de liquider toutes ſes dettes, & d'ordonner au réſident, qu'il laiſſait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. » Non, dit le roi, ſi mes domeſtiques ont » donné des billets de cent écus, je veux les payer, » quand ils n'en auraient reçu que dix. »

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec

l'affurance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Plufieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothufen* eut foin qu'ils fuffent payés.

Les Turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le fefaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur refpectueufe gênait l'impatience du roi. Il fe levait dans la route, à trois heures du matin, felon fa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi & les chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le roi prenait plaifir à leur embarras, & difait qu'il fe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanifllas* en fortait par un autre chemin, & allait fe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au palatinat du Rhin & à l'Alface, & qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles* X, fucceffeur de *Chriftine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* affigna à *Stanifllas* le revenu de ce duché, eftimé alors environ foixante & dix mille écus. Ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres & tant d'efpérances. *Stanifllas* voulait & aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Augufte*; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII* lui fit perdre fes terres & fes biens réels en Pologne, pour lui conferver le titre de roi.

Ce prince refta dans le duché de Deux-Ponts jufqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un prince de la maifon palatine, il

choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace française. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguste*, en porta ses plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum* ces paroles remarquables : ,, Monsieur, mandez au roi votre ,, maître que la France a toujours été l'asile des ,, rois malheureux. ,,

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, fesaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même avaient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange; & il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During*, & quitta toute

sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, & courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & alongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: » Donne-m'en » la moitié, dit le roi; je vois bien que tu n'es pas » en état de me suivre, j'achèverai la route tout » seul. » *During* le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il serait en état de remonter à cheval & de suivre sa majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable se fit donner les cinq cents écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la résolution du roi, s'avisa d'un stratagème innocent: il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le roi de Suède: » Cet

„ homme, lui dit-il, eſt mon couſin ; nous voyageons „ enſemble pour la même affaire ; il voit que je ſuis „ malade, & ne veut pas ſeulement m'attendre trois „ heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant „ cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque „ chaiſe ou quelque chariot de poſte. „

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux : ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During;* il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charrette la nuit ſans s'arrêter en aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger
21 novembre 1714. d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il

était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils feraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, ,, Hé quoi ! dit-il, *Ducker*, mes plus fidelles sujets ,, m'ont-ils oublié ? ,, Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville, tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il fallut couper ses bottes sur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes & visiter les fortifications. Le jour même

il envoya par-tout ſes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ſes ennemis. Au reſte toutes ces particularités, ſi conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII*, m'ont été confirmées par le comte de *Croiſſy*, ambaſſadeur auprès de ce prince, après m'avoir été appriſes par M. *Fabrice*.

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui en avait ſi long-temps déchiré toute la partie méridionale, c'eſt-à-dire l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* miniſtre habile, & le lord *Bolingbroke*, un des plus brillans génies & l'homme le plus éloquent de ſon ſiècle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, & engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV*. La France, n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puiſſances à s'accommoder.

Philippe V, petit-fils de *Louis XIV*, commençait à régner paiſiblement ſur les débris de la monarchie eſpagnole. L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermiſſait dans ſes vaſtes Etats. *Louis XIV* n'aſpirait plus qu'à achever en paix ſa longue carrière.

Anne reine d'Angleterre, était morte le 10 août 1714, haïe de la moitié de ſa nation pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frère *Jacques Stuart*, prince malheureux, exclu du trône preſque en

naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles lois lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I*, électeur de Hanover, fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendît d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'un acte du parlement de la nation.

George, appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hanover plutôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis long-temps remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du czar & du consentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre & des Etats-Généraux, qui tous garans du traité d'Altranstad, quand *Charles XII* imposait les lois, se

déſiſtèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguſte* ne jouiſſait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant ſon roi, reprit bientôt ſes craintes du pouvoir arbitraire: elle était en armes pour l'obliger à ſe conformer aux *pacta conventa*, contrat ſacré entre les peuples & les rois, & ſemblait n'avoir rappelé ſon maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Staniſlas;* ſon parti ſemblait anéanti, & on ne ſe reſſouvenait en Pologne du roi de Suède que comme d'un torrent qui avait pour un temps changé le cours de toutes choſes dans ſon paſſage.

Pultava & l'abſence de *Charles XII*, en feſant tomber *Staniſlas*, avaient auſſi entraîné la chute du duc de Holſtein neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ſes Etats par le roi de Danemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père: il était pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en ſa vie que pour la gloire, la chute des ſouverains qu'il avait faits ou rétablis fut pour lui auſſi ſenſible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ſes pertes. *Fréderic-Guillaume*, depuis peu roi de Pruſſe, qui paraiſſait avoir autant d'inclination à la guerre que ſon père avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, ſur laquelle il avait des droits pour quatre cents mille écus payés au roi de Danemarck & au czar.

George électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le duché de Brème & de Verden, que le roi de Danemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII*, & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Quant au czar, il était ſans doute le plus à craindre: ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes même, ſa perſévérance à s'inſtruire & à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait appris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand-homme en tout genre. Déjà Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquiſes les rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug moſcovite.

Pierre Alexiowitz, qui vingt ans auparavant n'avait pas une barque dans la mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flotte de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meilleur amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philoſophe & aux deſſeins d'un empereur, & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat ſur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par

lui & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa & battait les Suédois, cet empereur se mit en mer pour aller conquérir l'île d'Aland, située dans la mer Baltique à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de juillet 1714, pendant que son rival *Charles XII* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années à quatre milles de Pétersbourg. Ce nouveau port, la flotte qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage; & de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte russe se trouva le 15 juillet à la hauteur d'Aland. Elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingts galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur russe y servait en qualité de contre-amiral. La flotte suédoise vint le 16 à sa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinschild*; elle était moins forte des deux tiers, toutefois elle se battit pendant trois heures. Le czar s'attacha au vaisseau d'*Erinschild*, & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; & ayant pris plusieurs soldats suédois qui n'avaient pu encore s'embarquer sur la flotte d'*Erinschild*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'*Erinschild*, trois autres de moindre

grandeur, une frégate & six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronflot il arriva dans le port de Pétersbourg, suivi de toute sa flotte victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flatta encore davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cents maisons ; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flotte russe qu'on eût jamais vue dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flotte n'était pas même connu avant lui.

On observa à Pétersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau : *Pierre Alexiowitz* y parut en qualité de contre-amiral. Un boïard russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le czar dans des occasions solemnelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la relation de sa victoire, & on le déclara vice-amiral, en considération de ses services ; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le czar avait introduites.

L'empereur moscovite, enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il

s'était rendu médiateur entre la république & *Auguste*; gloire auſſi flatteuſe peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient paſſé au czar; il en jouiſſait même plus utilement que n'avait fait ſon rival, car il feſait ſervir tous ſes ſuccès à l'avantage de ſon pays. S'il prenait une ville, les principaux artiſans allaient porter à Pétersbourg leur induſtrie : il tranſportait en Moſcovie les manufactures, les arts, les ſciences des provinces conquiſes ſur la Suède : ſes Etats s'enrichiſſaient par ſes victoires ; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excuſable.

La Suède, au contraire, privée de preſque toutes ſes provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes ſi redoutables avaient péri dans les batailles ou de miſère. Plus de cent mille ſuédois étaient eſclaves dans les vaſtes Etats du czar, & preſque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'eſpèce d'hommes manquait ſenſiblement ; mais l'eſpérance renaquit dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étaient encore ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptième Livre.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles marie la princesse sa sœur au prince de Hesse. Il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suède. Entreprise du baron de Gortz son premier ministre. Projets d'une réconciliation avec le czar, & d'une descente en Angleterre. Charles assiège Frèderickshal en Norvège. Il est tué. Son caractère. Gortz est décapité.

LE roi, au milieu de ces préparatifs, donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La reine douairière, grand'mère de *Charles XII* & de la princesse, âgée de quatre-vingts ans, fit les honneurs de cette fête le 4 avril 1715 dans le palais de Stockholm, & mourut peu de temps après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Danemarck & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frère généralissime de ses armées en Suède. Ce prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France : il était regardé comme un bon général; qualité qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Les mauvais fuccès fe fuivaient alors auffi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de juin de cette année 1715, les troupes allemandes du roi d'Angleterre & celles de Danemarck inveftirent la forte ville de Vifmar : les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-fix mille, marchèrent en même temps vers Stralfund pour en former le fiége. Les rois de Danemarck & de Pruffe coulèrent à fond près de Stralfund cinq vaiffeaux fuédois. Le czar était alors fur la mer Baltique avec vingt grands vaiffeaux de guerre, & cent cinquante de tranfport, fur lefquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une defcente : tantôt il avançait jufqu'à la côte de Helfinbourg, tantôt il fe préfentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes fur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invafion. Dans ce même temps fes troupes de terre chaffaient de pofte en pofte les Suédois des places qu'ils poffédaient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie ; mais le czar ne pouffa pas plus loin fes entreprifes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui, après avoir coulé fous Stetin, tombe dans la mer Baltique, eft la petite île d'Ufedom : cette place eft très-importante par fa fituation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en eft le maître l'eft auffi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruffe avait délogé les Suédois de cette île, & s'en était faifi, auffi-bien que de Stetin qu'il gardait en féqueftre ; *le tout*, difait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'île d'Ufedom au mois de mai 1715. Ils y avaient deux forts ;

forts ; l'un était le fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder sur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait, pour garder ces deux forts & toute l'île, que deux cents cinquante soldats poméraniens commandés par un vieil officier suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le roi de Prusse envoie le 4 août quinze cents hommes de pied, & huit cents dragons pour débarquer dans l'île : ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du fort de la Suine. Le commandant suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes prussiennes de mille fantassins & de quatre cents cavaliers. Le 18 août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siége, un soldat suédois, chargé en secret d'une lettre de *Charles XII*, trouva le moyen d'aborder dans l'île & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant ; elle était conçue en ces termes :
„ Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront
„ au bord du fossé ; défendez-vous jusqu'à la dernière
„ goutte de votre sang ; je vous recommande à votre
„ bonne fortune. CHARLES. „

Slerp, ayant vu ce billet, résolut d'obéir & de

mourir, comme il lui était ordonné, pour le service de son maître. Le 22, au point du jour, les ennemis donnèrent l'assaut: les assiégés, n'ayant tiré que quand ils virent les assiégeans au bord du fossé, en tuèrent un grand nombre: mais le fossé était comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient, il retranche près d'un bastion sa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le suivre; il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son lieutenant & son major. Alors cent soldats, qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie, & furent faits prisonniers: on trouva dans la poche du commandant la lettre de son maître, qui fut portée au roi de Prusse.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Usedom & les îles voisines, qui furent bientôt prises; que Vismar était prêt de se rendre; qu'il n'avait plus de flotte, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralsund; & cette place était déjà assiégée par trente-six mille hommes.

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siége qu'y soutint le roi de Suède, est la plus forte place de la Poméranie. Elle est bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, sur le détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée

étroite, défendue par une citadelle & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Danemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de pruſſiens, de danois & de ſaxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII* était un motif ſi preſſant qu'on paſſa par-deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19 au 20 octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier; la terreur de ſes armes avait alors tout emporté : d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſſèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un haſard très-ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que, lorſque les vents d'Occident ſoufflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé

tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire sa fortune : il déserta & alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes saxonnes, donner avis qu'on pouvait passer la mer à gué, & pénétrer sans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident soufflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, suivi de dix-huit cents hommes : deux mille s'avançaient en même temps sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, & les Prussiens & les Danois donnaient l'alarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cents hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre soldats saxons étaient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le temps de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralſund, dans la mer Baltique, eſt l'île de Rugen, qui ſert de rempart à cette place, & où la garniſon & les bourgeois auraient pu ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette île était d'une conſéquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre & par mer, & que, ſelon toutes les apparences, il ſerait réduit ou à s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voir priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi long-temps mépriſés, & auxquels il avait impoſé des lois ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante ; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis feſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette île, dont l'abord eſt très-difficile; enfin ayant fait conſtruire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un temps favorable, débarqua dans Rugen le 15 novembre avec douze mille hommes. Le roi préſent par-tout était dans cette île; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il ſe met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déjà retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les officiers qui commandaient ſous lui ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII* à Stralſund; mais le prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un

foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes furetés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres : *Arrachez les chevaux de friſe.* Ces paroles furent entendues des ſentinelles : l'alarme eſt donnée auſſitôt dans le camp, les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé ; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ! je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient à faire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles* : il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au haſard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité ſuédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois & les Pruſſiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart-d'heure de combat, & repaſſèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa

troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothusen* le favori du roi, & le général *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée, un lieutenant danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux : „ Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tue. „ *Charles* avait à sa ceinture un pistolet : il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de la mamelle gauche : le coup, qu'il appellait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowski* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé Alteferre, où il y avait un fort dont ils étaient encore maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise ; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux

régiment français, compofé des débris de la bataille d'Hochftet, qui avait paffé au fervice du roi *Augufte*, & de là à celui du roi de Suède : la plupart des foldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatrième maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait fi généreufement expofé fa vie à Andrinople pour le fervice de *Charles XII*. Il fut pris avec fa troupe, & ne fut enfuite que très-mal récompenfé de tant de fervices, de fatigues & de malheurs.

Le roi, après tous ces prodiges de valeur qui ne fervaient qu'à affaiblir fes forces, renfermé dans Stralfund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vu à Bender. Il ne s'étonnait de rien ; le jour il fefait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles ; la nuit il fefait des forties fur l'ennemi : cependant Stralfund était battu en brèche ; les bombes pleuvaient fur les maifons ; la moitié de la ville était en cendres : les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la fobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus foldats fous lui. Ils l'accompagnaient dans les forties ; ils étaient pour lui une feconde garnifon.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un fecrétaire, une bombe tomba fur la maifon, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces ; le cabinet où le roi dictait étant pratiqué en partie dans une groffe muraille, ne fouffrit point

de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. „ Qu'y a-t-il donc ? lui dit le roi d'un air tranquille ; „ pourquoi n'écrivez-vous pas ? „ Celui-ci ne put répondre que ces mots : „ Eh ! Sire, la bombe ! Hé bien, reprit le roi, „ qu'a de commun la bombe „ avec la lettre que je vous dicte? continuez. „

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède, C'était un *Colbert*, comte de *Croissy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre ministre d'Etat, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en ambassade auprès de *Charles XII*, c'était presque la même chose. Le roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, sans que le roi s'aperçut du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède & de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII* ne voulait rien céder. Le comte de *Croissy* n'eut donc, dans son ambassade, d'autre satisfaction que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui sur le même manteau : il avait,

en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au comte de *Croissy : Veni, maledicamus de rege :* „ Allons, disons un peu de mal de *Charles XII.* „ C'est ceque cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13 novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21 jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon : le jour d'après, les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux moscovites & danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls, qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du 20 décembre 1715 avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer était couverte dans le port : ce

travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encore plus grand en passant à la vue de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le roi. Les matelots fesaient force de voiles & de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles;* un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique : dès le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonnière de guerre, & *Charles* aborda à Isted en Scanie, & de là se rendit à Carelscroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent-vingt canons, pour aller donner les lois au Nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence; mais son dessein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur : il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Veter en Ostrogothie; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscroon, où il séjourna l'hiver, il

ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il était encore plus difficile d'avoir une flotte. Pour y suppleer on donna des commissions à des armateurs, qui, moyennant des priviléges excessifs & ruineux pour le pays, équipèrent quelques vaisseaux : ces efforts étaient les dernières ressources de la Suede. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitie des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, & des epees dorees, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût revolté sous tout autre roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suède savait que son maître menait une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères parti-

culières. On s'attendait à tout moment à voir les Mofcovites, les Danois, les Pruffiens, les Saxons, les Anglais même defcendre en Suède; cette crainte était fi bien fondée & fi forte que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux les enfouiffaient dans la terre.

En effet, une flotte anglaife avait déjà paru dans la mer Baltique, fans qu'on fût quels étaient fes ordres; & le roi de Danemarck avait la parole du czar, que les Mofcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printemps de 1716.

Charles, ne pouvant faire la guerre au czar, va la faire en Norvége. 1716.

Ce fut une furprife extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII*, quand au lieu de défendre fon pays menacé par tant de princes, il paffa en Norvége au mois de mars 1716 avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal* on n'avait point encore vu de général qui, ne pouvant fe foutenir chez lui-même contre fes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le prince de Heffe fon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvége que par des défilés affez dangereux, & quand on les a paffés, on rencontre, de diftance en diftance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers: il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de danois aurait pu arrêter l'armée fuédoife; mais on n'avait pas prévu cette invafion fubite. L'Europe fut encore plus étonnée que le czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fît pas une defcente en Suède, comme il en était convenu avec fes alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même temps des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gortz*, né en Franconie, & baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des ſervices importans au roi de Suède pendant le ſéjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu ſon favori & ſon premier miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité & le menſonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que ſon maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet; auſſi prit-il ſur *Charles XII* un aſcendant qu'aucun miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron de *Gortz*: d'autant plus ſoumis à ce miniſtre que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils, & que *Gortz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé; que

George était entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, & uniquement pour garder Brème & Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Danemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le czar était secrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Visмar, la seule ville qui restât encore aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14 février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes moscovites, qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances, réitérées depuis deux ans, avaient aliéné l'esprit du czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une seule puissance; il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Il s'imagine qu'il rétablira *Stanislas* en Pologne, & le Prétendant en Angleterre.

Dès l'année 1714 le czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck & de Prusse, alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avaient vaincu l'élite des troupes danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encore était le besoin d'argent. Le czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches : ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres. Il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encore incertain, & le travail ruineux. Il établissait un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances : ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il fallait du temps pour fermer les plaies de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il fesait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnaies ; remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Gortz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur moscovite à quelque prix que ce pût être ; lui fesant envisager le czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowitz* & *Charles XII* réunis pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le czar, sans céder une grande partie des provinces

qui

qui sont à l'orient & au nord de la mer Baltique; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces provinces que le czar possédait déjà, & qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II* sur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Holstein dans ses Etats.

Charles, flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son ministre. *Gortz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la cour de Moscou par le moyen d'un écossais nommé *Areskins*, premier médecin du czar, dévoué au parti du prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les écossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures; le czar les approuva. Au lieu de descendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg & la noblesse de ce pays; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre sa souveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche: ils ne

voulaient point d'un voisin si terrible, qui, ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, & en opprimer les souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gortz* s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrètes. Le czar les amusait tous aussi par des espérances. *Charles XII*, cependant, était en Norvége avec son beau-frère le prince de Hesse, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille danois divisés en plusieurs corps, que le roi & le prince de Hesse passèrent au fil de l'épée.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit assez de précautions pour faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte danoise approchaient pour défendre la Norvége. *Charles*, qui manquait de vivres, se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Gortz* fit chercher jusque dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avait long-temps que des pirates de toutes nations, & particulièrement des anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis par-tout sans

quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les lois des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils surent que *Charles XII* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau hollandais, & qui alla proposer au baron de *Gortz* de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal *Albéroni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez long-temps pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jacques II* sur le trône d'Angleterre. Cependant, comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre

la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Efpagne, lui rendre fon crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même temps d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George :* tant un feul homme eft dangereux, quand il eft abfolu dans un puiffant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'efprit.

Gortz ayant ainfi difperfé à la cour de Mofcovie & à celle d'Efpagne les premières étincelles de l'embrafement qu'il méditait, alla fecrétement en France, de là en Hollande, où il vit les adhérens du prétendant.

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la difpofition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre fur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un fecours de dix mille hommes, & fefaient envifager une révolution fûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambaffadeur de Suède en Angleterre, inftruit par le baron de *Gortz*, eut plufieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens : il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent ; le parti du prétendant alla jufqu'à fournir des fommes confidérables que *Gortz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiffeaux, en acheta fix en Bretagne avec des armes de toute efpèce.

Il envoya alors fecrétement en France plufieurs

officiers, entr'autres le chevalier de *Folard*, qui, ayant fait trente campagnes dans les armées françaises, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suède, moins par des vues intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier de *Folard* espérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre ; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur *Polybe*. Ses vues furent goûtées de *Charles XII*, qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier de *Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projetée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron de *Gortz*. Beaucoup d'officiers français, un plus grand nombre d'irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même temps en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrétement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encore peu de chose pour le baron de *Gortz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficultés à applanir. Le baron *Osterman*, ministre d'Etat en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vues de *Gortz* ; il était aussi circonspect que le ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique

lente & mesurée voulait laisser tout mûrir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Le czar voyage en France.

Heureusement pour le baron de *Gortz*, le czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer en France : il lui manquait d'avoir vu cette nation célébre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée & imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même temps sa politique.

Gortz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flattait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suède & de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ses intrigues fut le duc d'Orléans, régent de France ; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies,

s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'espion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Dans le même temps les Hollandais, qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gortz*, communiquèrent leurs soupçons au ministre anglais. *Gortz* & *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conspirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le roi d'Angleterre, missent en prison le baron de *Gortz*. Ils chargèrent même le comte de *Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile ne tourna qu'à leur confusion. *Gortz* demanda au comte de *Welderen* s'il était connu de lui? » Oui, Monsieur, répondit » le hollandais. Hé bien, dit le baron de *Gortz*, si » vous me connaissez, vous devez savoir que je ne » dis que ce que je veux. » L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin : tous les ambassadeurs, mais particulièrement le marquis de *Monteléon*, ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gortz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse : ils avaient non-seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier ministre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné

contre eux ; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gortz* & du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlèvement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes. Il ordonna auſſitôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident anglais avec toute ſa famille & ſes domeſtiques ; il défendit ſa cour au réſident hollandais, qu'il fit garder à vue. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gortz* : trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance ; il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Gortz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſurance d'une amitié ſincère ; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie ; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le czar arriva à Paris au mois de mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les académics, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales : il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité dont l'acceptation eût pu mettre le comble à la grandeur moscovite. Son dessein était de se réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entièrement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vues, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces couronnes & celle d'Espagne. Ce traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce temps des engagemens tout contraires ; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne & *George* roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point que le czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi *Auguste*, & d'embrasser les querelles de *Charles* son mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV*, après l'avoir soutenu si long-temps contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de

tréſors & de ſang. Tout ce que le czar obtint par des voies indirectes fut que le régent interpoſât ſes bons offices pour l'élargiſſement du baron de *Gortz* & du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ſes Etats à la fin de juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un empereur qui voyageait pour s'inſtruire; mais trop de français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés; & le légiſlateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand-homme leur échappa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Albéroni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Albéroni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du prétendant, & comme miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme prêtre d'une Egliſe pour laquelle le père du prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa couronne.

Le duc d'*Ormond*, auſſi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla, muni de pleins-pouvoirs du roi d'Eſpagne & du prétendant, trouver le czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan* autre anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princeſſe *Anne Petrowna*, fille du czar, en mariage pour le fils de *Jacques II*, (*y*) eſpérant

(*y*) Le cardinal *Albéroni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remercîment à l'auteur. Au reſte M. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I*, mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme ſi *George I* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

que cette alliance attacherait plus étroitement le czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propofition faillit à reculer les affaires pour un temps, au lieu de les avancer. Le baron de *Gortz* avait, dans fes projets, deftiné depuis long-temps cette princeffe au duc de Holftein, qui en effet l'a époufée depuis. Dès qu'il fut cette propofition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverser. Il fortit de prifon au mois d'août, auffi-bien que le comte de *Gyllembourg*, fans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excufe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de fon miniftre.

En même temps on élargit à Stockholm le réfident anglais & toute fa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de févérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gortz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiffans motifs qui l'agitaient, eut encore celui de la vengeance. Il fe rendit en pofte auprès du czar, & fes infinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'affura qu'en moins de trois mois il leverait, avec un feul plénipotentiaire de Mofcovie, tous les obftacles qui retardaient la conclufion de la paix avec la Suède : il prit entre fes mains une carte géographique que le czar avait deffinée lui-même ; & tirant une ligne depuis Vibourg jufqu'à la mer Glaciale, en paffant par le lac Ladoga, il fe fit fort de porter fon maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, auffi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : enfuite il jeta des propofitions de mariage entre la fille de fa majefté czarienne

& le duc de Holſtein, le flattant que ce duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent ; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flattait ainſi les vues ambitieuſes du monarque moſcovite, ôtait au prétendant la princeſſe czarienne, en même temps qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il rempliſſait toutes ſes vues à la fois.

Le czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que ſon miniſtre d'Etat *Oſterman* devait avoir avec le baron de *Gortz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le czar ne voulait rompre que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Pétersbourg *Irnegan* le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne ſortait que de nuit, & ne voyait jamais les miniſtres du czar que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en tartare.

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le czar fit valoir au roi d'Angleterre ſa complaiſance d'avoir renvoyé le plus grand partiſan du prétendant ; & le baron de *Gortz* plein d'eſpérance retourna en Suède.

Il retrouva ſon maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent : le crédit était épuiſé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques ſubſides dans les dernières années de *Louis XIV*, n'en

donnait plus ſous la régence du duc d'Orléans, qui ſe conduiſait par des vues toutes contraires. L'Eſpagne en promettait, mais elle n'était pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gortz* donna alors une libre étendue à un projet qu'il avait déjà eſſayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de ſorte qu'une pièce de cuivre, dont la valeur intrinſèque eſt un demi-ſou, paſſait pour quarante ſous avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville aſſiégée les gouverneurs ont ſouvent payé les ſoldats & les bourgeois avec de la monnaie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des eſpèces réelles. Ces monnaies fictives, inventées par la néceſſité, & auxquelles la bonne foi ſeule peut donner un crédit durable, ſont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aiſément les fonds qui ſont dans un Etat.

Ces reſſources ſont d'un excellent uſage dans un pays libre : elles ont quelquefois ſauvé une république; mais elles ruinent preſque ſurement une monarchie, car les peuples manquant bientôt de confiance, le miniſtre eſt réduit à manquer de bonne foi : les monnaies idéales ſe multiplient avec excès, les particuliers enfouiſſent leur argent, & la machine ſe détruit avec une confuſion accompagnée ſouvent des plus grands malheurs. C'eſt ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gortz*, ayant d'abord répandu avec diſcrétion dans le public les nouvelles eſpèces, fut entraîné en peu de temps au-delà de ſes meſures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus

conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées; la Suède inondée de cette fausse monnaie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gortz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'osaient presque le haïr, & fesaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre qui, comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de DIEU, l'appelèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnaie *les dieux du baron de Gortz.*

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des ministres, implacable à mesure qu'elle était alors impuissante. La sœur du roi & le prince son mari le craignaient comme un homme attaché par sa naissance au duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suède sur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII;* mais cette aversion générale ne servait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les sentimens s'affermissaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait jusqu'à la soumission: il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement intérieur du royaume, & s'en remit à lui sans réserve

ſur tout ce qui regardait les négociations avec le czar; il lui recommanda ſurtout de preſſer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gortz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient ſa préſence, il partit pour aller conſommer avec le miniſtre du czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gortz* après ſa mort.

Le czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à la Suède tout le reſte; il s'uniſſait avec *Charles XII* dans le deſſein de rétablir le roi *Staniſlas* ſur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingts mille moſcovites, pour détrôner ce même roi *Auguſte*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fourniſſait au roi de Suède les vaiſſeaux néceſſaires pour tranſporter dix mille ſuédois en Angleterre & trente mille en Allemagne: les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ſes Etats de Hanover, & ſurtout dans Brème & Verden; les mêmes troupes auraient ſervi à rétablir le duc de Holſtein, & forcé le roi de Pruſſe à accepter un traité par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en uſa dès-lors comme ſi ſes armées victorieuſes, renforcées de celles du czar, avaient déjà exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranſtad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle

répondre à la propofition d'un prince dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de fécurité ; il vit l'orage qui groffiffait de tous les côtés. La nobleffe polonaife était confédérée contre lui ; & depuis fon rétabliffement, il lui fallait toujours ou combattre fes fujets, ou traiter avec eux. Le czar, médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick & quatre-vingts mille hommes fur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jaloufies & en alarmes. *Flemming* le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puiffances voifines devaient le plus fe défier, foupçonna le premier les deffeins du czar & ceux du roi de Suède en faveur de *Staniflas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait faifi *Jacques Sobiesky* en Siléfie. Un de ces français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partifans français comme lui au fervice du roi de Pologne. Il communiqua au miniftre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers français déterminés, enlever *Staniflas* dans fon palais, & l'amener prifonnier à Drefde. Le projet fut approuvé. Ces entreprifes étaient alors affez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle *braves*, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plufieurs français réfugiés en Hollande avaient ofé pénétrer jufqu'à Verfailles, dans le deffein d'enlever le dauphin, & s'étaient faifis de la perfonne du premier écuyer, prefque fous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'aventurier

L'aventurier diſpoſa donc ſes hommes & ſes relais pour ſurprendre & pour enlever *Staniſlas*. L'entrepriſe fut découverte la veille de l'exécution. Pluſieurs ſe ſauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des priſonniers de guerre, mais comme des bandits. *Staniſlas*, au lieu de les punir, ſe contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté ; il leur donna même de l'argent pour ſe conduire, & montra par cette bonté généreuſe qu'en effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre. (z)

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norvége au mois d'octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hiver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces ; bien plus, ſa gloire était flattée d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo, eſt ſituée Frederichshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume.

(z) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, & comme ſi on devait aux rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des complimens ?

Charles en forma le siége au mois de décembre. Le soldat, tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace ; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc : mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvége au cœur de l'hiver ſur de la paille, ou ſur une planche, enveloppé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes ; & les autres preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau ; lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſupporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encore combien de temps il pourrait ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire ; le ſixième au matin il courut deux lieues à cheval, & deſcendit chez le prince de Heſſe ſon beau-frère, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât. (*aa*)

Avec ce corps de fer gouverné par une ame ſi

(*aa*) *Norberg* prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII* eſſuya cette étrange abſtinence. Le confeſſeur *Norberg* eſt aſſurément un mauvais médecin.

hardie & si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de St *André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très-mécontent. M. *Megret* ingénieur français, qui conduisait le siége, l'assura que la place serait prise dans huit jours : „ Nous verrons, dit le roi, „ & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau fesait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

11 décembre 1718. *Charles* XII. tué.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII;* ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi & l'ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était : il n'y avait alors auprès de sa personne que deux français; l'un était M. *Siquier*, son aide-de-camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte

Swerin, qui commandait la tranchée. Le comte *Poſſe* capitaine aux gardes, & un aide-de-camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait ſur le parapet en pouſſant un grand ſoupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle peſant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; ſa tête était renverſée ſur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entièrement hors de ſon orbite. L'inſtant de ſa bleſſure avait été celui de ſa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière ſi ſubite, de mettre par un mouvement naturel la main ſur la garde de ſon épée, & était encore dans cette attitude. A ce ſpectacle, *Megret*, homme ſingulier & indifférent, ne dit autre choſe, ſinon : *Voilà la pièce finie, allons ſouper*. *Siquier* court ſur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils réſolurent enſemble de dérober la connaiſſance de cette mort aux ſoldats, juſqu'à ce que le prince de Heſſe en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : *Siquier* mit ſa perruque & ſon chapeau ſur la tête du roi; en cet état on tranſporta *Charles* ſous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient paſſer leur roi mort ſans ſe douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'inſtant que perſonne ne ſortît du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ſes meſures pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclure le duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi *Charles XII* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celles de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie; ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède: ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité, a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté: & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes Etats; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modeſtie, après la défaite que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la

sienne ; homme unique plutôt que grand-homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse & noble ; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur ; un nez bien formé ; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu, jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les commentaires de *César* & l'histoire d'*Alexandre ;* mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, & lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien ; il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit ; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématique n'est pas bien concluante ; il voulait changer la manière de compter par dixaine, & il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant divisé par deux, il était enfin réductible à

l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile. (1)

A l'égard de ſa religion, quoique les ſentimens d'un prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque auſſi peu inſtruit que *Charles* ne ſoit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut ſatisfaire, ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII* fut luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux philoſophe M. *Leibnitz*, qui penſait & parlait librement, & qui avait déjà inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéraniſme dans la converſation de ce philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais M. *Fabrice*, qui approcha de lui familièrement ſept années de ſuite, m'a dit que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vu plus de diverſes religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le comte de *Croiſſy* penſe de même, & m'a dit pluſieurs fois que ce prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue, dogme qui favoriſait ſon courage & qui juſtifiait ſes témérités. Le czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la religion & ſur la

(1) Elle prouve auſſi qu'il avait approfondi, juſqu'à un certain point, la théorie des nombres, puiſqu'il connaiſſait la nature & les propriétés des échelles arithmétiques.

destinée ; mais il en parlait plus souvent : car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, & avait par-dessus *Charles* l'étude de la philosophie & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été ou empoisonnés ou assassinés. Le bruit se répandit alors en Allemagne que c'était M. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut long-temps désespéré de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles : *J'aurais pu tuer le roi de Suède ; mais tel était mon respect pour ce héros, que si je l'avais voulu, je n'aurais pas osé.*

Je sais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accusation, qu'une partie de la Suède croit encore ; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède ; que même il avait dans son accès ouvert la fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorsque dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu révéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque temps avant sa mort, & je puis assurer que loin d'avoir tué *Charles XII*, il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé ; il est mort très-pauvre en France, & même il a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII* ne pouvait entrer dans un pistolet,

& que *Siquier* n'aurait pu faire ce coup déteſtable qu'avec un piſtolet caché ſous ſon habit. (2)

Après la mort du roi, on leva le ſiége de Frederichshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flattés de la gloire de leur prince, ne ſongèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puiſſance abſolue dont le baron de *Gortz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princeſſe, ſœur de *Charles XII*, & l'obligèrent ſolemnellement de renoncer à tout droit héréditaire ſur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des ſuffrages de la nation. Elle promit, par des ſermens réitérés, qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle ſacrifia depuis la jalouſie de la royauté à la tendreſſe conjugale, en cédant la couronne à ſon mari; & elle engagea les états à élire ce prince, qui monta ſur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Gortz*, arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le ſénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville: exemple de vengeance peut-être encore plus que de juſtice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

(2) Beaucoup de gens prétendent encore que *Charles XII* fut la victime de la haine qu'il avait inſpirée à ſes ſujets. Cette opinion n'eſt pas même deſtituée de vraiſemblance. M. de *Voltaire* ne l'ignorait pas; mais, comme il ne pouvait vérifier les petites circonſtances ſur leſquelles cette opinion s'appuie, il a préféré la paſſer ſous ſilence.

On garde à Stockholm le chapeau de *Charles XII*; & la petiteſſe du trou dont il eſt percé eſt une des raiſons de ceux qui veulent croire qu'il périt par un aſſaſſinat.

Fin du huitième & dernier livre.

TABLE

DES LIVRES ET SOMMAIRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la table.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans l'Histoire de Charles XII, roi de Suède.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

I.

K.

L.

M.

V.

W.

Z.

Fin de la Table des matières.

